

La couleur des jours

N° 1 • automne 2011 • CHF 7.-



Werner Renfer:
le dialogue ininterrompu

● Ici on est bien ●



Esclaves en Suisse romande

● Le quotidien passe,
l'œil parfois l'arrête ●



La Roumanie, la mémoire
et l'amnésie ● Chroniques



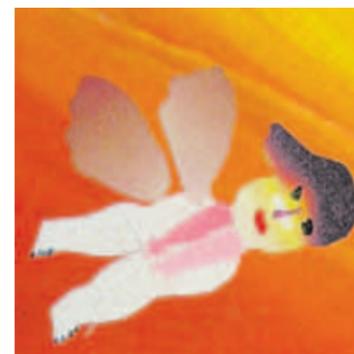
de la mer Noire ●

Bon vent Claude Goretta ●

Passerelles & marionnettes

● Arts en sous-sol

● L'été du bleu ●



(En)quête de cinémas



par Patrick Amstutz / Lionel Baier / Attila Bartis / Jean-Louis Boissier / Michel Bühler / Carina Carballo / Pauline Chaffard / Elisabeth Chardon / Simon Edelstein / Max Jacot / Valérie Kernen / Frédéric Maire / Mathieu Menghini / Jérôme Stettler / Francis Traunig / Serhiy Zhadan / Jana Značková / Sonia Zoran

ISSN 2235-0063



9 772235 006003 >



Il est né comme une pousse de printemps qui donne des fruits à la fin de l'été. Avant, bien sûr, il y a eu des foules de conversations entre amis au fil des années, pas mal d'expériences professionnelles aussi. Et puis, aux premiers beaux jours de 2011, cette question: pourquoi pas? Pourquoi ne pas lancer une revue qui ait l'allure et le format généreux d'un journal? Qui s'appellerait *La Couleur des jours* – en hommage à un auteur romand un peu oublié? Pourquoi pas une gamme de couleurs pour décliner ce titre plutôt qu'une seule bien identifiable?

Soudain, le terreau était prêt, il fallait planter, cela allait de soi.

Les sujets, les auteurs, les mises en pages, tout s'est enchaîné, mêlé, avec une harmonie que nous n'avions osé espérer. Nous avons réalisé le sommaire de ce premier numéro grâce à une succession d'affinités et pourtant il réunit des auteurs d'une variété qui nous réjouit.

La Couleur des jours accueille dans ses pages des auteurs – journalistes ou photographes, écrivains ou artistes. Il publie leurs récits, chroniques, reportages ou interventions visuelles en leur donnant l'espace qu'il faut, pour dire les instants captés, les bonheurs et les colères.

Pour que *La Couleur des jours* puisse naître, il n'a pas fallu qu'un terreau propice bien sûr. Des personnes nous ont accordé leur confiance et ont apporté eau et soleil à la pousse printanière. Et pourtant, nous avons si peu à leur exposer. Des pages blanches, pour le format, une typo, les premiers sujets photographiques, des intuitions... Mais elles ont bien voulu croire à notre projet. Grâce à elles, *La Couleur des jours* a pu grandir. Elles ont compris que ce journal peut avoir sa place, parce qu'il rendra compte du monde à un autre rythme.

A tous ceux qui ont permis que vive *La Couleur des jours*, à ceux qui l'ont accompagné dans son développement éditorial, administratif et commercial, construit dans la confiance, un infini merci.

Cet *autre* journal que nous avons rêvé existe désormais et un nouveau défi l'attend: celui de sa pérennité, qui passe par un nombre conséquent d'abonnements. Pour s'assurer une large présence publique, ce journal est également en vente dans les kiosques. Dans l'immédiat, nous espérons que vous aurez autant de plaisir à le découvrir que nous en avons eu à l'imaginer et à l'éditer.

la couleur des jours

Quelle que soit la façon dont ce journal est arrivé entre vos mains

abonnez-vous

pour recevoir les prochains numéros

› voir en dernière page

Werner Renfer ou la couleur des jours /3-5 **Patrick Amstutz**

Ici on est bien /5-11 **Pauline Chaffard**

La Roumanie, la mémoire et l'amnésie /12-16 **Michel Bühler**

Métamorphoses /17 **Attila Bartis**

Le passeport de marin /19 **Serhiy Zhadan**

La traite d'êtres humains: une réalité invisible en Suisse romande /20-23 **Valérie Kernen**

Le quotidien passe, l'œil parfois l'arrête /25-31 **Jana Značková, Francis Traunig, Max Jacot**

L'été du bleu /32-34 **Sonia Zoran**

Pasarelas y marionetas /35-36 **Carina Carballo**

Arts et histoires en sous-sol /41-43 **Elisabeth Chardon**

Un cinéma de corps et de désir /44-45 **Lionel Baier, Frédéric Maire**

(En)quête de cinémas /46-47 **Simon Edelstein**

Chroniques

Printemps arabe /37 **Jérôme Stettler**

Les arts et les actes /39 **Mathieu Menghini**

De l'album de jlggb /39 **Jean-Louis Boissier**

LES AUTEURS

Patrick Amstutz (*1967)

Dirige l'édition des œuvres complètes de Werner Renfer ainsi que la collection d'études littéraires Le cippe (www.lecippe.ch). Il est l'auteur, aux éditions Empreintes, de *s'attendre* (2002), *prendre chair* (2006) et *déprendre soi* (à paraître en novembre 2011).

Lionel Baier (*1975)

Fait des films: *Celui au pasteur*, sur sa relation avec son père, *Garçon stupide* sur le désir, *Comme des voleurs (à l'est)* sur ses racines polonaises, *Un autre homme* sur l'ambition professionnelle et amoureuse, *Low Cost (Claude Jutra)* sur le coût de la vie ou *Bon Vent Claude Goretta*. Membre du comité du cinéma Rex à Aubonne, où il a organisé un ciné-club dès l'âge de 16 ans. Il dirige depuis 2002 le département cinéma de l'ECAL.

Attila Bartis (*1968)

Membre de la minorité hongroise de Roumanie, il émigre à Budapest en 1984. Photographe de formation et écrivain. Deux de ses livres ont été publiés en français chez Actes Sud: *La Tranquillité* (2007) et *Promenade* (2009).

Jean-Louis Boissier (*1945)

Artiste, commissaire d'expositions, professeur d'esthétique à l'Université Paris 8, professeur invité à la HEAD-Genève. Il a publié un essai interactif, *Moments de Jean-Jacques Rousseau*, Gallimard, 2000, et *La Relation comme forme*, Mamco-Genève, 2009. Son blog: <http://jlggb.net/blog2>

Michel Bühler (*1951)

Photographe et journaliste libre, travaille pour la presse magazine et l'édition. Généraliste, avec un penchant avéré pour l'enquête et le reportage, notamment à l'international. Vit à Orbe. www.mbuhrer.ch

Carina Carballo (*1980)

Après deux ans passés à arpenter Dublin, sa licence en lettres en poche, elle a travaillé au Théâtre Vidy-Lausanne. Elle réalise aussi des interviews dans le journal du théâtre, fait quelques piges pour *George* et donne un coup de main aux éditions Paulette, établies, comme elle, à Lausanne.

Pauline Chaffard (*1985)

Graphiste, elle a travaillé dans des ateliers à Genève puis à Barcelone, avant de s'établir en indépendante à Lyon en 2011. Elle utilise la photographie dans des projets professionnels ou personnels. www.paulinechaffard.net

Simon Edelstein (*1942)

Photographe et cinéaste. Depuis quelques années, il photographie les salles de cinéma, abandonnées, transformées ou en activité à travers le monde. En septembre 2011 sort aux éditions d'autrepart *Lux, Rex & Corso*, consacré aux salles de cinéma en Suisse. www.simon-edelstein.ch

Max Jacot (*1947)

Photographe de l'image brute, il travaille hors de toute contrainte technique et à partir de tous les matériaux imaginables. Il se demande surtout à quoi peuvent bien servir les images. Il est également créateur de plateformes web (<http://voir.maxjacot.com>). Membre fondateur du collectif uneparjour, il a réalisé le site www.uneparjour.org

Valérie Kernen (*1976)

Journaliste, elle réalise des reportages écrits et radiophoniques sur des thématiques sociales en Suisse et dans des pays en voie de développement depuis 2001. Elle dresse tous les mois le portrait d'un migrant établi dans le canton de Neuchâtel, à l'enseigne du projet «Vivre ici en venant d'ailleurs».

Frédéric Maire (*1961)

Journaliste et cinéaste, directeur de la Cinémathèque suisse depuis octobre 2009, il a successivement co-fondé et co-dirigé l'association neuchâteloise Passion Cinéma et le club de cinéma pour enfants La Lanterne magique, puis dirigé le Festival international du film de Locarno (2005-2009).

Mathieu Menghini (*1972)

Historien, ancien directeur du Centre culturel neuchâtelois, du Théâtre du Crochetan à Monthey et du Théâtre Forum Meyrin, il est aujourd'hui chargé d'enseignement en histoire et pratiques de l'action culturelle à la Haute Ecole de travail social de Genève.

Jérôme Stettler (*1966)

Artiste plasticien, il développe un travail où les médiums se croisent et où le dessin a la part belle pour développer une vision socio-politique du monde. Il est enseignant à l'Ecole des arts appliqués de Genève.

Francis Traunig (*1954)

Partage son temps (autant qu'il est partagé) entre son magasin de mode masculine et la photographie, essentiellement comme portraitiste, autour du monde ou dans son quartier genevois des Pâquis (www.traunig.ch). Initiateur du collectif uneparjour.

Serhiy Zhadan (*1974)

Né en Ukraine orientale, poète et écrivain, il a étudié la littérature allemande et ukrainienne et soutenu une thèse sur le futurisme ukrainien. Il organise également des festivals de musique, de littérature et de réflexion politique.

Jana Značková (*1980)

Elle gère un hôtel à Prague et est secrétaire de rédaction dans un magazine. Comme la plupart des gens, elle s'intéresse à son environnement: parce qu'elle ne sait pas dessiner, qu'elle n'écrit pas – et qu'elle a dû être empêchée par la force de s'éclater dans la chanson –, elle prend des photos de ce qui attire son œil.

Sonia Zoran (*1965)

Journaliste, anciennement au *Nouveau Quotidien*, aujourd'hui à la Radio Suisse romande, où elle est productrice de l'émission *Dans les bras du figuier*, sur La Première. Elle aime les mots, les sons et les images. Et les voyages, même dans le pré du coin.

la couleur des jours

rédaction-administration La Couleur des jours
rue de Cornavin 5 – CH-1201 Genève
info@lacouleurdesjours.ch
+41 22 738 82 60
www.lacouleurdesjours.ch

direction éditoriale
Pierre Lipschutz

coordinatrice de la rédaction
Elisabeth Chardon

coordination administrative et commerciale
Bernard Meier www.bernardmeier.com

conception graphique
www.promenade.ch

publicité
pub@lacouleurdesjours.ch
tarifs sur www.lacouleurdesjours.ch/impressum

abonnements 8 numéros (2 ans)

Suisse: CHF 45.–
talon d'abonnement en page 48
compte Postfinance 12-431641-1
hors de Suisse: nous écrire
info@lacouleurdesjours.ch

impression
CIE Centre d'impression Edipresse
tirage: 15 000 ex.
journal imprimé sur
du papier certifié FSC®



© 2011, association La Couleur des jours
ISSN 2235-0063

prochaine parution 1^{er} décembre 2011

www.lacouleurdesjours.ch

Werner Renfer ou la couleur des jours

Ce 1^{er} septembre 2011 paraît donc *La Couleur des jours*, journal qui reprend à son compte un titre imaginé par un écrivain rare, dont cette année marque le 75^e anniversaire de la disparition : Werner Renfer.

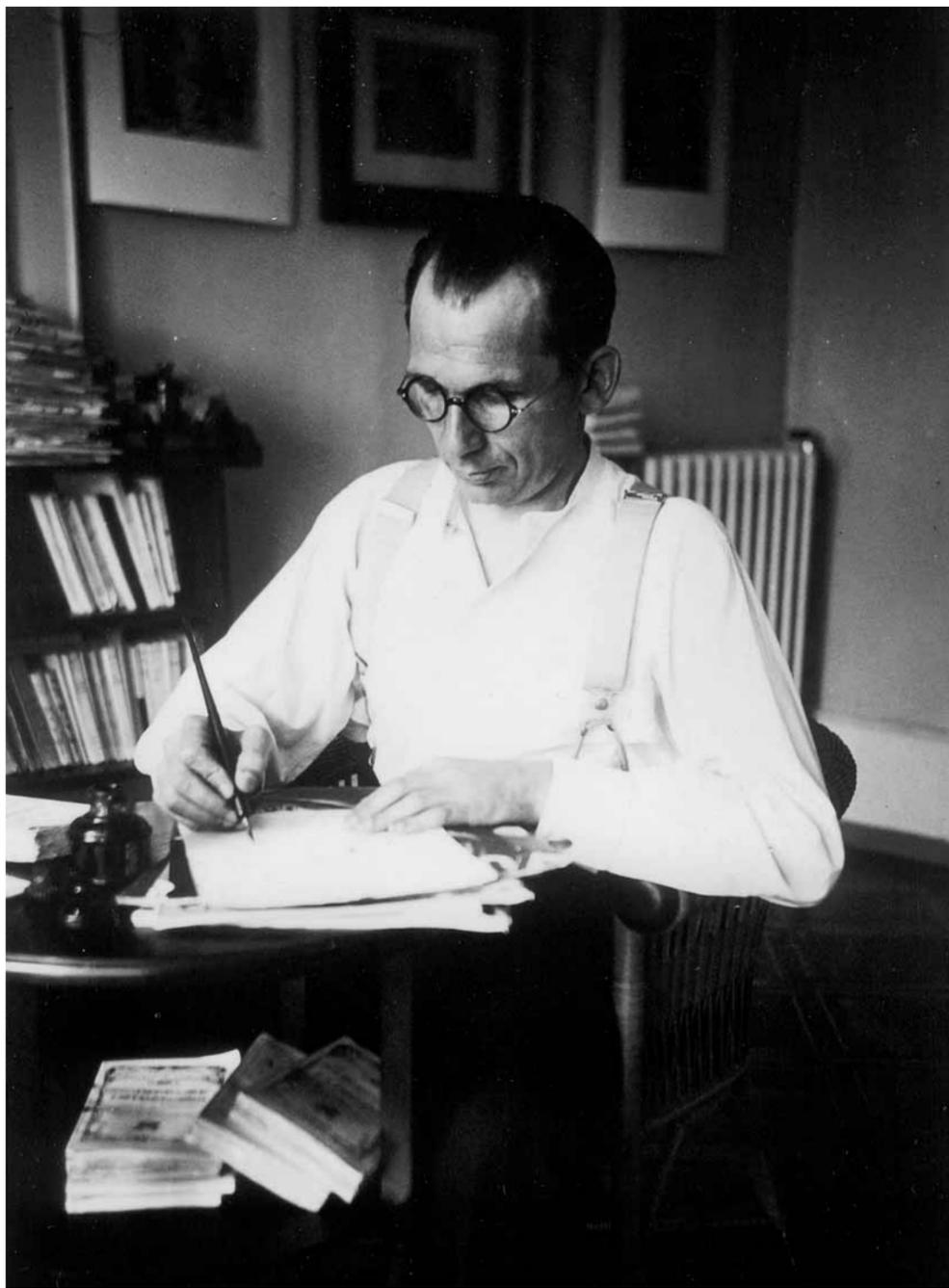
Un poète-journaliste doué d'une imagination « aussi palpitante que les ailes des hirondelles », animé d'une sensibilité fraîche « comme des gerbes de jonquilles » et dont l'ambition première aura été – signe d'une immarcescible foi dans la littérature – de nouer un dialogue sans cesse recommencé avec ses lecteurs, que même la mort, le 27 mars 1936, n'a pas interrompu.

PATRICK AMSTUTZ

Le 1^{er} septembre est une date heureuse pour y accrocher le récit de la vie peu commune de l'écrivain jurassien. Elle noue des fils qui traversent aisément la trame des treize mille huit cents jours que compte seulement la vie brève de Werner Renfer.

Le 1^{er} septembre 1925, à Saint-Imier, un mardi d'un été qui n'en finit pas de n'avoir jamais commencé, Werner ferme la fenêtre sur un matin trop frais. Il écrase une Batschari dans un cendrier qui imprime déjà quelque cinéraire dessin sur l'exemplaire du *Jura bernois* daté de la veille et dans lequel est parue la première chronique qu'il a rédigée pour ce journal imérien (dans les dix ans qui vont suivre, il en publiera des centaines d'autres). Il doit terminer pour l'après-midi un papier sur la proposition du Conseil des Etats de donner à la Confédération le droit d'instituer le monopole des céréales. Un tel sujet ne lui posera aucune difficulté. Il est, depuis juillet, fraîchement diplômé du Poly de Zurich en tant qu'ingénieur agronome. Quelques semaines auparavant, il n'était encore qu'un étudiant exilé sur les bords de la Limmat et travaillant d'arrache-pied pour passer (brillamment) ses examens, dans des conditions matérielles très précaires. Un dimanche de fin d'hiver, heureux d'avoir reçu les deux stimulants qu'il affectionne tant pour soutenir ses efforts – du tabac et de l'Ovomaltine! – il écrivait (comme presque tous les jours) à Germaine, son épouse: « Tu me demandes la date du retour. [...] Tout dépend du travail que je puis encore effectuer et de la disposition du temps qui me restera entre la clôture de ce semestre et les examens du 2^e Vord[iplom] car maintenant c'est absolument sérieux. [...] Et je trouverai dans tes bras la force nécessaire pour aller tout prêt, me présenter pour la joute. Embrasse notre adorable Marcel, de la part de son papa et toi, bonne petite Poupée, je te mange de baisers et de caresses. Ton Petit. »

Ce travail de chroniqueur lui sera une passion: il veut l'aborder en poète, mais il doit se plier aux ordres incessants de son employeur, qui use son talent à livrer du texte au kilo. Il n'aura, de fait, jamais le temps de consacrer toutes les forces qu'il souhaiterait dans l'écriture des chroniques qu'il se réserve. Mais quand il le peut, il se délecte de cet espace de liberté qu'il s'offre, et y parle des sujets les plus divers. D'où le titre imaginé au départ pour un recueil de ses chroniques, *Broutilles*. Plus tard,



quand il soumettra ce projet plus ambitieusement ficelé à un éditeur, il l'intitulera – et tout est dit! – *Le Dialogue ininterrompu*. Enfin, le projet ayant avorté, il songera à *La Couleur des jours*.

Cette liberté de ton, il se l'accorde également dans le lien très élastique que ses thèmes entretiennent avec des faits d'actualité, récents ou passés. Ainsi reviendra-t-il, dans un article de juillet 1929, sur la tragédie qui avait frappé Tokyo le 1^{er} septembre 1923 – un séisme qui avait détruit 400 000 maisons, tué 70 000 personnes et laissé plus d'un million de Japonais sans abri – en des considérations qui par ailleurs lui permettent d'évoquer la célèbre publication de Paul Claudel qui témoigne de ce drame, *A travers les villes en flammes*.

Le 1^{er} septembre 1939, c'est Varsovie qui est anéantie, bombardée par la Luftwaffe. Renfer est mort depuis trois ans et demi, qui n'a eu de cesse, en des articles aussi prophétiques qu'étonnants (et ce, dès le retrait de la Ruhr des troupes étrangères en 1925), d'avertir ses concitoyens sur les dangers de ce qui se tramait outre-Rhin.

Si le rédacteur du *Jura bernois* est toujours aux aguets, attentif à tous les bruits du monde, si son tempérament actif le pousse à se mêler à la vie de la cité, l'esprit,

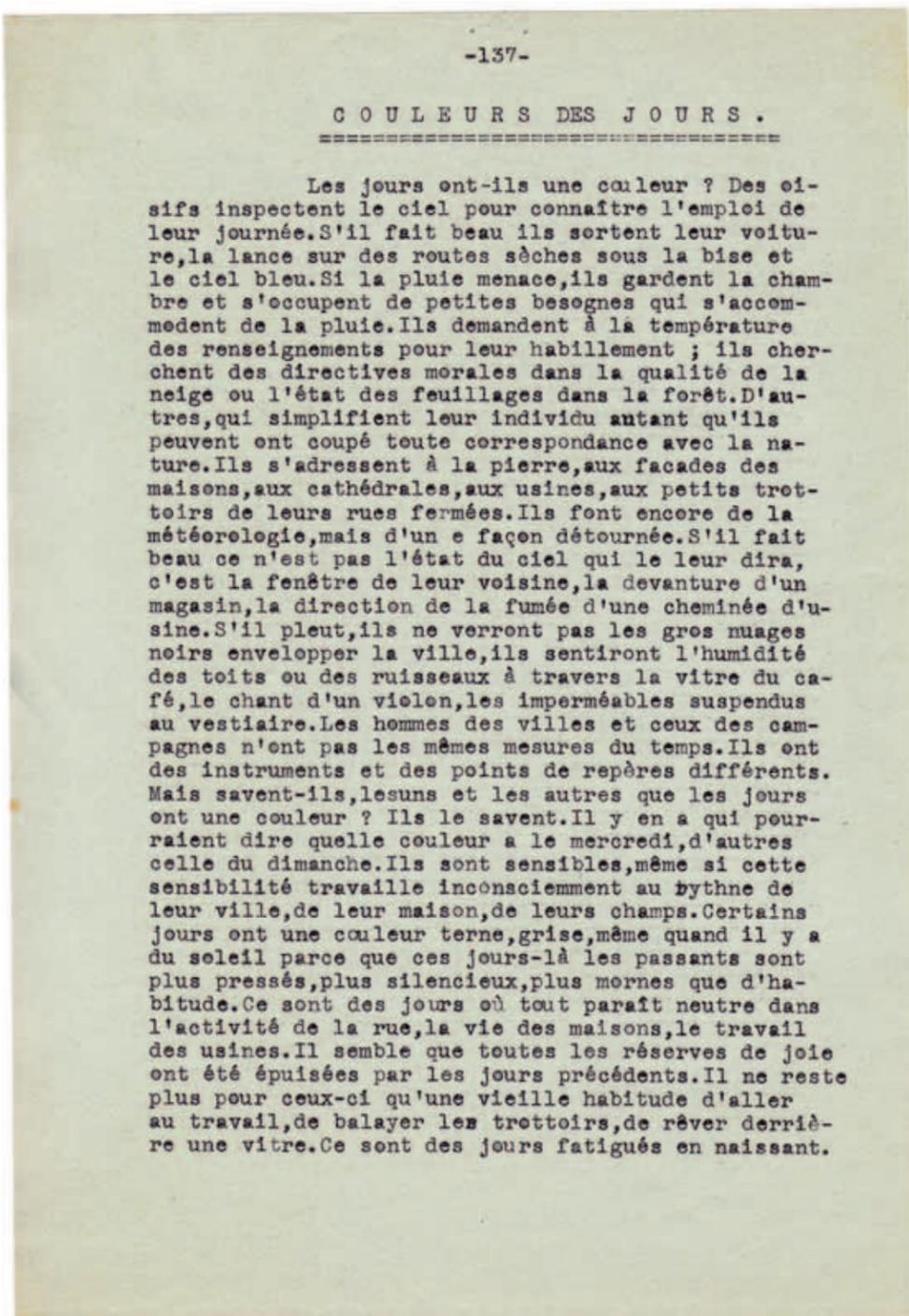
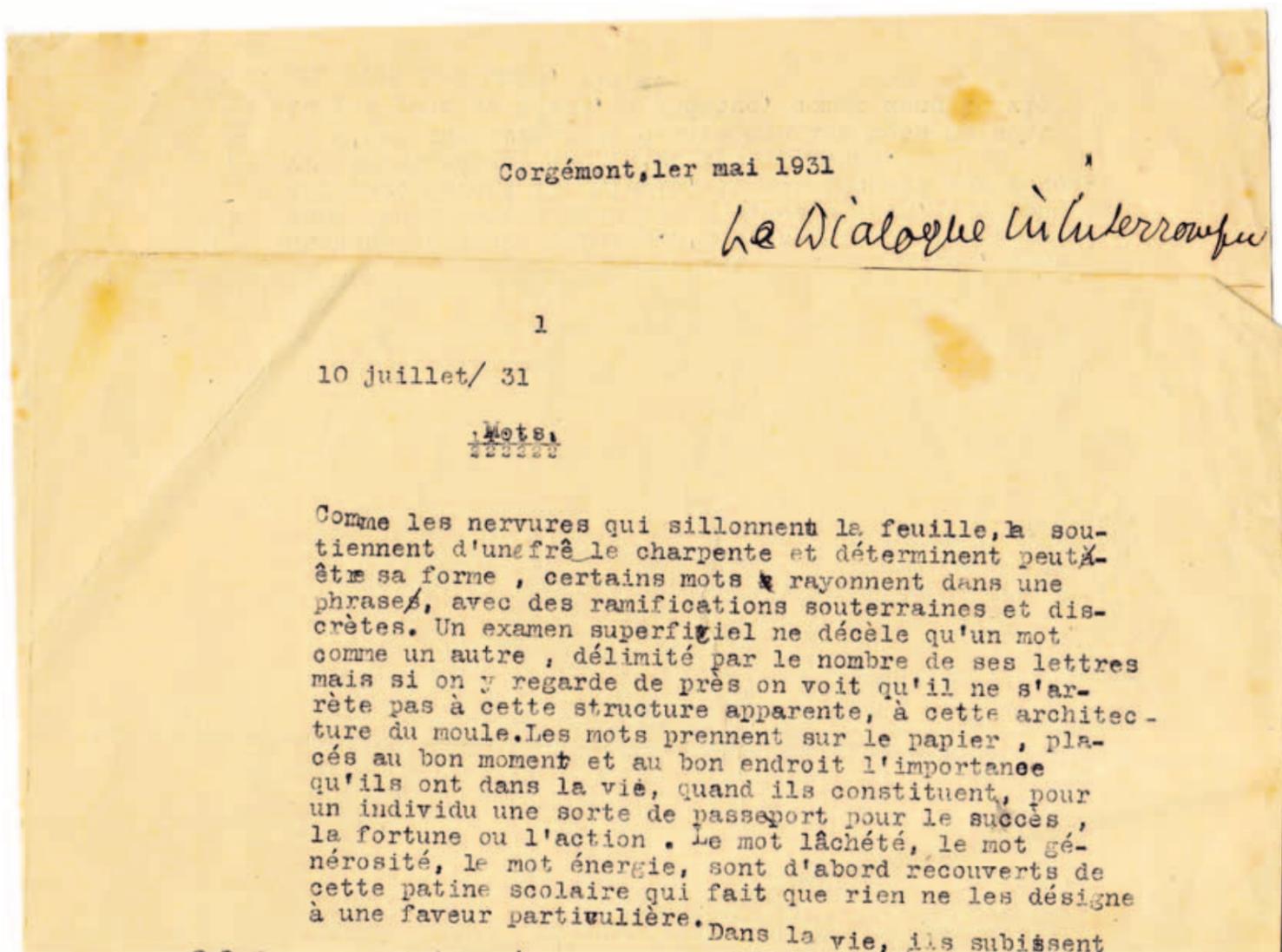
Pour moi,
rien ne vaut que si c'est
exprimé, et exprimé veut dire
créé. C'est mon tourment et
ma joie.

W. Renfer

en lui, du poète, est tout aussi prompt à lui souffler, aussi souvent, des sujets intemporels. A Saint-Imier, par un chaud mais très agréable après-midi d'arrière-été, le dimanche 1^{er} septembre 1929, après avoir un peu joué avec ses fils Marcel et Jacques dans la rue de la Chapelle, le poète remonte dans l'appartement familial pour tracer, de son écriture décidée et rapide, au dos d'une feuille commerciale, les grandes lignes de sa prochaine chronique sur «la vie des livres», un hommage à ce dialogue inouï qu'est la littérature, vivante conversation avec les morts. «Les livres sont vivants», y disait Renfer, et «s'incorpore[nt] à ceux qui les aiment».

Et il en connaissait un rayon, lui, le chroniqueur par besoin, qui, chaque jour, chaque nuit, a grappillé chaque miette de liberté pour assembler des vers et bâtir des récits. Faire des livres, pour Renfer, c'est faire coïncider vie et aventure; et cela, il en a su, plus qu'aucun autre, la signification; et les sacrifices que ce choix existentiel pouvait induire. Sa vie, si dense, toute dévolue à l'écriture, fut à la fois une aventure matérielle et spirituelle, dans une traversée solitaire de son temps. Ses initiales qui, graphiquement *parlant*, lui plaisaient beaucoup – W. R. – sont comme la marque de ce double envol, de ce suspens, puis de cette fin abrupte.

«Renfer nous touche avant tout par l'ardeur d'une voix dont les échos reviennent perpétuellement le frapper, renvoyés par



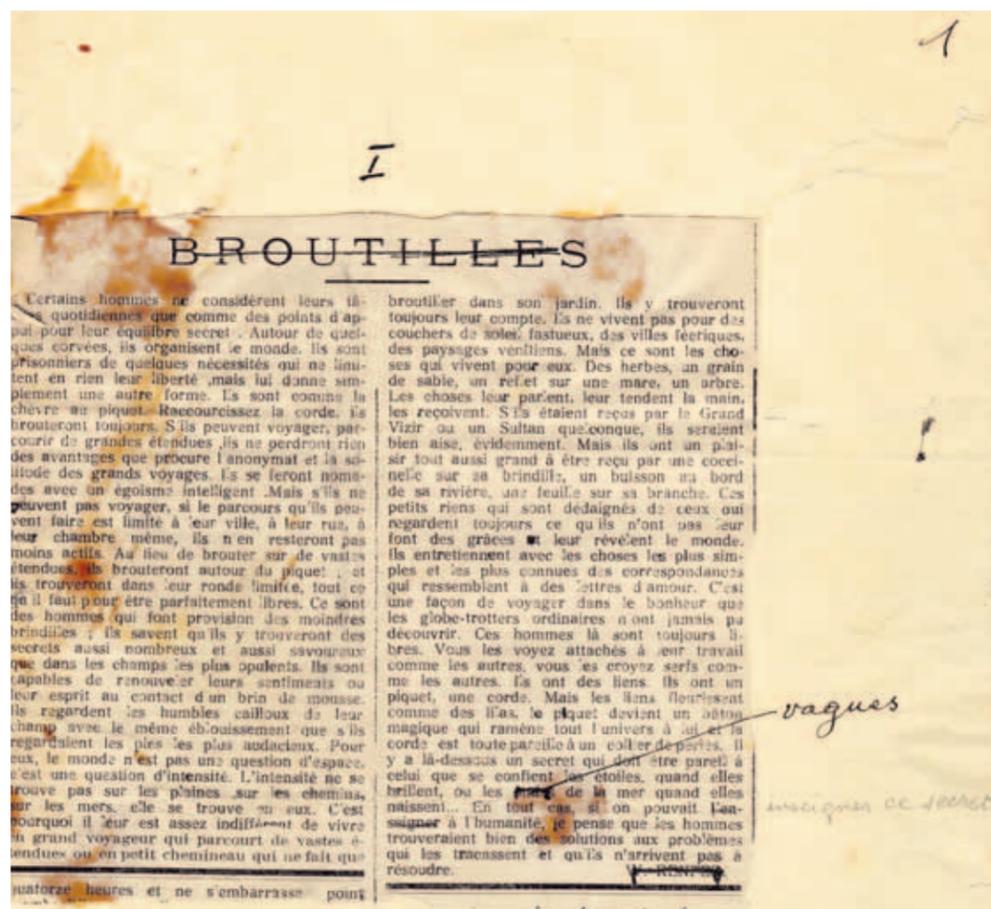
Broutilles. Première feuille, avec chronique découpée au ciseau, collée, annotée et numérotée par Renfer, d'un des ensembles prévus pour son recueil (lire dans *Œuvres*, vol. 3, p. 15). © Fonds Werner Renfer (BiCJ)



Le Dialogue ininterrompu. Inscription, de la main de Renfer, de l'un des titres envisagés pour son projet de recueil de chroniques, sur le tapuscrit de «Mots» (lire dans *Œuvres*, vol. 3, p. 49). © Fonds Werner Renfer (BiCJ)

Couleurs des jours. Dactylogramme pour le livre projeté par Renfer (chronique inédite, parue dans *Le Jura bernois* le 8 janvier 1930). © Fonds Werner Renfer (BiCJ)

Le Jura bernois. Une du journal dont Werner Renfer fut le rédacteur pendant dix ans, dans l'édition du 19 février 1929 où, pour la première fois, le chroniqueur ne cache plus son ambition et met en évidence sa chronique (ici, «Journalisme», inédite), par un encadré sur deux colonnes, centré en haut de la une (la mention «En cheminant» disparaîtra). © Mémoires d'ici



l'infranchissable isolement où il se débat. Je n'ai pas connu Renfer. J'imagine qu'il avait un visage assez large, creusé, celui d'un continental insurgé, avide de saisir la vie, [... qui] crie au milieu de ceux qui ne le comprennent pas et lui opposent [...] leur silence implacable.» (*Journal de Genève*, 4.2.1967)

Ce sont là les mots d'un autre poète, Jean-Georges Lossier, né le... 1^{er} septembre 1911, dont le centenaire de la naissance est passé aussi inaperçu que celui de Renfer naguère – comme bien d'autres anniversaires. Mais peu importe. Il est des voix qui parleront plus tard. «Lorsque les autres voix se seront tues.» (Léon Bloy)

«A celle qui veut être la femme d'un poète», le jeune Werner, exilé à Paris, adressait ces vers: «Les poètes, ce sont ceux-là / qui sentent en leur cœur toutes les souffrances / humaines, / ce sont ceux-là / qui hurlent l'angoisse et la laideur du monde, / ce sont ceux-là qui portent en leurs yeux fous, / l'épouvantable grimace de la Vie [...]» Voilà un constat, à 25 ans, aussi lucide sur le labeur à venir que non dénué d'une certaine terreur devant la «Thulé froiduleuse» (pour le dire avec Agrippa d'Aubigné) de toute vraie vision poétique.

Sans le sou, fatigué, le garçon du vallon va donc devoir quitter Paris, avec femme et bébé, un recueil en poche et la faim au ventre, pour aller s'établir à Saint-Imier. Il y travaillera sans relâche, avec un courage têtu, noircissant des milliers de feuilles dont sortiront ses trois œuvres majeures: un roman, *Hannebarde*; un recueil de poèmes, *La Beauté du monde*; et des nouvelles, *La Tentation de l'aventure*.

Parfois amer et s'insurgeant contre une certaine médiocrité («je me fais l'effet d'un rhinocéros dans une caverne»; «je songe à Leopardi emmuré dans son Recanati natal»), il n'en aime pas moins profondément son pays, dont il affectionne l'ancien nom d'Erguël, dans ce qu'il a de sauvage et de libre. Alfred Berchtold a qualifié sa poésie de «volée de cloches», en une juste allusion au sonneur Hannebarde (le héros du roman éponyme aussi bref que magnifique), qui traduit par ailleurs parfaitement l'explosive expression pleine de confiance qu'on trouve chez l'Imérien; et ce bronze de la résistance et de la persévérance.

Renfer a voulu donner une voix au pays jurassien, et faire de la nécessité son destin, en ayant lui aussi, «quelque part, si on veut», entre Fahy et Les Prés-d'Orvin, sa «raison d'être». Une œuvre originale dans la littérature romande de la première moitié du XX^e siècle. Et qui, par chance, n'a jamais cessé d'être commentée par des lecteurs avisés et des personnalités aussi diverses que, entre autres, Jean Huguenin, Roland Stähli, Pierre-Olivier Walzer, Vahé Godel, Hughes Richard, René Fell, Barbara Traber, René Zahnd ou encore Marion Graf.

Isabelle Martin, disparue le 24 mai dernier, avait bien perçu cette singularité quand, pour saluer l'excellente anthologie de Marion Graf et José-Flore Tappy publiée par Bruno Doucey chez Seghers, *La Poésie en Suisse romande depuis Blaise Cendrars*, et dont le premier chapitre mettait Renfer en bonne place, elle écrivait: «Si l'*Ode au pays qui ne veut pas mourir* d'Alexandre Voisard chante dans les mémoires, qui se souvient du magnifique élan de liberté qui soulève et emporte toute la nomenclature de la petite ville de Werner Renfer?» (*Le Temps*, 22.1.2005)

Renfer, c'est la soif de la vocation, et l'eau vive de la jeunesse.

«C'est la fièvre de la jeunesse qui maintient le monde à la température normale. Quand la jeunesse se refroidit, le reste du monde claqué des dents.» (Georges Bernanos)

Les œuvres de Werner Renfer

L'Aube dans les feuilles, Paris, Editions Parisiennes, 1923.

Le Palmier, Paris/Saint-Raphaël, Editions des Tablettes, 1924.

Profils, ill. d'A.-F. Duplain, La Chaux-de-Fonds, Fiedler, 1927.

Hannebarde, Paris, Au Sans pareil, 1933.

La Beauté du monde, Poitiers, L'Action intellectuelle, 1933.

La Tentation de l'aventure, Neuchâtel, V. Attinger, 1933.

Œuvres, éd. et préf. par P.-O. Walzer, Porrentruy, Société jurassienne d'émulation, 1958, 3 vol. (vol. 1: Poésie; vol. 2: Prose; vol. 3: Chroniques).

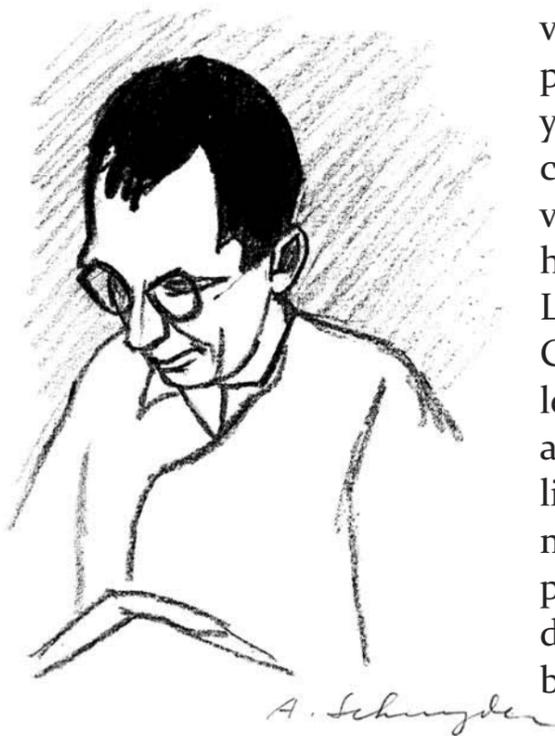
Hannebarde et autres récits, postf. de P.-O. Walzer, Lausanne, Bibliothèque romande, 1973.

Le Dialogue ininterrompu, éd. et préf. par Hughes Richard, Porrentruy, Ed. du Pré-Carré, coll. Jurassica n° 2, 1978.

Hannebarde et autres récits, postf. de P.-O. Walzer, Lausanne, L'Age d'Homme, coll. Poche Suisse n° 57, 1986.

Hannebarde und gesammelte Erzählungen, trad. et postf. par Barbara Traber, Frauenfeld, Huber, 1997.

L'édition des œuvres complètes de Werner Renfer, dirigée par Patrick Amstutz et sous l'égide des ayants droit et de l'ÆPOL (www.aepol.ch), est en préparation. Parution prévue dès 2013 aux éditions Infolio.



A. Schnyder



Brouilles

Certains hommes ne considèrent leurs tâches quotidiennes que comme des points d'appui pour leur équilibre secret. Autour de quelques corvées, ils organisent le monde. Ils sont prisonniers de quelques nécessités qui ne limitent en rien leur liberté, mais lui donnent simplement une autre forme. Ils sont comme la chèvre au piquet. Raccourcissez la corde, ils brouteront toujours. S'ils peuvent voyager, parcourir de grandes étendues, ils ne perdront rien des avantages que procurent l'anonymat et la solitude des grands voyages. Ils se feront nomades avec un égoïsme intelligent. Mais s'ils ne peuvent pas voyager, si le parcours qu'ils peuvent faire est limité à leur ville, à leur rue, à leur chambre même, ils n'en resteront pas moins actifs. Au lieu de brouter sur de vastes étendues, ils brouteront autour du piquet; et ils trouveront dans leur ronde limitée, tout ce qu'il faut pour être parfaitement libres. Ce sont des hommes qui font provision des moindres brindilles; ils savent qu'ils y trouveront des secrets aussi nombreux et aussi savoureux que dans les champs les plus opulents. Ils sont capables de renouveler leurs sentiments ou leur esprit au contact d'un brin de mousse. Ils regardent les humbles cailloux de leur champ avec le même éblouissement que s'ils regardaient les pics les plus audacieux. Pour eux, le monde n'est pas une question d'espace, c'est une question d'intensité. L'intensité ne se trouve pas sur les plaines, sur les chemins, sur les mers, elle se trouve en eux. C'est pourquoi il leur est assez indifférent de vivre en grand voyageur qui parcourt de vastes étendues ou en petit chemineau qui ne fait que brouiller dans son jardin. Ils y trouveront toujours leur compte. Ils ne vivent pas pour des couchers de soleil fastueux, des villes féeriques, des paysages vénitiens. Mais ce sont les choses qui vivent pour eux. Des herbes, un grain de sable, un reflet sur une mare, un arbre. Les choses leur parlent, leur tendent la main, les reçoivent. (...) Ces hommes-là sont toujours libres. Vous les voyez attachés à leur travail comme les autres, vous les croyez serfs comme les autres. Ils ont des liens. Ils ont un piquet, une corde. Mais les liens fleurissent comme des lilas, le piquet devient un bâton magique qui ramène tout l'univers à lui et la corde est toute pareille à un collier de perles. Il y a là-dessous un secret qui doit être pareil à celui que se confient les étoiles, quand elles brillent, ou les vagues de la mer quand elles naissent... (...)

Extrait de «Brouilles», publié dans *Le Jura bernois* le 25 janvier 1930.

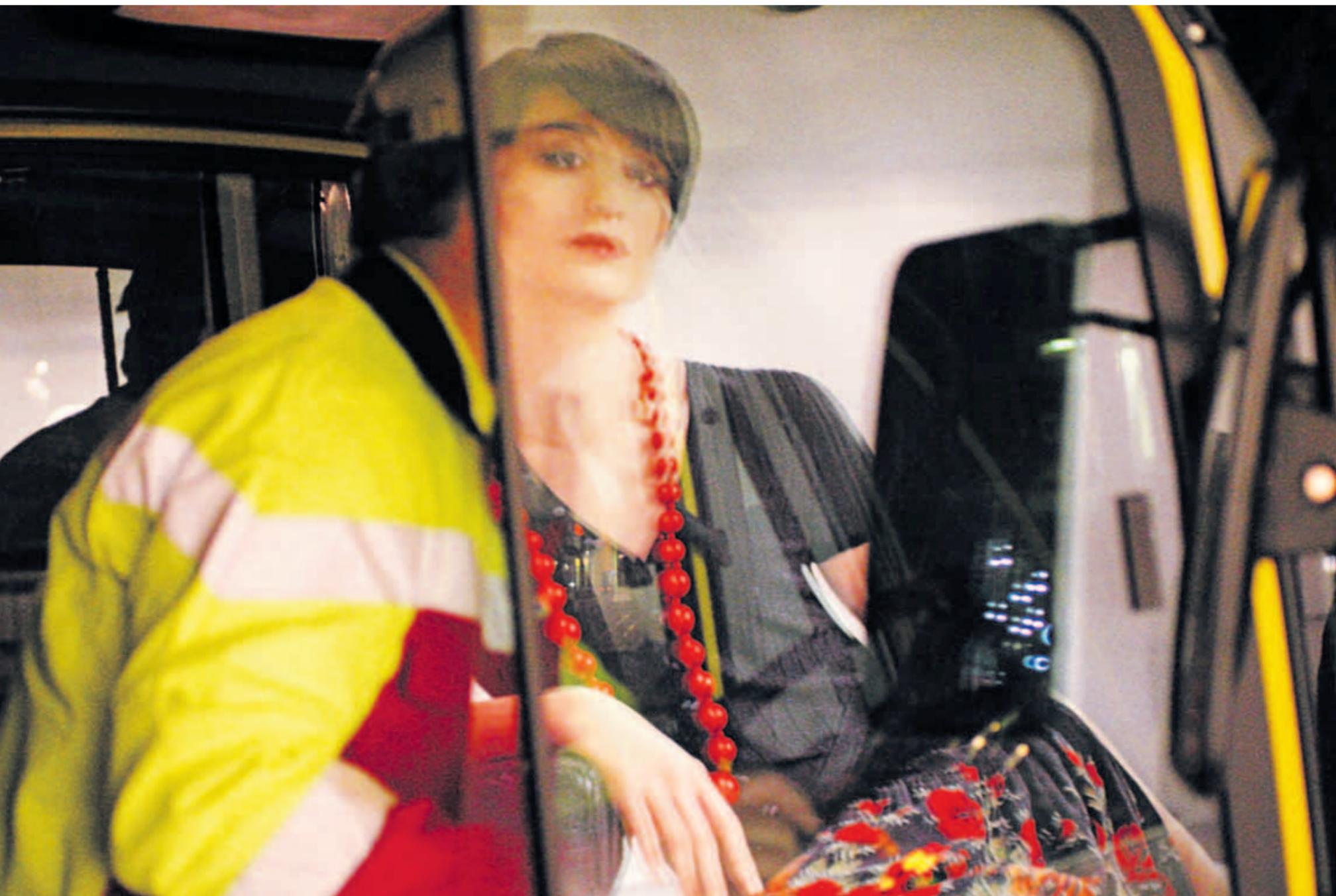
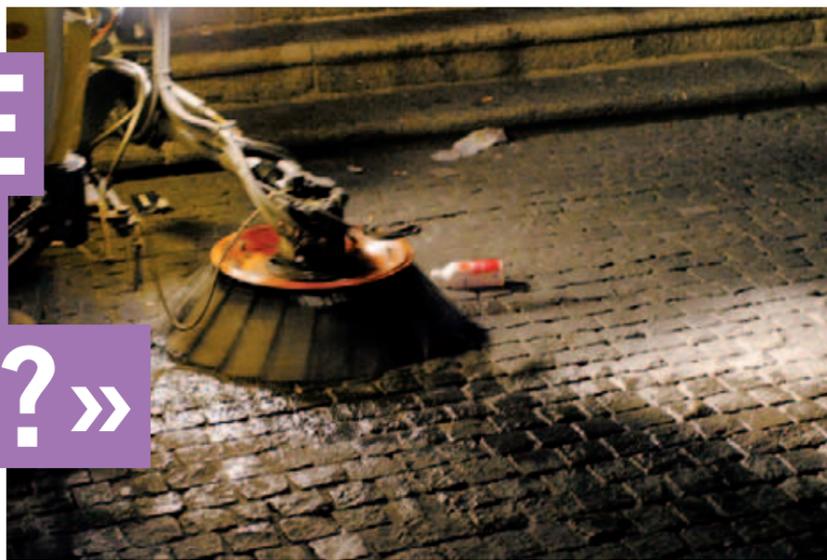
ICI
ON EST
BIEN

3h04. Je dois me lever. Je dois me lever tout de suite, sinon je me rendors. Toilette, je m'habille, maquillage. Dernière vérification du matériel. Je suis prête.

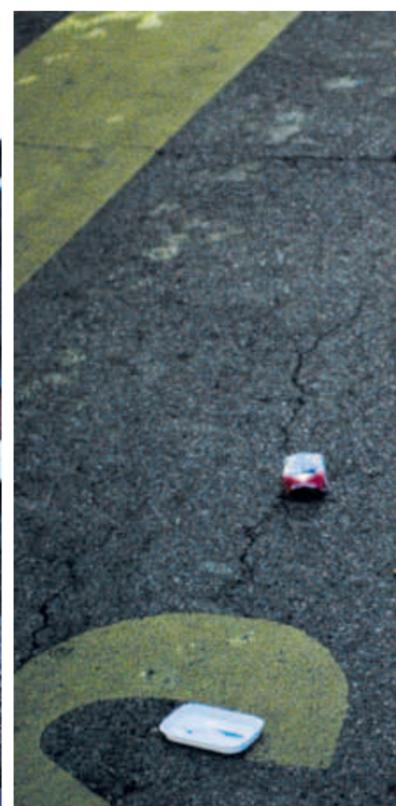
— Il n'y a que des hommes ici, évidemment. Monde de la nuit, monde d'hommes, monde complètement étranger. — Le jour commence à se lever. Pour eux,

c'est normal de le vivre. Pour moi, c'est après que tout redevient normal. Parce que je serai de retour dans mon monde. >

« PAS FACILE
LE MATIN,
HEIN ? »



« C'EST UNE QUESTION
D'HABITUDE. »





«BON,
L'AUTOMNE
ON A LES FEUILLES.»



«JE ME COUCHE
VERS 21H30, 22H.
ÇA DÉPEND CE QU'IL Y A
À LA TÉLÉ.»



«QUAND C'EST CLAIR
COMME ÇA,
C'EST JOLI LE MATIN.»



« OUI,
DISPATCHING ? »



« QUAND TU VOIS
LA CRISE DE L'EMPLOI,
TU TE DIS
QU'ICI ON EST BIEN. »





«ON PEUT TOUCHER
À LA MÉCANIQUE,
ON PEUT TOUCHER
À L'ÉLECTRICITÉ...
ON PEUT TOUCHER À TOUT.»



«LE 331 IL EST
EN QUEUE DE LA 13...
VOILÀ... OK MERCI.»



«C'EST MIEUX
QUE CE SOIT EN ORDRE
QUE PAS EN ORDRE.»



«-20...
ÇA CONSERVE.»

«8.8,
FILET MIGNON
DE PORC.»

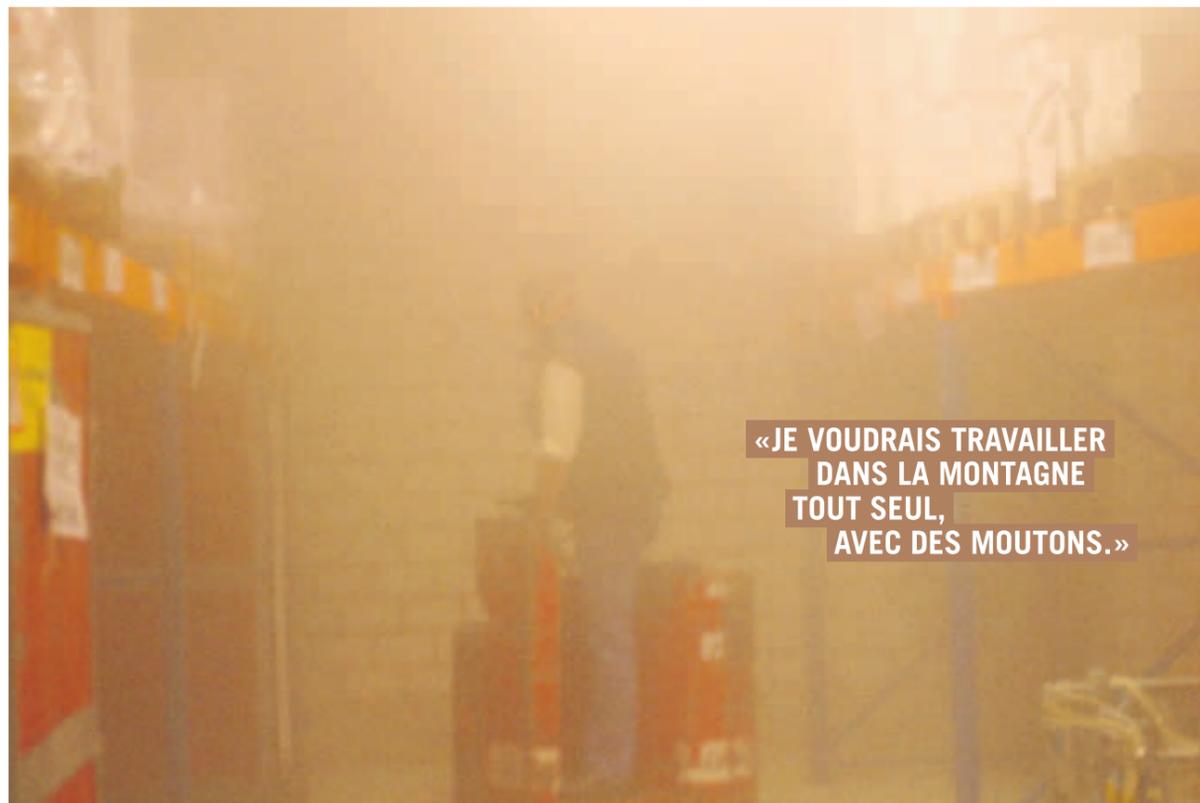
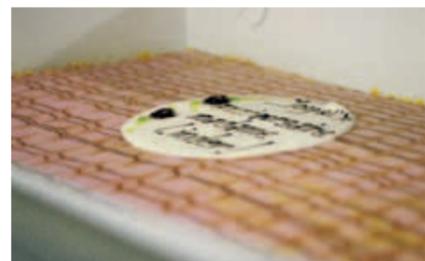


«ON VIT COMME
DES FOUS, LÀ.»

Jean-Claude Moretti, premier magasinier au dépôt frais de la centrale Migros. Horaire: de 21h à 6h.



«LA NUIT, ON N'A PAS DROIT À L'ERREUR.»



«JE VOUDRAIS TRAVAILLER DANS LA MONTAGNE TOUT SEUL, AVEC DES MOUTONS.»



La Roumanie, la mémoire et l'amnésie

MICHEL BÜHRER

«Lorsqu'un pays sort de la dictature, il a deux options : actionner la justice ou oublier et repartir à zéro. La Roumanie n'a choisi ni l'un ni l'autre.» Ana Maria Cătănuș est historienne à l'Institut pour l'étude du totalitarisme de Bucarest et spécialiste des dissidents anti-communistes. Pour elle, le fait que d'anciens apparatchiks aient pu avoir la mainmise sur la «révolution» de 1989 explique ce flottement, qui n'en finit pas de corrompre la société roumaine.

Le président Traian Băsescu a pourtant tenté de trancher dans le vif en 2006. Le 18 décembre de cette année-là, au sein même du colossal «Palais du Peuple» construit sous la férule de Nicolae Ceaușescu au faite de sa mégalomanie, il jetait l'anathème officiel sur quarante-cinq ans d'histoire. «Comme chef de l'Etat roumain, je condamne expressément et catégoriquement le système communiste en Roumanie, de sa fondation (...) durant les années 1944 à 1947, jusqu'à son effondrement en décembre 1989. Prenant acte des réalités présentées dans le Rapport, j'affirme en pleine responsabilité : le régime communiste en Roumanie fut illégitime et criminel.»

Depuis vingt ans, la Roumanie hésite.

Se souvenir du communisme ou l'oublier? En 2006, une commission historique s'appliqua à le dénoncer, mais elle n'a fait qu'ajouter à la polémique.

En juin dernier, un colloque se tenait à Bucarest pour faire le point, avec un éclairage suisse.

Sous la coupole de la salle du parlement, devant les élus et un parterre d'invités, il présentait de sa voix grave et scandée un rapport de plus de 600 pages dans lequel il avait trouvé ample matière à étayer sa condamnation. Rien d'étonnant à cela : il avait lui-même commandé cette somme à un cénacle dont il avait nommé le directeur, exactement dans le but de pouvoir se livrer à cet exercice expiatoire.

Cinq ans plus tard, le rapport demeure une référence, mais surtout pour la controverse qu'il a suscitée. En juin dernier à Bucarest, un colloque consacré au rôle des commissions historiques, organisé par la Suisse et la Roumanie dans le cadre du centenaire de leurs relations diplomatiques, comparait les démarches des deux pays. L'une par rapport au communisme, l'autre par rapport aux fonds juifs en déshérence (commission Bergier). L'occasion de revisiter la mémoire roumaine.

La déclaration présidentielle de 2006 constituait la première condamnation publique et officielle du régime communiste, «cette blessure ouverte dans l'histoire de la Roumanie que le temps est venu de soigner, une fois pour toutes». A entendre les huées des élus du Parti de la Grande Roumanie (droite nationaliste) et du Parti social-démocrate, avatar du parti communiste, ce temps n'était pas venu pour tout le monde. «Ce qui m'a étonnée», dira plus tard Ana Blandiana, ex-dissidente, écrivaine et présidente de la fondation Civic Academy, «c'est le manque de réaction des partis démocratiques. Aucun parlementaire n'est intervenu. Ils avaient l'air de regarder la scène comme s'ils étaient à un spectacle qui ne les concernait pas». Et cela à deux semaines de l'entrée de la Roumanie dans l'Union européenne, le 1^{er} janvier 2007.

S'il fallait choisir un moment symbolique de la confusion dans laquelle la Roumanie

s'accommode de son héritage communiste, celui-ci pourrait faire l'affaire. On peut y ajouter une population qui ne se laisse plus émouvoir pour si peu. N'avait-elle pas vu Ion Iliescu, cadre du Parti depuis les années 1970, dauphin présumé du «Conducător», réussir à se placer au cœur du Front de salut national, qui s'érigea en pilote auto-proclamé du renversement de Nicolae Ceaușescu en 1989? Pour cette raison, les historiens débattent toujours pour savoir s'il ne s'agissait pas en réalité d'un coup d'Etat déguisé en révolution. Le bon peuple avait aussi vu des sénateurs devenir millionnaires en quelques mois et des anciens responsables de la police politique, la Securitate, se lancer dans des trafics florissants. Une élite qui s'est enrichie principalement par la captation du marché extérieur au lendemain de la révolution, comme le décrit le cinéaste Alexandru Solomon dans son *Kapitalism*, sorti en 2010. Ce docu-fiction imagine que Ceaușescu revient visiter son pays et félicite les nouveaux riches d'avoir si bien compris les règles de l'accaparement. L'auteur en rencontre une brochette à cette occasion et dresse leur portrait. Le film a connu un certain succès dans les festivals, mais pas de quoi secouer les Roumains. Tout le monde connaît les noms des plus brillants hommes d'affaires, un pied dans l'immobilier, le football ou



l'hôtellerie, l'autre au parlement ou au gouvernement. Mais ils sont encore plus connus pour leurs passages réguliers devant les tribunaux, pour détournement de fonds ou blanchiment. Et comment oublier l'ancien premier ministre Adrian Năstase recevant les caméras de télévision dans sa cuisine, en liquette, pour expliquer la main sur le cœur que le million de francs qu'il était soupçonné avoir reçu en pots de vin venait en réalité d'une vieille tante décédée...

Cette prise de pouvoir de la nomenklatura communiste en 1989 a été facilitée par la faiblesse de la dissidence, «qui n'était pas organisée en mouvement comme ailleurs en Europe de l'Est. Elle n'a pas su créer de base sur laquelle s'appuyer pour bâtir une nouvelle société», explique Ana Maria Cătănuș. Pourquoi cette différence? «C'était la manière roumaine», répond-elle en souriant d'un air entendu. Tellement roumaine que Ion Iliescu fut élu président en 1990. Des voix de l'opposition s'élevèrent après la révolution pour exiger qu'une loi dite de lustration interdise aux anciens hauts responsables du parti communiste et du gouvernement l'accès à des fonctions officielles. Vingt ans plus tard, en juin 2010, la énième version du projet était déclarée inconstitutionnelle. Parmi les raisons citées par le quotidien *România Liberă*: une loi ne peut être rétroactive et... elle aurait un caractère «tardif»!

En 1990, le Front de salut national dirigé par Ion Iliescu avait donc le champ libre pour imposer sa propre version de l'histoire. Dans son livre *La Roumanie face à son passé communiste* (L'Harmattan, 2011), Alexandru Gussi, enseignant en sciences-po à Bucarest et conseiller du président Bănescu, rappelle que les nouveaux dirigeants avaient concentré leur condamnation de l'ancien régime sur Elena et Nicolae Ceaușescu pour mieux exonérer leur entourage, instaurant

ainsi une «politique de l'oubli». Un procès expéditif – cinquante-cinq minutes le jour de Noël 1989 – par un tribunal militaire auto-proclamé et le passage par les armes immédiat devaient suffire. Les dictateurs exécutés, il devenait inutile de chercher d'autres responsables. Toute tentative de blâmer le communisme dans la nouvelle Constitution, rappelle Alexandru Gussi, fut logiquement repoussée par la majorité de l'assemblée constituante car, comme le dit un de ses membres, «il ne faut pas perdre de temps avec le passé». Pendant la révolution, les manifestants avaient découpé le centre du drapeau national portant le symbole de l'ancien régime. Ce «trou noir» allait symboliser parfaitement l'amnésie qui allait suivre.

L'une des premières mesures prises par le Front de salut national, après avoir banni l'usage du vocable «camarade», fut de remplacer les noms des rues et des monuments publics liés à l'ancien régime, puis d'édicter

un décret attribuant des compensations aux victimes du communisme. Une série de lois contradictoires furent aussi promulguées au fil des ans concernant la restitution des biens confisqués à l'instauration du communisme. Elles permirent successivement aux occupants des biens spoliés, parmi lesquels d'anciens et puissants apparatchiks, de les acquérir, puis aux anciens propriétaires de tenter de les réclamer, ce qui déboucha sur des situations kafkaïennes dont le pays n'est pas sorti...

Jamais, en dehors des revendications de certains partis et de la société civile, il ne fut sérieusement question de traîner en justice les responsables des crimes et exactions perpétrés durant le communisme, qu'il s'agisse de la période de Gheorghe Gheorghiu-Dej, la plus meurtrière, entre 1947 et 1964, ou du règne de Nicolae Ceaușescu qui suivit. Quelques poursuites criminelles furent bien engagées, mais elles

se limitèrent à la sévère répression de la révolution, qui fit plus de mille morts.

Quinze ans après les événements de 1989, en 2005, un historien spécialiste de la Securitate décida que le temps était venu de donner la chasse aux anciens bourreaux qui coulaient des jours heureux, soit dans des postes en vue, soit à l'abri d'une retraite d'Etat. Il avait même calculé qu'un officier de la Securitate touchait une pension jusqu'à sept fois supérieure à celle des anciens prisonniers politiques. Marius Oprea n'avait pas été lui-même victime de la police politique, mais il avait entendu tant d'histoires atroces et impunies qu'il avait décidé d'agir. Il se proposait de créer un «Institut pour l'investigation des crimes communistes en Roumanie» qui exhumerait les dépouilles des victimes d'exécutions sommaires. Et surtout qui rassemblerait des témoignages en vue de permettre l'ouverture de procédures judiciaires. «Bănescu a balayé mon idée du revers de la main, expliqua Marius Oprea, rencontré à Bucarest en 2008. Je suis alors allé voir le premier ministre Popescu-Tăriceanu. Il a été convaincu en deux minutes et a décidé de financer l'institut sur son budget.» Le chef de l'Etat sentit le danger. Il avait admis – et minimisé – son passé communiste, mais les critiques savaient son image. En bisbille avec son premier ministre et craignant de se faire doubler sur un terrain aussi sensible, il nomma rapidement sa propre «commission présidentielle», celle-là même qui lui permettra de condamner le communisme quelques mois plus tard. Voilà pour la version d'Oprea, qui ne l'empêcha pas de participer à cette commission avant de la dénoncer comme un coup politique.

La version officielle est un peu plus charitable pour le président Bănescu : pressé par la société civile et l'Union européenne de dénoncer une fois pour toutes et officiellement





Tirées de la série «White Billboards», ces photographies de Michel Bührer ont été prises à Bucarest entre 2003 et 2007. Dès l'ouverture à l'économie de marché, en 1990, des sociétés



le communisme, il tergiversa en expliquant qu'il lui fallait des faits. «Je l'ai rencontré lors de son voyage à Washington en février 2005», raconte Vladimir Tismăneanu lors d'un entretien à Bucarest en juin 2011. Ce professeur et directeur du Centre pour l'étude des sociétés post-communistes à l'Université du Maryland, aux Etats-Unis, allait bientôt diriger la commission présidentielle. «Je lui ai dit "Domnule Președinte, avez-vous encore besoin de preuves pour condamner le communisme? Tout est documenté." Il m'a répondu que comme marin, il était toujours en dehors du pays et n'avait pas souffert comme d'autres du régime, que si sa fille voulait des jeans ou sa femme des parfums il pouvait les ramener d'Amsterdam, et que s'il voulait être honnête, il avait besoin d'exemples concrets.»

Une année plus tard, en mars 2006, raconte encore Vladimir Tismăneanu, «j'ai reçu chez moi aux Etats-Unis un téléphone du président Băsescu qui me demandait de diriger la commission présidentielle qu'il avait enfin décidé de créer. J'avais dix minutes pour lui répondre». Et il aura six mois pour remplir son mandat. Double national roumain et américain, Vladimir Tismăneanu était exilé aux Etats-Unis depuis 1982. Sociologue et analyste politique, grand pourfendeur du communisme et auteur prolifique sur le sujet, il allait devenir le pivot du mea culpa officiel et la cible de polémiques à répétition.

Une autre enquête historique avait déjà ouvert la voie de la repentance. La Roumanie ne pouvait nier éternellement son implication dans un holocauste qui n'avait pas eu besoin des Allemands pour se mettre en place. Entre 280 000 et 380 000 Juifs et 11 000 Tziganes roumains et ukrainiens avaient été déportés ou exécutés durant la guerre. En 2003, une commission dirigée par Elie Wiesel – lui-même né en Roumanie – fut créée, qui déboucha sur une reconnais-

sance officielle de cette responsabilité, la création d'un mémorial, d'un centre de recherche, d'un effort didactique dans les écoles et d'une journée de l'Holocauste, célébrée pour la première fois le 24 octobre 2004.

Le rapport de la «commission Tismăneanu» et la condamnation solennelle du communisme «criminel et illégitime» devaient permettre enfin une gestion pacifiée de la mémoire. C'est tout le contraire qui se passa. Outre les protestations des milieux nationalistes et socialistes – dont les membres étaient directement visés – une frange d'intellectuels monta au front. Les attaques ne visèrent pas tant les conclusions du rapport ou ses recommandations que Vladimir Tismăneanu lui-même, ses antécédents, sa méthode, ses partis pris. Le travail fut critiqué par le milieu académique qui l'accusa de ne rassembler que des textes et informations déjà connus, émaillés de témoignages personnels qui n'avaient rien à y faire. Et d'ailleurs, comment livrer un travail historique sérieux en six mois? Vice-président du parti de l'Alliance civique, le cinéaste Sorin Ilieșiu fit remarquer de son côté qu'il avait envoyé au président, juste avant qu'il lance son initiative, un rapport scientifique, résultat de douze ans de recherche sous supervision internationale. Ce matériel, rassemblé par le Mémorial de Sighet depuis sa création en 1993, comportait selon lui toutes les garanties de sérieux pour une condamnation du communisme. Bref, le soupçon de manœuvre politique et la polémique prirent le dessus.

Les attaques contre la commission Tismăneanu découlent du fait que «sa conclusion principale, à savoir que le communisme était criminel et illégitime, était une vérité pré-établie qu'il s'agissait de valider scientifiquement», selon Daniel Ursprung, chercheur associé à l'Université de Zurich. Ce spécialiste de l'Europe de l'Est



privées ont installé des panneaux publicitaires à des endroits supposés stratégiques. Mais les clients n'ont jamais été assez nombreux – des dizaines de panneaux sont restés blancs.





dressait un parallèle avec la Suisse et la commission Bergier sur les fonds en déshérence lors du séminaire organisé à Bucarest, en juin dernier. Les deux démarches partagent en effet le même caractère émotionnel et polémique, à la différence près que l'une dura six mois, l'autre six ans. L'historienne Regula Rudi, qui fut membre de la commission Bergier de 1997 à 2000, rappela de son côté la suspicion que rencontra l'entreprise dans certains milieux nationalistes, et l'impact mitigé du rapport final. Mais plus important pour Daniel Ursprung, «une critique centrale contre les deux commissions, Bergier et Tismăneanu, était qu'elles avaient un but plus ou moins précis, formulé non par des scientifiques mais par des politiciens». Vladimir Tismăneanu, rencontré à l'occasion de ce séminaire, ne s'en cache d'ailleurs pas : «J'avais précisé en acceptant de diriger cette recherche que si elle ne concluait pas que la Securitate était un pilier du régime, je me réservais le droit de publier une position divergente.»

Après la remise du rapport, le président Băsescu décida qu'il devait avoir une suite, sous la forme d'un centre de recherche. Il fut créé en 2009 sous l'acronyme IICCMER en fusionnant l'Institut national pour la mémoire des Roumains en exil et... l'institut de Marius Oprea sur les crimes communistes. Ce dernier déclina l'offre d'y participer. La nouvelle structure, forte de près de 40 employés et chercheurs avec un budget non publié (mais en diminution, y précise-t-on), est présidée par Vladimir Tismăneanu. C'est elle qui accueillait le colloque Suisse-Roumanie sur les commissions historiques. Elle se consacre principalement à la recherche et à l'éducation, et beaucoup moins aux poursuites judiciaires contre les anciens responsables. Après tout, fait-on remarquer aux mauvaises langues qui critiquent cette réorientation, combien d'années la France

a-t-elle attendu pour juger les collaborateurs de Vichy ?

Ce n'est en tout cas pas la rue qui va faire pression. «Les Roumains ne manifestent pas lorsqu'on coupe leur salaire de moitié, pourquoi manifesteraient-ils pour traîner les anciens communistes en justice», ironise l'historienne Ana Maria Cătănuș. Selon un sondage réalisé en 2010 sur demande de l'IICCMER, 47% des Roumains considèrent que le communisme était une bonne idée mais mal appliquée et 14% que c'était une bonne idée bien appliquée, même si la moitié des sondés est consciente qu'une répression politique accrue a marqué la période 1945-1989. Celle-ci, comme partout en Europe de l'Est, est valorisée en regard de la dégradation perçue des conditions de vie.

Une mince minorité des 36 recommandations du rapport Tismăneanu ont été appliquées. Les archives de la Securitate se sont ouvertes – mais des milliers de dossiers ont disparu. Et la Roumanie n'a toujours pas de musée national du communisme. Le 11 juillet dernier, le Parti libéral démocrate appelait encore à «l'établissement rapide» d'une telle institution. L'unique mémorial, ouvert en 1993 à Sighet, au nord du pays, est dû à une initiative privée de la Civic Academy. Il est vrai qu'il a reçu du gouvernement une légère subvention accompagnée de la mention «d'intérêt national». Le Musée paysan de Bucarest est le seul à avoir exposé dans deux petites salles – en sous-sol près des toilettes, pour le symbole – des objets de la période communiste. Sous le nom «La Peste», on peut y voir des bustes de Lénine sous un tableau de Staline, des portraits de Gheorghe Gheorghiu-Dej, des exemplaires de *Scînteia*, le journal du Parti ou la reconstitution d'un bureau qu'on devine officiel.

Le bâtiment de style néo-roumain en brique rouge avait abrité le musée d'ethno-



graphie au début du XX^e siècle puis, dès 1952, le Musée Marx-Engels-Lénine. En 1958, un musée d'histoire du Parti des travailleurs roumains s'installa dans l'aile gauche, avant que le tout soit transformé en «Musée historique du Parti communiste et du mouvement révolutionnaire et démocratique de Roumanie», plus connu sous le nom de Musée du Parti. En 1990, la nouvelle direction tenta d'exorciser les fantômes en installant «La Peste» en sous-sol, explique Simina Badica, curatrice. Sur la façade du bâtiment toutefois, une plaque signale simplement qu'il a abrité «jusqu'en 1953 le Musée d'art national. Depuis 1990 y fonctionne le Musée national du paysan roumain». Amnésie révélatrice, l'inscription en roumain, anglais et français ne dit pas un mot sur son long intermède communiste.

Institutul de investigare a crimelor comunismului și memoria exilului românesc (IICCMER)

www.crimelecomunismului.ro

Memorialul victimelor comunismului și al Rezistenței, Sighet

www.memorialsighet.ro

L'aquarium

Aujourd'hui, nous allons parler de notre fierté nationale, la mer Noire, dit la maîtresse en posant l'aquarium sur son bureau. Suivant ses consignes, nous primes nos chaises et nous assimes en demi-cercle autour de la mer Noire. Au fond du bocal vide, il y avait du sable artificiel, sur les parois de verre, des coquillages artificiels. Des poissons artificiels étaient suspendus à une baguette, tandis qu'une autre baguette faisait voguer un bateau en papier sur le néant.

Ceux qui regardaient la mer côté fenêtre voyaient dedans le robinet du lavabo avec l'essuie-mains. Ceux qui étaient en face voyaient la maîtresse et, au-dessus d'elle, le portrait retouché du Premier secrétaire du Parti. Quant à moi, c'était la première fois de ma vie que je voyais la mer, et j'avais de la chance car j'étais côté lavabo, si bien que je pouvais voir à travers elle la fenêtre avec le ciel bleu et la coupole de l'église orthodoxe qui, au moins, avaient davantage de points communs avec l'infini que le robinet qui ne cessait de goutter ou le Premier secrétaire du Parti.

La maîtresse nous expliqua la structure géologique de la mer, et nous apprit que la mer roumaine était la plus belle du monde. Naturellement, il y a d'autres mers ailleurs, mais elles

ne valent pas la peine de s'en occuper, car tout ce qu'une mer peut offrir, la mer Noire nous le donne. Par exemple les conserves de poisson. Qui aime le poisson en conserve, les enfants? Là, vous voyez, tout le monde. Eh bien, ça aussi, c'est la mer Noire qui le fournit. Qui aime se baigner? Là, vous voyez, tout le monde. Qui aimerait bien devenir capitaine de bateau? Et pêcheur? Et plongeur? Et que sais-je encore? Là, vous voyez, tout le monde. Eh bien, la mer Noire nous offre tout ça.

Mon trésor, tu sais qu'il ne faut pas parler de nous à la maîtresse, ni à n'importe qui d'autre, n'est-ce pas? demandait Maman chaque matin quand elle lâchait ma main, et à l'âge de sept ans je le savais parfaitement. Aussi, lorsque mon tour arriva de raconter si j'avais déjà été à la mer, moi aussi je dis que oui, et qu'elle était très belle. Parce que si j'avais dit que non, et que je n'irais jamais à la mer, la maîtresse m'aurait sûrement demandé pourquoi. A cela j'aurais dû répondre: parce que Papa ne peut pas se baigner. Alors elle aurait demandé pourquoi il ne pouvait pas. Alors j'aurais dû dire: parce qu'en prison l'officier chargé de son interrogatoire l'a frappé et a endommagé son oreille interne. Alors elle aurait demandé pourquoi mon père avait été en prison. Alors je n'aurais pu éviter de dire qu'il ne pouvait pas encaisser les communistes. Alors la camarade institutrice l'aurait répété à son mari le soir, au dîner. Sur quoi Papa, dès le lendemain, ou peut-être la nuit même, aurait été emmené pour être interrogé. Et il y a deux types d'interrogatoires, celui qui dure une nuit, et l'autre, dont on a déjà entendu parler à l'âge de sept ans. Mais pour lequel des deux on emmène notre père, ça, il l'ignore lui-même, et souvent ceux qui viennent le chercher l'ignorent aussi.

Ce que je savais en revanche, c'était que Maman serait fière de moi puisque, pour ainsi dire, à l'âge de sept ans j'avais déjà déjoué le système. Il est vrai qu'elle répèterait une fois de plus que, mon chéri, du fait que nous vivions ainsi, tu dois déduire que le mensonge est une faute. Mais ça, tout le monde le sait, pas besoin d'une mère pour ça. Par contre il n'y a qu'une mère pour être fière qu'on ait su reconnaître et éviter le piège tendu par la maîtresse. C'est ainsi que je préférerais dire que la mer était très belle, car comme ça la maîtresse fut satisfaite, et elle put interroger le suivant, et à la fin de

l'heure prendre la mer Noire sous le bras et la ranger dans l'armoire, tout aussi vide que quand elle l'en avait sortie.

La phrase

Je sais depuis le début que je n'atteindrai pas le Phare, puisqu'on va contourner Constanța. En revanche je verrai le Canal. Lui, je l'ai repéré plusieurs fois sur la carte. Avec un peu de chance, on s'y arrêtera, me dis-je. Dehors c'est l'été, dedans l'air conditionné. Avec quarante ou cinquante autres écrivains, je cahote de Bucarest à la mer Noire. Des auteurs exclusivement étrangers, alors que vingt ou trente ans plus tôt, il n'y aurait pas eu un seul étranger dans un tel groupe. Ni moi. Il est vrai qu'il y a deux Hongrois, mais l'un est anglais et l'autre israélien. Parmi les Roumains, je suis le seul Hongrois. Les autres Roumains sont soit juifs, soit allemands, et il y a même deux Roumains roumains qui sont américains.

Métamorphoses

ATTILA BARTIS

Devant moi est assis un Roumain d'origine étrangère, à peu près de la même façon que moi, je suis un étranger à Budapest, bien que ma mère et mon père soient hongrois. J'essaie de suivre le fil de ma phrase, je ne me suis pas encore trompé, pur miracle. Difficile de suivre le fil de sa phrase centre-européenne, quand il s'agit de savoir qui est hongrois, ou juste roumain, et pourquoi, s'il n'est pas d'ici.

Du reste, que l'énoncé «je suis hongrois», en tant que phrase simple, soit important ou négligeable, cela est décidé non par le texte, mais par le contexte. Par exemple, ici et maintenant, dans ce bus, avec la canicule de 2008, il ne pèse guère. Je n'affirmerais pas qu'il en va de même n'importe où et n'importe quand, comme ce serait le cas à Stockholm de la phrase «je suis lapon», mais son poids a fondu. Il y a quelques années, à Iași, Sinaïa ou Bucarest, je pouvais déjà discuter en roumain pendant des nuits entières sur le point de savoir si j'oubliais cette phrase simple. Bref, sur la balance elle ne pèse plus du tout autant qu'aujourd'hui, à Belgrade, un résolu «je suis bosniaque». Et n'a jamais autant pesé – Dieu merci – que la phrase arménienne sur la balance turque, bien qu'il y ait eu des tentatives mineures. Laissons pour l'instant la balance hongroise. Combien de fois la balance hongroise a pesé en kilos la phrase juive, la roumaine ou la tzigane. Je répète, laissons simplement de côté cette balance, ne gâchons pas cette phrase simple qui est parfois lourde, parfois plus légère qu'il ne faut.

D'autre part, depuis que nous avons quitté Bucarest, je ne m'attends pas le moins du monde à cet énoncé-là. A côté de moi est assis un authentique étranger dont même la couleur de peau est différente de la mienne. Peut-être est-il le plus étranger de toute la compagnie. Malgré tout il comprendra. Je me prépare intérieurement: *This is the Danube-Black Sea Canal*. Je suppose qu'on peut tout dire avec cette seule phrase en *lingua franca*, comme en roumain, hongrois, saxon ou romani. Comme en paysan ou en aristocrate, en petit entrepreneur ou en grand commerçant, en marxiste ou en clérical. Il est exclu de ne pas comprendre. Il est exclu qu'au Japon il n'y ait jamais eu de camps de travail. Mais par sécurité, je prépare intérieurement les mots nécessaires au cas où, malgré tout, ma phrase en soi, à l'état brut, serait incompréhensible.

Je recherche dans mon vocabulaire passif *prisonnier politique* et *camp de travail*. Pour le mot *mort*, pas besoin de fouiller. Le nombre de morts par contre, même en hongrois je l'ignore.

Ma seule excuse, c'est qu'en roumain aussi, personne ne le sait exactement. Mais enfin c'est logique. Comment pourrions-nous savoir le nombre exact de morts là où nous en sommes encore aux conjectures quant au nombre de prisonniers? Et bien sûr, parmi les derniers venus, combien étaient prisonniers politiques, puisque dans les dernières années du Canal la Roumanie n'avait que des condamnés de droit commun volontaires. Pour cela, il suffit de requalifier de politique en droit commun des actions menaçant la sécurité de l'Etat, comme par exemple l'écriture ou la lecture.

This is the Danube-Black Sea Canal, vais-je dire quand nous serons enfin arrivés, ce qui sera indubitablement vrai du point de vue des coordonnées géographiques et du paysage aride. Mais que se passera-t-il si une phrase en anglais ne suffit pas à englober

certains statistiques. On peut quand même savoir que, de 1945 à 1989, quarante-quatre prisons et soixante-douze camps de travail fonctionnaient en Roumanie. Et on peut savoir aussi que parmi ceux-ci, les initiateurs eux-mêmes en appellent plus d'un «unité d'extermination». Tout comme nous pouvons savoir à coup sûr, si du moins nous voulons connaître ce genre de chose, qu'arracher les ongles, mettre du sel sur les plaies ou crucifier figuraient dans les conversations comme des méthodes assez douces. *This is the Danube-Black Sea Canal*, vais-je dire à un parfait étranger, et il croira que je pense à quelque abomination. Alors que creuser le Canal, c'est la liberté même, du moins comparé à passer des mois à l'isolement, bouclé dans deux mètres carrés avec ses propres excréments.

Je vois quelque chose, mais je n'en suis pas sûr. Lit de béton gris sur désert gris. Je ne sais pas si c'est vraiment ça, puisque je ne suis jamais venu ici. *This is the Danube-Black Sea Canal*, annonce une femme devant moi au microphone, et elle mentionne les prisonniers politiques, les camps de travail. Environ trente écrivains hochent la tête en même temps que moi, regardant par les fenêtres du bus climatisé. Les autres bavarquent, quelques-uns sont assoupis. J'ai un peu honte d'avoir été devancé, et bien sûr je ressens de l'amertume d'avoir été privé de ma seule phrase véritablement importante.

Nous stoppons au-delà de la digue. Pompes à essence, buffet rapide, camions assoiffés. à côté du talus, une croix: ici Virgil Tudorache s'est tué dans un accident de voiture. Tout autour des bouteilles de bière, des boîtes de conserve vides. Pourtant quelqu'un a trouvé la mort ici, voilà ce qu'on peut savoir à coup sûr concernant cet endroit. Je le choisis parce que je dois me libérer de ma phrase d'une façon ou d'une autre, en hongrois du moins. Me voici au bord du Canal, écris-je près d'une croix commémorative à quelqu'un qui est tout aussi familier du Canal par la branche paternelle que moi de la prison de Szamosújvár, si bien qu'il saura plus précisément que moi où je me trouve à présent. Le chauffeur klaxonne, nous jetons nos mégots de cigarette, nous nous réinstallons dans le bus. Quelqu'un est resté à la traîne, il traverse la route en courant avec un paquet de biscuits et une boisson fraîche, on l'attend, on démarre. En réalité, je suis reconnaissant à la guide de m'avoir devancé, et d'avoir traduit à ma place une phrase mille fois plus intraduisible qu'un jeu de mots de première force.

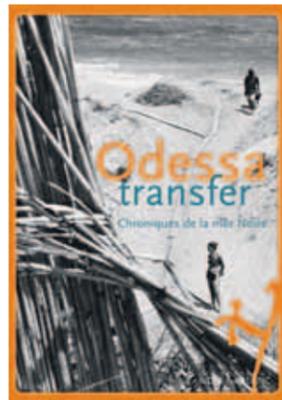
Traduit du hongrois par Sophie Képès
Extrait de *Odessa Transfer*
à paraître aux Editions Noir sur Blanc
en octobre 2011

© Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 2009, for the editorship of Katharina Raabe & Monika Sznajderman and for the texts. © 2011, Les Editions Noir sur Blanc, Lausanne, pour la traduction française.

les cliniques psychiatriques qui rendent fou, ni les galeries de mine d'où les prisonniers ne remontent jamais. Ni les interrogatoires à l'issue regrettable, ni les accidents de la route auxquels les secours n'ont jamais été dépêchés. Ni les suicides bâclés, ni les machines à écrire radioactives. Ni les fouilles de domicile ni les viols. Vu que si Monsieur le Professeur a oublié où il cache ses notes, peut-être qu'il se le rappellera pendant que les gars défilent sur Madame. N'est-ce pas, Monsieur le Professeur, ne soyez pas tête de mule, et ne chiez pas, enfin, vous ne voyez pas que ce n'est pas le moment d'invoquer bêtement les Nations unies?

This is the Danube-Black Sea Canal, vais-je dire, mais même si on me le demande, je ne saurais pas raconter l'adolescente qui se vide de son sang sous les yeux des deux assistants parce que, au cours de l'avortement, on a arrêté et emmené le médecin – est-elle simplement une morte, ou une victime du système? Pourtant, si je réunis toutes ces filles, ça fait déjà la moitié d'un village. Et sont-ils des victimes du système, les vingt autres villages créés exclusivement pour empêcher les mères de mourir d'hémorragie sur une table d'opération illégale, parce que quelqu'un avait décrété la toute-puissante Grande Roumanie?

Quand Staline a plaisanté en disant que la mort d'un million d'êtres humains n'est guère qu'une statistique, la moitié de l'Europe a été terrifiée et les meilleurs étu-



«Nous avons demandé à des écrivains originaires des Etats qui jouxtent la mer Noire et à des auteurs qui se sont promenés sur ses côtes ou ont rêvé de s'y rendre de nous parler de villes et d'horizons qui laissent transparaître un peu de l'avenir. Des régions surgissent, auxquelles s'accrochent des rêves, des souvenirs, des nostalgies, des paysages qui suscitent l'enchantement ou l'effacement.»
Extrait de la préface de Katharina Raabe

Odessa Transfer. Chroniques de la mer Noire, sous la direction de Katharina Raabe et Monika Sznajderman, Editions Noir sur Blanc, 2011, 336 pages

avec des textes de Neal Ascherson (Ecosse), Attila Bartis (Hongrie), Mircea Cărtărescu, Nicoleta Esinencu (Roumanie), Karl-Markus Gauss (Autriche), Katja Lange-Müller (Allemagne), Sibylle Lewitscharoff (Bulgarie et Allemagne), Aka Mochiladzé (Géorgie), Emine Sevgi Özdamar (Turquie), Katja Petrowskaja (Ukraine), Andrzej Stasiuk (Pologne), Takis Théodoropoulos (Grèce), Serhiy Zhadan (Ukraine) et un essai photographique d'Andrzej Kramarz (Pologne).

FUREUR DE LIRE FUREUR NOIRE



4-9 OCTOBRE 2011, GENÈVE

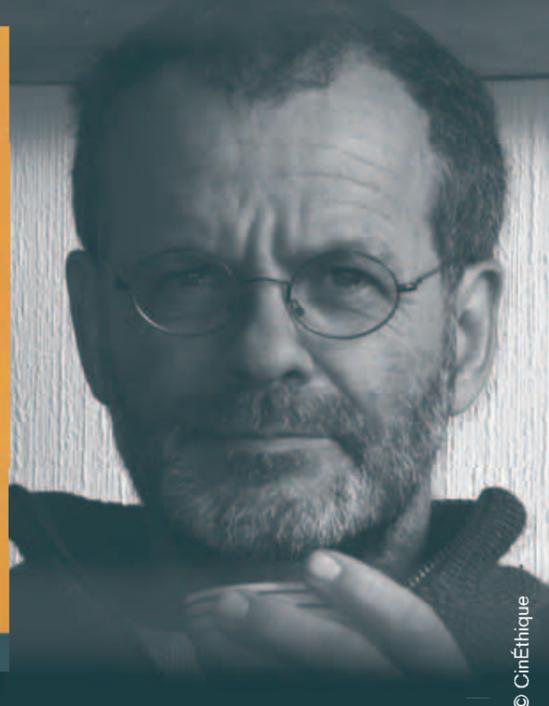
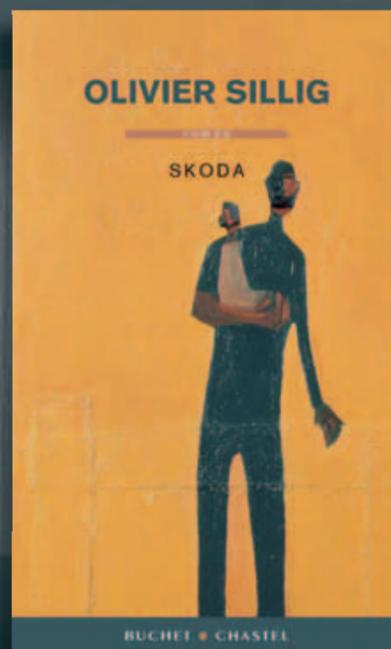
SIX JOURS AUTOUR DU ROMAN NOIR:
RENCONTRES LITTÉRAIRES, ÉVÉNEMENTS, EXPOSITIONS,
COMPTOIR DU LIVRE, ACTIVITÉS JEUNE PUBLIC.

PROGRAMME COMPLET WWW.FUREURDELIRE.CH

SALLE DU FAUBOURG (LIEU CENTRAL DU FESTIVAL)
QUARTIER SAINT-GERVAIS
BIBLIOTHÈQUES ET LIBRAIRIES



La vie contre la mort



« Olivier Sillig signe un court et glaçant roman sur la guerre. Sur son absurdité et les différentes manières de résister. Dans une odyssée noire qui vous heurte, il réussit à faire subtilement se côtoyer la haine et l'espoir. »

Livres hebdo Alexandre Fillon

BUCHET • CHASTEL

MUMMENSCHANZ

40 JAHRE 年 AÑOS سنات YEARS שנים ANS



Du mardi 27 décembre 2011
au dimanche 8 janvier 2012
Théâtre du Léman - Genève

opus one
www.opus-one.ch

mac

ticketcorner.ch

Sponsor principal
coop

Partenaires médias
tpg pub

Tribune de Genève

L'illustré

1ère

tjr

Partenaire hôtelier
Grand Hôtel Kempinski

BAR TABAC



Rue Beau-Séjour 7
1003 Lausanne
+41 21 312 33 16
www.bartabac.ch

lu-me 07.00 - 21.00
je 07.00 - 01.00
ve 07.00 - 02.00
sa 09.00 - 02.00

Depuis la mi-mars, l'hiver était complètement fini et des brouillards tièdes avaient commencé à recouvrir la côte. La nuit, l'air était sombre et limpide comme une bouteille de verre vert lavée, mais à l'approche du matin la brume se levait depuis la mer, envahissant les quais vides. Pour quelques heures, une partie de la Crimée disparaissait dans l'air dense et humide. Le brouillard était si lourd qu'on le sentait se désagréger en gouttelettes. Les premiers à se réveiller en ville étaient les saouards et les marchands de légumes. Ils se tiraient du lit, enfilant leurs solides vêtements d'homme – des jeans turcs, des vestes froissées et des chaussures en cuir éculées, cherchaient leurs cigarettes, passaient à la cuisine, buvaient de l'eau bouillie dans les théières, ouvraient les fenêtres et faisaient entrer le brouillard dans leur appartement réchauffé par le sommeil. L'air humide remplissait rapidement les

chambres, se posant sur toute cette vie quotidienne d'hommes de quarante ans, sur les vestes de cuir, les pièces de rechange pour les voitures et les vieilles roues de bicyclettes suspendues au plafond, tournant de façon morne dans le courant d'air comme des girouettes. Les rues étaient vides, seuls les chiens se chauffaient près des caves à vin et des librairies, gardant les étagères poussiéreuses remplies de bouteilles de porto et les rayonnages de poésie ancienne. Vers six heures, les commerçants sortaient dans la rue des charrettes remplies de marchandises et les tiraient vers les marchés. Certains s'arrêtaient simplement à une intersection pour y disposer leurs produits. Derrière eux venaient les ouvriers, les équipes de nettoyage, et les prostituées qui étaient là par accident, errant dans la ville, essayant de retrouver leur logement, se trompant d'adresse, ne reconnaissant plus les rues, entrant dans des immeubles inconnus, saluant des ombres étrangères qui disparaissaient rapidement dans l'obscurité, leurs pas résonnant sur la chaussée mouillée. Dans les bars où l'on jouait aux machines à sous, on expulsait les derniers visiteurs de la nuit. Ils se levaient, insouciant, pour aller se faufiler dans leurs trous, oubliant les pertes et les aventures de nuit. Une fois rentrés chez eux, réveillant les enfants et les épouses, ils longeaient les couloirs communs, entraient dans les armoires à vêtements, s'installaient pour dormir dans des baignoires jaunies par le temps et par l'amour, cassaient de la vaisselle en faux cristal, se coupaient les veines avec un rasoir émoussé, buvaient du thé épais et doux comme le brouillard de la mer, lisaient les magazines féminins de l'année dernière, allumaient la radio et écoutaient les prévisions de la météo, ne croyant pas toutes ces allégations au sujet de possibles inondations, de tremblements de terre et de l'approche rapide

de l'été. Puis les enfants sortaient dans la rue et se précipitaient à l'école, laissant dans le brouillard de longs couloirs profonds.

Les premiers magasins ouvraient à huit heures. Les vendeuses ensommeillées enlevaient les verrous et les cadenas, laissant entrer dans les magasins les chiens de la rue; ils couraient à l'intérieur pour s'installer sous les étagères aux boîtes de maïs et aux oignons dorés. Couchés, ils respiraient chaudement, réchauffant de leur souffle les boutiques humides. Les vendeuses remontaient le volet de la vitrine, la salle s'éclairait des premiers rayons du soleil et se remplissait de l'affreuse musique joyeuse que l'on passe généralement sur les ondes courtes. Bientôt, l'on

ces tapis, ce qui donnait à ces pièces l'allure de garde-meubles. Nombre de chambres se louaient l'été et restaient vides tout l'hiver. Au printemps, les propriétaires faisaient le ménage, aéraient couvertures et oreillers pour en chasser l'esprit mortifère de l'hiver, l'atmosphère de logements dans lesquels personne ne vivait depuis plusieurs mois, ils lavaient par terre, trouvant sous les lits des lettres, des cartes téléphoniques et des préservatifs usagés, c'est-à-dire les traces des passions et des douleurs d'autres gens.

Les pharmacies ouvraient à dix heures, autour d'elles les buveurs se bousculaient déjà, ils entraient timidement dans l'espace vide et sonore, et regardaient avec quelque

musique des juke-box, passé six heures c'étaient les ouvriers du bâtiment qui remplissaient les bars, les poivrots se faufilaient, du moins ceux d'entre eux qui étaient encore capables de se faufiler, on voyait passer des colonels à la retraite habitant les sanatoriums, des dames solitaires, des femmes au foyer abandonnées, des gitanes ivres et des étudiantes trompées, il commençait à faire sombre dans les rues et les premières lumières d'or s'allumaient dans les bars, estompées par la fumée de tabac. Les magasins fermaient progressivement, bien qu'avant la tombée de la nuit on pouvait toujours acheter du pain et de l'alcool, le soleil illuminait la surface de l'eau, des reflets rouges éclataient dans les fenêtres des mansardes et des chambres louées, les ombres s'épaississaient comme de l'encre et le monument de Lénine, semblable à un jeune beatnik en veste verte de dandy, en pantalons étroits façon fin des années 1950, le monument de Lénine donc

s'enfonçait dans l'ombre, des écoliers qui s'étaient rassemblés près de lui écoutaient de la musique sur leurs téléphones mobiles. Passé dix heures, les rues étroites du centre résonnaient de cris de joie et d'ivresse, et des soupirs agacés de ceux qui commençaient à rentrer, incapables de poursuivre cette célébration sans fin, cette journée de tous les noyés qui abordaient à la nage les côtes de leur ville et se tenaient sur le fond marin sableux, tapant de leurs chaussures enflées par l'eau pour marquer le rythme de la musique des téléphones mobiles. Plus près de minuit tout le monde apparaissait, l'atmosphère était saturée de passion, de vin et de danger. Dans un des bars une bagarre avait commencé; c'étaient des adolescents qui s'en prenaient aux Moldaves à cause du juke-box, incapables de se mettre d'accord sur la musique à écouter, bien que les uns et les autres veuillent entendre des chansons tristes de prison: ils avaient chacun leurs chansons tristes de prison préférées, et alors quelqu'un s'est précipité sans attendre son tour sur le juke-box et la bagarre a commencé. Les Moldaves étaient plus âgés, donc ils ont eu tout d'abord l'avantage, ils ont jeté les locaux dans la rue, les chassant du bar, mais dans la rue les adolescents ont été aidés par leurs aînés, par des alcooliques, des passants et des chômeurs occasionnels, le verre cassé brillait, la première vitrine éclata, les adolescents sortirent leurs couteaux finlandais et la célébration atteignit son apogée. L'air de la nuit séchait les gorges et dessaoulait les têtes contre lesquelles s'étaient brisées des bouteilles de porto, les Moldaves battaient en retraite dans les rues adjacentes, ils emportaient leurs blessés et disparaissaient dans les allées des parcs. Répondant à l'appel, la police est arrivée et a chassé ceux qui restaient. Ayant dispersé tout le monde, les policiers entrèrent dans le bar et finirent de boire ce qui restait après le passage des Moldaves, en écoutant des chansons tristes de prison. Ils écoutaient et n'interrompaient pas. Dans le silence de la nuit, les oiseaux se faisaient entendre, la lumière des réverbères éclairait les sombres caillots de sang, sous le monument de Lénine se tenaient les adolescents qui essuyaient leur morve sanglante à leurs manches. Ils nettoyaient leurs couteaux, ils programmaient d'autres mélodies tristes de prison sur leurs mobiles, et ils regardaient vers la mer, là-bas, où était silence, brouillard et ténèbres, autant dire – rien. (...)

embarras les cartes postales bariolées, les pilules multicolores, les sirops et les élixirs dorés, les poudres parfumées et les pomades coûteuses, ils considéraient avec crainte et respect les instruments médicaux en Inox et en chrome, les ustensiles stérilisés à l'aide desquels on fait revenir à la vie ceux qui n'y sont pas trop fermement accrochés, ils lisaient en épelant les lettres les noms de chimériques préparations contre l'insomnie et l'immortalité, ils contemplaient avec étonnement toutes ces poudres d'amour dont il fallait se frotter les gencives, ils abordaient attentivement les étagères avec des seringues et des scalpels, ils jetaient un regard soupçonneux sur les montagnes de préservatifs chinois, ils plissaient un œil envieux sur toute cette panoplie pharmaceutique colorée, mais le plus souvent ils commandaient deux bouteilles d'alcool à 90° et, expirant de leurs poumons avec soulagement toute cette effroyable pharmacopée, ils sortaient à l'air frais.

Avant le déjeuner, des résidents de sanatoriums longeaient la côte, transfuges perdus et solitaires qui venaient chaque jour, fuyant la neige de mars qui n'en finissait pas de fondre, d'inonder les vallées et de gonfler les rivières d'Europe de l'Est, au nord des isthmes de la Crimée.

Enrhumés, ils erraient par deux ou par trois le long des plages vides comme les stades en hiver, regardant les cargos qui avançaient lentement vers Sébastopol, ils erraient par les sentiers des parcs, ils se posaient sur des pierres chaudes, lisant des romans criminels, prenant généralement le parti des mauvais garçons.

A l'heure du déjeuner, ils disparaissaient, ils retournaient dans leurs nids insuffisamment chauffés, dans ces chambres aux téléviseurs froids comme des cœurs morts, ils allaient dans les cantines, ils saluaient des amis et commençaient leurs interminables conversations sur la météo et la santé, ou plutôt sur la défaillance de l'une et l'autre. En ville, les ouvriers des entrepôts et des sites de construction faisaient également une pause dans le travail, allaient chercher tout leur alcool, toutes leurs munitions, disposaient tout cela sur des bancs en bois, offrant au soleil leurs épaules tatouées et racontant des histoires sur le business, les femmes et le crime, autant dire, l'histoire de leur vie. Près des kiosques à vin, les habitués se réunissaient, occupant les meilleures places autour de la table et observant la lente dérive du soleil frais vers l'ouest. Tout doit se faire régulièrement et systématiquement – en particulier la consommation des boissons alcoolisées.

Vers le soir, les bars se remplissaient d'adolescents, ils arrivaient sur des cyclomoteurs et dans de vieilles voitures soviétiques, ils buvaient du vin et écoutaient la

Le passeport de marin

SERHIY ZHADAN

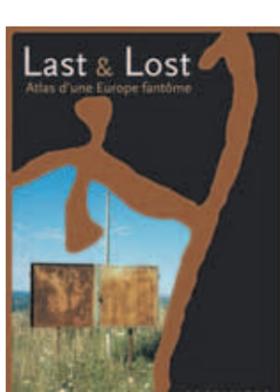
apportait le pain frais et le lait, les livreurs discutaient gaiement entre eux, les chiens soulevaient la tête et regardaient avec méfiance ces hommes qui apportaient le pain encore chaud. Ensuite, c'étaient les vieilles qui entraient dans le magasin, elles achetaient du pain et des conserves, puis sans attirer l'attention se faufilaient dehors pour regagner leurs foyers. Le brouillard se levait et le soleil réchauffait les toits. Les façades couvertes de vigne vierge humide enflaient comme du linge lavé. Le long de la côte, il y avait des sanatoriums à moitié vides, des cantines, de longs parcs déserts, les bâtiments de camps de pionniers, une zone encore morte au printemps, des constructions qui n'ont pas été réparées depuis longtemps, avec de lourds meubles d'Etat et des réfrigérateurs remplis de graisse et de sucreries qui, la nuit, étaient pris de grands sursauts, réveillant les habitants par des sons venus d'un autre monde. D'interminables clôtures entre les arbres, des gardiens aux points de contrôle, du lierre sur l'enduit des murs de brique, la poussière ensoleillée sur les monuments morts, les inscriptions à moitié effacées qui ont survécu aux années 1970: comme des gares de chemin de fer la nuit, ces stations balnéaires vivaient du souvenir de temps meilleurs, de la foule bruyante. En mars, tout cela donnait une légère nostalgie et un dégoût passager. Des lieux abandonnés, lavés par les pluies et asséchés par le soleil, dont la population est partie, laissant derrière elle d'innombrables effets personnels, que trouvaient parfois des gardes ou dont s'emparaient désormais les voleurs. Les fenêtres de la plupart des maisons étaient entrouvertes. On y pouvait voir des meubles, ramassés dans toute la ville et apportés ici, des tapis sur les murs, des vieux tourne-disques et des transistors, choses pour beaucoup aléatoires qui n'allaient pas avec tous

Dans la même veine qu'*Odessa Transfer*, les Editions Noir sur Blanc ont déjà publié deux ouvrages remarquables:

Irene van der Linde et Nicole Segers, *Gens des confins*, 2010, 472 pages. Reportage littéraire à la rencontre de ceux qui vivent le long de la nouvelle frontière orientale de l'Europe.

Last & Lost. Atlas d'une Europe fantôme, sous la direction de Katharina Raabe et Monika Sznajderman, 2007, 440 pages. Recueil de textes inspirés de lieux abandonnés ou en voie d'extinction à travers l'ensemble du continent européen.

www.noirsurblanc.eu



Traduit de l'ukrainien par Maria Malanchuk

Extrait de *Odessa Transfer* à paraître aux Editions Noir sur Blanc en octobre 2011

© Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 2009, for the editorship of Katharina Raabe & Monika Sznajderman and for the texts. © 2011, les Editions Noir sur Blanc, Lausanne, pour la traduction française.

La traite d'êtres humains, une réalité invisible en Suisse romande

Chaque année, des centaines d'hommes et de femmes sont victimes de traite des êtres humains en Suisse, pays de transit et de destination de ce commerce d'un autre temps. Les autorités helvétiques commencent à prendre la mesure du phénomène et plusieurs outils de lutte ont été développés cette dernière décennie. Mais la Suisse romande est en retard. Dans nos cantons se cache un esclavagisme moderne à l'abri des regards et souvent des consciences. Témoignages et analyses.

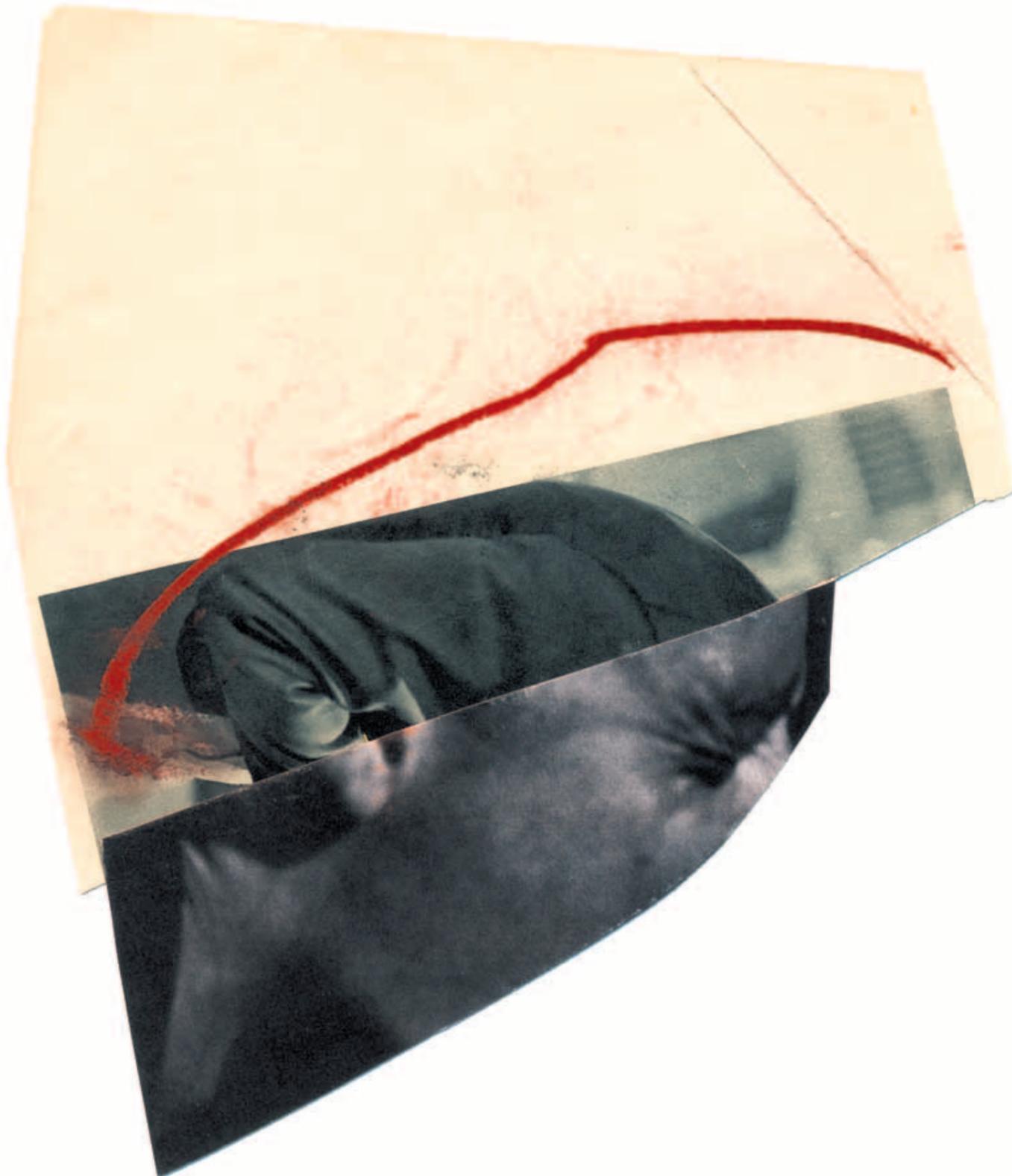
VALÉRIE KERNEN

Cela faisait dix ans qu'elle n'était pas retournée sur les lieux. La villa se situe dans un quartier tranquille de la banlieue genevoise. On entend le chant des oiseaux et le bruit d'une tondeuse à gazon. La maison familiale semble observer cette femme colombienne qui habitait autrefois dans son ventre et dormait dans ses sous-

sols. Rosa* ose encore quelques pas pour indiquer ce qui était autrefois la fenêtre de sa « chambre », la buanderie, enterrée à gauche de la porte d'entrée. Dix ans et un procès plus tard, Rosa a toujours peur en revoyant ces murs. Sa patronne, épouse d'un Suisse occupant un poste important dans une banque privée genevoise, a été poursuivie en justice pour avoir fait venir au noir une dizaine de jeunes filles, essentiellement d'Amérique latine, en vue de les exploiter chez elle comme bonnes à tout faire. Avec des horaires de

négrier : plus de quinze heures par jour et six jours sur sept, pour un salaire mensuel de 300 francs. « J'ai été mieux payée que les autres », précise Rosa qui gagnait 800 francs par mois, ce qui reste bien au deçà des minima. « Elle m'a engagée dans l'urgence, pour combler un trou, alors que je vivais déjà en Suisse. Les autres employées étaient plus jeunes et elles ne connaissaient personne à Genève. En plus, la patronne gardait leur passeport », poursuit cette femme d'une quarantaine d'années au moment des faits. « Elle m'empêchait de prendre mes congés en me donnant toujours plus de travail. Et à manger, je n'avais droit qu'aux restes ! Un jour, elle m'a brûlée à la main, comme ça, sans raison. » L'employée sud-américaine a fini par quitter son poste mais la situation a dégénéré. Rosa s'est retrouvée enfermée dans la maison, pendant que son ancienne patronne appelait la police pour la dénoncer, dans l'espoir de la voir expulsée. Prise de panique, la Colombienne sans-papiers a réussi à s'enfuir par l'arrière de la villa, escaladant un talus deux fois plus grand qu'elle. « Quand je revois les lieux, je me demande comment j'ai fait ça », s'exclame-t-elle. Cet épisode n'a pas été retenu contre la maîtresse de maison qui a néanmoins été condamnée par la justice pour usure, en raison des conditions de travail indécentes qu'elle imposait à ses employées. Les mauvais traitements n'ont pu être prouvés et l'acheminement illégal de jeunes filles afin de les exploiter était prescrit. Une grande partie des faits qui lui étaient reprochés n'a pas été retenue, faute d'avoir pu entendre le témoignage des domestiques, qui avaient quitté le territoire helvétique. Au final, la « patronne » s'en est sortie avec 120 jours amende avec sursis, plus une amende, des indemnités pour tort moral et des frais de justice, pour un montant total de 6000 francs, pas même le tiers du salaire mensuel de son époux. « Sa fille m'a raconté qu'elle avait recommencé à au moins une reprise, faisant passer une jeune domestique équatorienne comme étant sa filleule », confie Rosa. On ne saura jamais ce qui se passe derrière les murs de cette maison rose si tranquille.

Elisa* est née dans un petit village d'Afrique de l'Ouest, avec pour seul horizon les champs de maïs dans lesquels elle travaillait et les jupes de sa grand-mère qui l'a élevée. Un jour, la jeune paysanne a fait le grand saut. Elle est partie dans la capitale économique de son pays, où elle est devenue vendeuse d'ananas. Frank était un client parmi d'autres. Cet homme blanc d'une trentaine d'années lui offrait des T-shirts et lui soufflait des mots doux. « Je t'emmènerai en Suisse, tu deviendras ma femme et tu



pourras apprendre à lire et à écrire.» Frank a tout arrangé. Elle l'a suivi dans l'avion jusqu'à Genève, puis dans le train jusqu'à Lausanne. La jeune femme se souvient de chaque pas de ce trajet improbable, entre son Afrique colorée et le studio de 16 mètres carrés où elle sera séquestrée durant six mois. Un micro-onde, des assiettes en plastique, des rideaux tirés, c'était son univers, sa Suisse à elle. Frank ramenait les clients, souvent avinés, et le paradis qu'elle espérait s'est transformé en enfer. Durant six mois, Elisa n'a jamais quitté sa prison, ni même posé un pied dehors. Le jour où Frank est parti sans verrouiller la porte, désespérée et terrorisée, elle a couru de toutes ses jambes dans les rues de Lausanne, jusqu'à ce qu'elle s'écroule, épuisée, et s'endorme sous un escalier près de la place Saint-François.

Le lendemain, la vendeuse d'ananas a demandé de l'aide à une passante, une des premières femmes blanches à qui elle ait jamais parlé. «J'ai mal à la tête, savez-vous où se trouve l'hôpital?» Quelles vies peuvent se cacher derrière une question anodine au détour d'une rue!

Frank n'a jamais été inquiété. La jeune Africaine n'a pas retrouvé le lieu de ses supplices, malgré l'aide de la police et de longues balades dans les rues lausannoises. «Je suis sûre qu'il a recommencé avec une autre femme», confie Elisa, aujourd'hui hébergée au Cœur des Grottes à Genève, un des rares foyers en Suisse romande ayant une expérience dans la prise en charge de victimes de traite d'êtres humains. La maison est aménagée chaleureusement dans ce quartier non loin de la gare.

Des bureaux de la fondation s'élève la voix chaleureuse d'Anne-Marie von Arx-Vernon, pendue au téléphone. La directrice adjointe, l'œil dynamique et la révolte à fleur de peau, ne s'habitue jamais aux récits tourmentés de ses pensionnaires, femmes violentées ou en situation d'extrême précarité. Une trentaine d'entre elles sont actuellement hébergées au Cœur des Grottes avec presque autant d'enfants. Parmi ces rescapées de la vie, treize ont été victimes de traite d'êtres humains, des femmes emmenées en Suisse par la ruse à des fins de prostitution ou d'exploitation au travail. «Genève en tant que canton frontière est attractif pour toutes sortes de trafics et celui d'êtres humains est parmi les plus lucratifs», analyse Anne-Marie von Arx-Vernon, consciente de l'ampleur du phénomène en Europe. Selon Europol, 250 000 personnes seraient victimes de cet esclavagisme moderne, dont les retombées financières s'élèvent en milliards. «Ces femmes ont besoin d'un cocon pour se reconstruire et commencer à parler. Certaines mettent des mois avant de raconter ce qui leur est arrivé.»

Au rez-de-chaussée de cette bâtisse du XIX^e siècle se trouve une dizaine de petites chambrettes destinées aux pensionnaires sans enfant. Des draps sont pendus au plafond pour rendre l'espace plus convivial, mais les lieux restent exigus. «C'est mignon comme des cabines de bateaux», commente la directrice adjointe.

Fatima* habite ici depuis cinq mois, lorsqu'elle accepte de raconter son histoire. Elle est assise sur son lit, les épaules ramassées comme si elle cherchait à disparaître. Elle parle lentement et doucement. Un murmure qui contraste avec la violence de son récit.

Fatima a 17 ans. Elle vient du Maghreb. Elle a quitté son pays à 14 ans pour, croyait-elle, venir faire des études en Suisse. «Un ami de ma mère a organisé mon séjour», précise l'adolescente, qui s'est retrouvée à travailler comme petite bonne dans des conditions proches de l'esclavage. Pas de chambre, elle dormait dans le couloir. Pas de congé, ni de répit, la jeune Maghrébine travaillait jusqu'à vingt heures par jour. Des violences psychologiques et physiques, comme en témoignent les brûlures de ciga-



En quelques dates

- 1905** Ratification par la Suisse de l'Arrangement international du 18 mai 1904 pour la répression de la traite des blanches, soit la première convention internationale intervenant contre la traite des êtres humains.
- 2003** Fedpol crée un commissariat spécifique pour lutter notamment contre la traite des êtres humains. Début des activités du SCOTT, Service de coordination contre la traite d'êtres humains et le trafic de migrants. Son bureau de direction permanent au sein de Fedpol est créé en 2006.
- 2004** Zurich est le premier canton suisse à constituer un mécanisme de coopération interservices pour lutter contre la traite d'êtres humains. En Suisse romande, Fribourg s'est doté d'un tel mécanisme en 2007, Vaud en 2009, Genève en 2010.
- 2006** Ratification par la Suisse des conventions des Nations unies contre la traite des êtres humains et la vente d'enfants, dont le Protocole de Palerme qui élargit la définition de traite aux hommes et aux enfants, ainsi qu'à l'exploitation de la force de travail et le trafic d'organes. Entrée en vigueur d'un nouvel article du Code pénal suisse «Traite d'êtres humains» (art.182).
- 2007** Une formation spécialisée pour lutter contre la traite d'êtres humains est développée par l'Institut suisse de police. Le premier cours destiné aux Romands a lieu en 2009.
- 2008** Les victimes de traite portant plainte ont droit à un permis de séjour provisoire.
- 2011** Le Conseil des Etats accepte un arrêté permettant la ratification par la Suisse de la Convention européenne contre la traite des êtres humains, qui prévoit notamment des dispositions plus contraignantes en matière de protection des témoins. Le Conseil national doit se prononcer lors de la session de septembre.

rettes qui tatouent sa peau. «Je me faisais battre sous n'importe quel prétexte», témoigne la jeune fille.

Fatima se levait à 4 h du matin et s'attelait aux travaux domestiques à longueur de journée. «Parfois, lorsque j'avais fini de nettoyer, la dame me faisait tout recommencer à zéro.» Le soir, elle veillait dans le couloir de l'appartement, en attendant le coucher de ses deux patronnes. «Je n'osais pas dormir avant elles», indique l'adolescente, qui n'avait même pas le droit de pleurer.

Fatima a attendu deux ans avant de s'enfuir. La journée, la jeune domestique sortait faire des courses à la Migros et emmenait

parfois le fils de la famille à l'école, mais comme souvent dans les affaires de traite d'êtres humains, elle n'avait personne à qui parler et ne faisait confiance à personne. «En Suisse, la plupart des victimes se baladent librement, mais elles ont peur de dénoncer leur tortionnaire, parce qu'elles viennent de régions où la police est corrompue et indigne de confiance, parce qu'il y a des menaces sur leur famille restée au pays ou simplement parce qu'elles sont isolées, dépendantes et sous l'emprise psychologique de leurs bourreaux», explique Anne-Marie von Arx-Vernon. «Fatima a porté plainte, elle a fait preuve d'un grand courage et la police la prend très au sérieux.»

Très peu de cas de traite d'êtres humains aboutissent devant les tribunaux helvétiques. Depuis 2001, la justice a prononcé entre deux et douze condamnations par an, alors qu'il y aurait chaque année en Suisse entre 1500 et 3000 victimes, selon une estimation de la police fédérale datant de 2002. Depuis, plus personne n'a osé articuler de chiffres tant ce marché souterrain est difficile à évaluer.

A Berne, les locaux de Fedpol, la police fédérale, se situent dans une petite ruelle sans issue et apparemment sans histoire. Pourtant, dans ces bâtiments peints d'un rouge vif se traitent des enquêtes hautement sensibles. Quelque 350 personnes travaillent derrière ces murs, qu'on ne peut franchir sans tout un attirail de badges et de clés. Ici, on lutte contre le terrorisme, le grand banditisme, le blanchiment d'argent, la cybercriminalité, on collabore avec des polices du monde entier via Europol et Interpol et on mène des investigations secrètes. Au cœur de cette fourmilière, une cellule composée de sept personnes est chargée de coordonner au niveau fédéral les enquêtes liées à la traite des êtres humains et au trafic de migrants. Sept personnes qui recoupent des données et font le lien entre les polices cantonales qui travaillent sur le terrain et les autorités des pays de provenance, de transit, voire de destination de ces affaires transfrontalières extrêmement complexes. «En Suisse, nous sommes rarement confrontés à de grands réseaux mafieux, comme on pourrait l'imaginer, mais plutôt à de petites structures presque familiales. Ça paraît moins effrayant mais c'est d'autant plus pernicieux car, souvent, les trafiquants ont des liens étroits avec les proches restés au pays, ce qui empêche les victimes de les dénoncer. C'est une des grandes difficultés que nous rencontrons au quotidien, en plus évidemment de la dimension internationale des enquêtes», explique Marco Tumelero, chef suppléant du Commissariat

«Souvent, j'avais faim, mais si je me servais dans le frigo, j'étais battue.»

Fatima, 17 ans, victime de traite à des fins d'exploitation au travail à Genève

«Frank m'a menacée de me tuer et de me jeter à la poubelle. Si je disparaissais, personne ne s'en apercevrait.»

Elisa, victime de traite à des fins de prostitution à Lausanne

«Je n'ai jamais raconté à ma famille ce qui m'était arrivé.»

Rosa, victime d'esclavage domestique à Genève



Traite d'êtres humains et trafic de migrants. «Nous travaillons dans un domaine où la preuve n'est pas un objet mais un être humain. Sans un témoignage crédible de la victime, on ne peut rien faire. Malheureusement, ces personnes sont souvent sans autorisation de séjour et comme elles sont en infraction avec la loi, nous pensons qu'un certain nombre d'entre elles sont expulsées du pays sans avoir été identifiées.» Une nouvelle législation prenant en compte les exigences internationales en matière de lutte contre la traite des êtres humains a permis d'améliorer la protection des victimes sans statut légal en Suisse. A condition qu'elles témoignent. La loi leur donne un mois de réflexion pour décider si elles porteront plainte, ce qui leur permettra le cas échéant d'obtenir un permis provisoire le temps de la procédure pénale. Un progrès aux yeux des associations de défense des droits humains, mais cette nouvelle législation ne va pas assez loin, à entendre Doro Winkler, du centre Fiz Makasi à Zurich, spécialisé dans la prise en charge des victimes de traite. «Si la femme refuse de porter plainte, elle sera expulsée et n'aura droit à aucune prestation d'aide aux victimes ! C'est pernicieux et éthiquement difficilement défendable.»

Le Service de coordination contre la traite d'êtres humains et le trafic de migrants (SCOTT) est conscient de ces enjeux mais certains analystes craignent un appel d'air en cas de «loi trop laxiste». «Des personnes pourraient mentir dans le seul but d'obtenir un droit de séjour en Suisse», estime Laurent Knubel, responsable suppléant du bureau de direction du SCOTT. Cet homme aux cheveux bruns bouclés et au verbe facile est installé dans un bureau sans fioriture dans une des tours de Fedpol à Berne. Rattaché à l'état major de la police fédérale, son service s'attelle à créer les conditions cadres pour améliorer la prévention, la lutte et la sensibilisation en matière de traite d'êtres humains en Suisse, un fléau qui semble prendre de l'ampleur. «Les chiffres montrent qu'il y a une véritable explosion du marché de la prostitution dans notre pays, ce qui augmente considérablement le risque de victimes de traite à des fins d'exploitation

sexuelle. Et le nombre de femmes prises en charge par le Fiz Makasi à Zurich, qui est le centre spécialisé pour la Suisse alémanique, est toujours plus important», analyse le fonctionnaire. Depuis la création de son bureau de direction permanent en 2006, le SCOTT a appuyé plusieurs formations destinées notamment aux policiers romands et a soutenu la mise en place d'une douzaine de tables rondes pour lutter contre la traite au niveau cantonal. «Le but de ces mécanismes est de coordonner les différents acteurs institutionnels, la police, la justice, les autorités migratoires, les centres d'aide aux victimes ou l'hôpital. En Suisse romande, Vaud, Fribourg et Genève ont créé de telles structures, mais il faudra du temps pour changer les mentalités des professionnels, car beaucoup ne considèrent pas la traite d'êtres humains comme une réalité», déplore Laurent Knubel. «Or l'expérience le montre, lorsqu'on se donne les moyens de rechercher des cas, on en trouve !»

Sur le terrain, la plupart des polices renonce à mener une politique proactive de lutte contre l'esclavagisme moderne, à l'instar du canton de Neuchâtel, qui pense être épargné par le phénomène. «Nous avons eu cinq cas de traite d'êtres humains en huit ans, alors que l'on gère 14 000 affaires par année», révèle Olivier Guéniat, alors chef de la police de sûreté neuchâteloise et actuel commandant de la police jurassienne. «De plus, nous n'avons pas de prostitution de rue et notre loi obligeant les travailleuses du sexe à s'annoncer a permis de rendre ce marché plus transparent.»

Dans le canton de Vaud, la situation est «sous contrôle» d'après la police cantonale de sûreté, mais un travail de fond a été initié par la «Cellule investigation prostitution» (CIPRO), chargée de combattre les organisations criminelles actives dans les milieux du sexe, l'exploitation sexuelle et la traite d'êtres humains. Un travail méticuleux et exigeant, auquel s'adonne Michel durant de longues nuits de travail. Cet inspecteur plutôt avenant et doté d'une sensibilité humaine peu commune dans sa fonction parcourt les scènes de prostitution du canton pour recenser les travailleuses du sexe

«

Des fois je mange que ce qu'elle cuit pas et j'avale pas ce qu'elle brasse, et je lui crache ses assiettes. Vulve est solide, elle bronche pas. C'est comme les bêtes : à force de voir ce que ça fait le bâton, elles y pensent avant de mal faire et c'est comme ça qu'on les tient, par le souvenir et par le respect du maître.

Le jour où est venu l'ouvrier, on a préparé la chambre. J'avais demandé à Vulve de débarrasser une place à côté de la maison, dans la serre où au printemps on met pousser les tomates et en hiver les salades, parce que les parois en verre gardent bien le chaud dedans. On a mis à l'intérieur une sorte de lit et une chaise, et Vulve a ramené une couverture très bien propre et des draps avec des fleurs qui sentaient bon la lessive.

«Eh bien voilà, j'ai dit à Vulve, l'ouvrier sera ici réveillé de bon matin dès que le soleil arrive. Il pourra pas essayer de faire son petit fainéant parce qu'on lui voit tout de dehors : s'il vient dire qu'il est malade ou s'il veut se mettre à fumer, il y a qu'à surveiller et dénoncer l'ouvrier.» »

Deux extraits de *Rapport aux bêtes*, de Noëlle Revaz (Gallimard, 2002). On est au début du roman. Paul, le paysan et narrateur, compare sa femme aux bêtes de la ferme. Leur relation est déshumanisée. Et cet ouvrier qu'il s'apprête aussi à traiter en esclave va en fait aider tant le rustre que sa victime à retrouver leur humanité.

et détecter d'éventuelles victimes d'exploitation. «Il est évident que les femmes forcées à la prostitution ne vont pas nous le dire car elles sont à la merci de leurs souteneurs, mais nous sommes attentifs à leur comportement, à certaines réactions qui pourraient nous indiquer qu'il y a problème», explique l'agent avant d'entrer dans un salon de massage en périphérie de Lausanne.

Les lumières sont tamisées et la musique couvre les voix des quelques clients accoudés à des tables hautes. Une demi-douzaine de femmes originaires des pays de l'Est travaille dans cet établissement, doté d'un bar. «Comme vous le voyez, les filles ici se déplacent librement malgré notre présence, elles vont fumer à l'extérieur et sont visiblement détendues», décrit Michel avant de procéder «au recensement de ces dames», comme le permet la loi vaudoise sur la prostitution. Le gérant du lieu, un homme d'une quarantaine d'années au visage buriné par le soleil – ou le solarium – observe le contrôle à distance. De la routine policière, rien d'alarmant... Ce qui l'inquiète davantage, ce sont les clients qui boudent depuis des mois les salons de massage, à cause de la crise économique, estime-t-il, ou de la prostitution de rue apparemment en plein essor. «J'ai déjà été approché par des trafiquants, des gens qui viennent vous proposer des filles», confie le patron. «L'avantage, c'est que vous pouvez avoir un meilleur tournus et une offre plus variée pour les clients. Mais mieux vaut ne pas mettre le doigt dans l'engrenage, car ces réseaux réclament ensuite un pourcentage sur les passes.»

Le salon de massage est aux normes. Les policiers quittent les lieux dans le calme, avec de sympathiques «à bientôt». «Il faut se méfier des apparences trompeuses de conformité», précise Karim Hamouche, inspecteur principal adjoint de la police de sûreté. «Ceux qui veulent passer inaperçu font justement tout pour être en règle et ne pas attirer l'attention.» Dans le canton de

Vaud, une seule affaire de traite d'êtres humains a été jugée comme telle, mais des dossiers sont en cours d'instruction et les policiers de la CIPRO font régulièrement face à des indices suspects. «Depuis le début de l'année, nous nous sommes penchés sur une trentaine de cas de traite ou d'exploitation sexuelle présumés, des situations qui nous ont été signalées et que nous sommes en train de vérifier.»

La fourgonnette de la police parcourt les rues du quartier chaud de Lausanne. Michel connaît pratiquement toutes les filles qui font le trottoir ce soir-là. Elles sont une cinquantaine et de plus en plus jeunes. Jusqu'en 2008, la majorité des prostituées de la capitale vaudoise étaient d'origine brésilienne. Aujourd'hui, suite à la libre circulation des personnes et après le renvoi de nombreuses travailleuses illégales, les ressortissantes de l'Est occupent la plupart des pavés.

La voiture banalisée passe devant de très jeunes femmes âgées de 18 à 20 ans, les talons hauts et la jupe à fleur de peau, avant de s'arrêter devant le numéro 85 de la rue de Genève. C'est ici, dans cette zone industrielle au cœur de Lausanne que les prostituées de rue amènent leurs clients. Les couloirs sont dotés de caméras de surveillance et le lieu est animé. Des travailleuses redescendent attendre le prochain client; des hommes font la queue derrière une porte close où s'ébat l'élue de leur soirée. «Ils attendent leur tour», commente Michel attentif aux réactions parfois impulsives des clients éméchés. «Les plus jolies filles peuvent facilement faire dix passes par nuit», ajoute son collègue Karim Hamouche.

Clara* est assise dans la cuisine d'un des studios du bâtiment. Devant elle, un ordinateur portable. Elle surfe sur Facebook durant sa pause. Deux clients se glissent discrètement dans la pièce d'à côté. «Ici, il n'y a pas beaucoup de femmes qui sont forcées»,

explique la prostituée d'un ton nonchalant. «Ce qui me fâche, ce sont les Roumaines qui bossent pour cinquante balles et parfois sans préservatif, juste là, en bas de la rue! Les conditions de travail se détériorent et les clients ont des demandes de plus en plus farfelues...» Les inspecteurs de la CIPRO sont attentifs à ce genre d'informations, la sous-enquête pratiquée pouvant être un signe d'exploitation, voire de traite d'êtres humains. «Le fait de se prostituer pour si peu est un indicateur de la présence éventuelle de souteneurs, qui insistent pour que les filles ramènent de l'argent coûte que coûte», commente Michel, qui reçoit en moyenne deux appels par soir de la part de prostituées lui demandant conseil ou lui signalant un problème.

Selon Fedpol, une grande partie des réseaux de traite d'êtres humains à des fins de prostitution actuellement en activité provient des pays de l'Est. En 2010, la plus grosse affaire du genre, «Goldfinger», a abouti à la condamnation du principal prévenu à dix ans d'emprisonnement, la peine la plus importante jusqu'ici prononcée en Suisse à l'encontre d'un trafiquant d'êtres humains. Il avait organisé l'acheminement et l'exploitation d'une quinzaine de femmes hongroises d'origine rom, qui ont été contraintes et violentées des plus sordides manières. Malgré le retentissement du procès et le démantèlement du réseau, les voies de l'Est ne se sont pas tariées. A Genève notamment, les Hongroises sont de plus en plus nombreuses sur les trottoirs de la cité. Néanmoins, la police est catégorique. «Il n'y a pas de traite d'êtres humains sur le territoire cantonal», annonce très officiellement un porte-parole de la police genevoise. «Nous entendons chaque travailleuse du sexe qui doit se présenter en personne aux autorités et nous avons des contacts privilégiés dans le milieu. S'il y avait un problème, nous le détecterions.» Quant à savoir s'il y a des réseaux qui facilitent l'arrivée de ces jeunes femmes à Genève, la police estime n'avoir pas les moyens de se pencher sur la question.

Installé dans une petite salle de conférence de Fedpol à Berne, Boris Mesaric, responsable du SCOTT, ne comprend pas le retard des cantons romands dans la lutte contre cette forme d'esclavage moderne. «Il y a un véritable Röstigraben en la matière. Pendant longtemps, les autorités n'ont pas pris la mesure du problème en Suisse romande, mais heureusement les choses commencent à bouger», estime le haut fonctionnaire alémanique. Selon un relevé de Fedpol, 23 enquêtes considérées d'importance concernant de la traite d'êtres humains étaient en cours début 2011, dont 14 à Zurich et aucune en Suisse romande. «Mais nos données ne sont pas exhaustives, il n'existe pas encore de statistiques systématiques en la matière», précise l'expert. «Il y a d'autre part un problème de sensibilisation de la justice. Les magistrats romands ont tendance à sous-exploiter l'article 182 du Code pénal, préférant diviser le délit en plusieurs infractions: usure, contrainte, infraction à la loi sur les étrangers», ajoute son collègue Laurent Knubel. «Il y a globalement une méconnaissance du Protocole de Palerme et de la jurisprudence concernant ces domaines.» Le SCOTT en est convaincu: le peu de cas recensés en Suisse romande ne signifie pas que la région est épargnée, mais plutôt que les structures en place n'ont pas été en mesure de les détecter.

Les greffes du Ministère public du canton de Genève se situent dans un bâtiment couvert de vitres bleutées, où un agent de sécurité en costume cravate accueille le visiteur. Les sacs sont passés aux rayons X dans l'entrée dotée d'un système de sécurité. La procureure Gaëlle Van Hove travaille dans une pièce lumineuse à l'angle du bâtiment.

Son bureau étant couvert de documents confidentiels, elle prend place dans une salle sans âme au mobilier noir et blanc. «Nous avons ouvert une instruction concernant de la traite d'êtres humains dans le domaine de la restauration», commence la magistrate, qui était en charge de l'affaire jusqu'à fin 2010. «Une douzaine de ressortissants indiens, pakistanais et bangladais ne parlant pas français et très mal l'anglais ont été exploités dans un restaurant des Pâquis. Ils sont venus en Suisse avec un permis d'étudiant, ils étaient logés par le patron et très mal payés. L'un d'eux travaillait même gratuitement en échange du gîte et du couvert! Mais il n'est pas sûr que la qualification de traite d'êtres humains soit retenue au terme de l'instruction, car les employés semblaient plutôt consentants.»

Le Ministère public de Genève a été confronté à d'autres affaires ces dernières années concernant de la traite d'êtres humains mais celles-ci n'ont jamais abouti à une condamnation. «Nous avons notamment dû classer un dossier concernant une Chinoise qui a été séquestrée durant trois semaines aux Acacias, après avoir refusé de payer une seconde fois ses passeurs à son arrivée en Suisse. Elle a été blessée au couteau alors qu'elle cherchait à s'enfuir. Nous avons été contactés par l'hôpital où elle s'est rendue.» La victime, qui était sans statut légal en Suisse, a apporté son témoignage mais a refusé la confrontation avec les prévenus, ce qui représente un droit fondamental de la défense. «On lui avait proposé une protection, mais elle était terrorisée et elle a disparu dans la nature», explique Gaëlle Van Hove. L'affaire a été classée faute de prévention suffisante. Comme tant d'autres. Dans le canton de Fribourg, la procureure Yvonne Gendre a instruit quatre affaires de traite d'êtres humains en 2009, dont une seule a été jugée. Deux autres ont fini par un non-lieu par manque de preuves et une troisième a été transférée auprès des autorités d'un autre canton. «La qualification juridique de traite est difficile à établir. Heureusement qu'il y a d'autres articles qui permettent de réagir et de sanctionner,

même si c'est dans une moindre mesure», commente Gaëlle Van Hove, consciente des limites du système judiciaire. «Les gens sont rarement condamnés pour tout ce qu'ils ont commis.»

Depuis 2006, la définition de traite a été élargie dans le Code pénal suisse, comprenant non seulement la prostitution forcée, mais aussi l'exploitation de la force de travail et le trafic d'organes, dont un cas a pu être évité récemment à Genève. Mais la lutte dans ces nouveaux domaines en est encore à ses balbutiements. L'esclavagisme domestique se pratique à l'ombre des jolies maisons helvétiques, à l'abri des regards et surtout de toute sanction sérieuse. Quant aux secteurs à risque de la construction, de la restauration ou de l'agriculture, ils ne bénéficient pour l'heure d'aucune politique de prévention ciblée.

De leur côté, les acteurs syndicaux ne parviennent pas à réguler les situations les plus critiques, dans lesquels les victimes travaillent souvent clandestinement. «Nous avons des centaines de cas à dénoncer à Genève, mais on ne le fait pas, car les personnes risquent l'expulsion», déplore Thierry Horner du syndicat SIT, un des membres institutionnels du mécanisme de coopération contre la traite des êtres humains, mis en place par le canton de Genève. «Nous avons beaucoup de situations dans l'économie domestique, des personnes exploitées et maltraitées dans les milieux diplomatiques et aisés. Mais aussi dans l'agriculture où il y a des filières de sans-papiers et dans la construction. Je connais des hommes qui sont payés dix francs de l'heure sur les chantiers, qui vivent à sept dans un trois-pièces et doivent verser des sommes astronomiques pour un lit. Pour moi, c'est de la traite d'êtres humains, mais ce ne sera pas forcément considéré comme tel au sens juridique du terme. La Suisse a une définition très restrictive en la matière. En plus, il y a des cas importants négociés à coup d'avocats, qui ne sortent jamais au grand jour...»

*Prénoms d'emprunt.

«Trois facteurs définissent la traite des êtres humains, il faut qu'il y ait marchandisation de la victime, utilisation de moyens déloyaux pour la faire venir – chantage, menace, coercition ou abus de situation de détresse – et qu'il y ait exploitation au bout de la chaîne.»

Laurent Knubel, Fedpol (SCOTT)

«Nous essayons de créer un climat de confiance, pour que les langues se délient dans un domaine où règne la loi du silence.»

Michel, inspecteur de la Cellule investigation prostitution du canton de Vaud

«On voit passer des choses, mais de là à arriver à une condamnation, c'est tout un monde!»

Gaëlle Van Hove, procureure à Genève



Les collages qui accompagnent ce reportage sont d'Anne Iten.

**TOUTE PERSONNE QUI
CRITIQUE LE CONSEIL
FÉDÉRAL RISQUE
LA TORTURE ET UNE
PEINE DE PRISON.**

Presque impensable ici. Une réalité en Birmanie.
Engagez-vous avec nous pour un monde plus libre
et plus juste. www.amnesty.ch

**AMNESTY
INTERNATIONAL**





Romeo Saganash



Catherine Claude



Tristan Zilberman



Michel Bruno

Le quotidien passe, l'œil parfois l'arrête

Une photo par jour. D'autres l'ont fait avant bien sûr. Et bien des artistes aussi se sont fixés une règle quotidienne, d'un tableau, d'une page. Cela va de concepts picturaux pour vivre et rendre compte du temps qui passe comme chez Roman Opalka, jusqu'à des exercices purement narcissiques. Ici, grâce aux nouvelles technologies, il s'est tout de suite agi de partage.

Une par jour, c'est un site Internet, qui fête ses cinq ans, et qui réunit sur la toile, avec des abandons, des retours, des nouveaux venus, les images de 26 photographes. Certains ont un nom dans la photographie, d'autres disent simplement : «Je m'appelle Céline, j'ai 20 ans et j'habite un petit village en Ardèche».

Quand on en parle avec Francis Traunig, qui en a eu l'idée, et son ami Max Jacot, qui a construit le site et l'alimente aussi de ses propres clichés, c'est bien d'une attention aux autres dont il est d'abord question. «On voit dans leurs images quand leur regard ne porte pas plus loin que leur bout de trottoir ou quand il embrasse le monde», explique Francis. Bien sûr il y a aussi des motivations personnelles. Et là le photographe s'enflamme

– «ma vie est comme un glaçon dans un verre d'eau chaude, il faut que je saisisse, que je fige mes émotions», «quand je regarde mes images, c'est comme le clitoris de ma mémoire» – avant de se taire soudainement, la voix capturée par quelques larmes. Quand on a si peur de perdre des souvenirs, c'est souvent qu'on a déjà trop oublié de visages aimés...

Autres émotions avec Max Jacot, qui contrarie depuis quelques années la perte d'un œil en collant des images sur le verre de ses lunettes. Quand la vue s'échappe, d'autres critères apparaissent pour appuyer sur le déclencheur, pour montrer ses clichés. «Le principe d'Une par jour n'est pas celui d'un blog où tu déverses les choses au fur et à mesure. Là, chaque jour, tu choisis. Et je choisis avec ce qui se passe en moi et non avec les préoccupations esthétiques qui seraient celles d'un accrochage en galerie. J'essaie d'être de plus en plus juste.»

Et dès qu'ils le peuvent, les membres d'Une par jour se retrouvent, se visitent... Entre eux, ce n'est pas qu'un réseau sur la Toile. Les Rencontres photographiques de La Roche-Saint-Secret, dans la Drôme, leur ont donné l'occasion d'un joli rendez-vous au printemps dernier. Là bas, ils ont planté 3175 images que les habitants ont cueillies...

Dans les pages qui suivent, *La Couleur des jours* a choisi des séquences de quatre mois d'images en continu de nos deux compères. Et autant de moments cadrés par une jeune Tchèque. Jana Značková s'est mise à la photographie conquise par le projet, tout simplement.

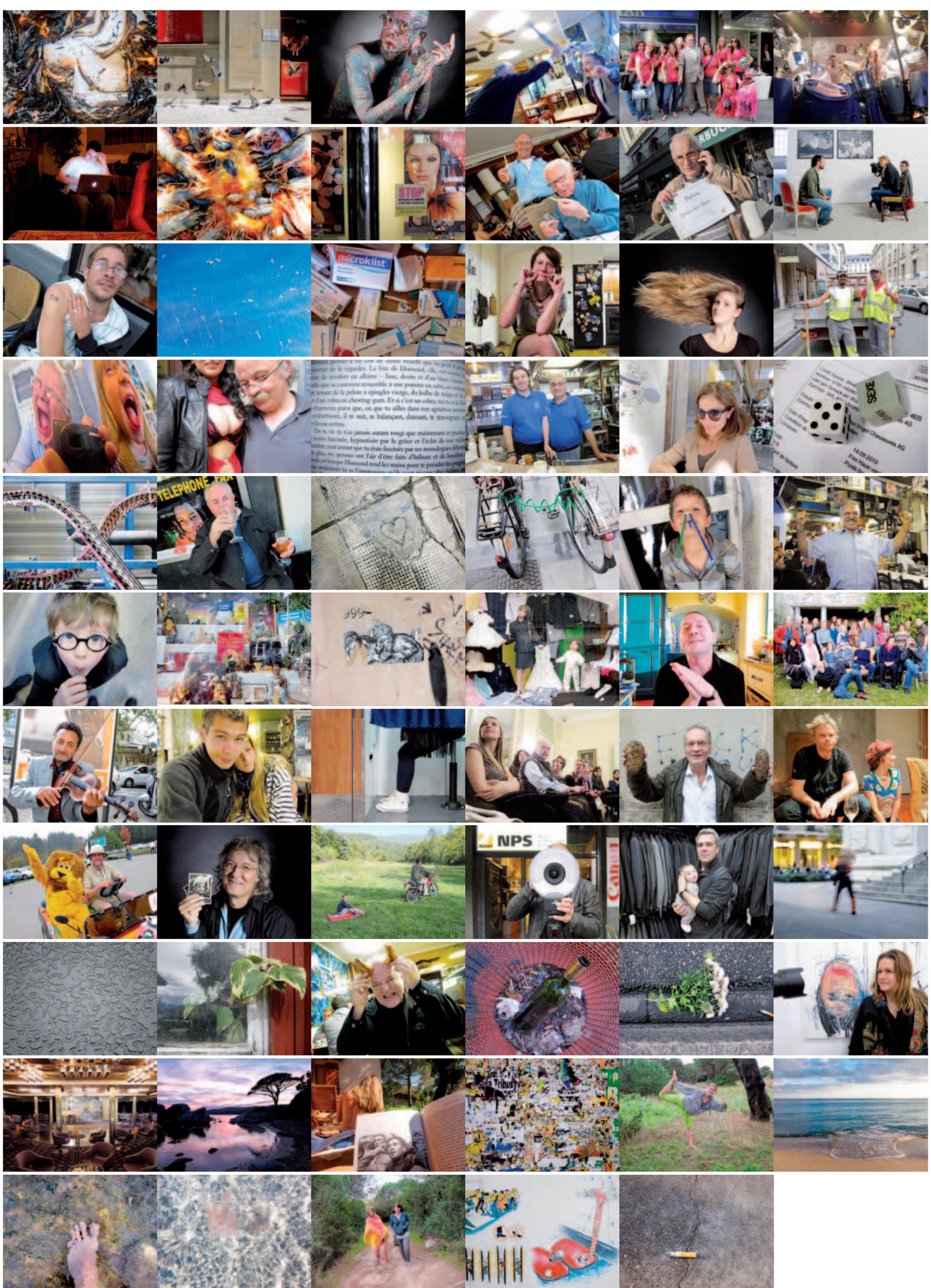


Installation photographique d'Une par jour à La Roche-Saint-Secret, avril 2011.

JANA ZNAČKOVÁ



«Je prends des photos pour conserver les choses qui me semblent belles, mémorables, intéressantes, amusantes ou en mouvement. Quelqu'un a dit une fois que l'impulsion de préserver



Il faut penser à un coin où s'asseoir tranquillement pour profiter de la vue. La ligne de Diamond, elle, est conçue pour résoudre en albâtre – lisse, droite et d'un blanc immaculé – ce qui sa couronne ressemble à une pomme en cellophane. Et tant de la pelote à épingle vierge, du bulbe de talon en bois d'un cobra et chewing-gum. Et si c'est un cobra, ne te sois pas acharné, parce que, où que tu ailles dans ton agitation, tu es embrassé, il te suit, se balançant, dansant, te terrifiant et te rassurant.

De ta vie tu n'as jamais autant rougi que maintenant et pour te rendre fasciné, hypnotisé par la grâce et l'éclat de son visage, tout ce que tu étais fasciné par ses monologues défilés. Le plus, tes grosses ont l'air d'être faits d'acier et de bouillie, et lorsque Diamond tend les mains pour te prendre les poignets, tu es assailli par l'impression de voir deux doigts d'acier se fermer sur tes poignets.

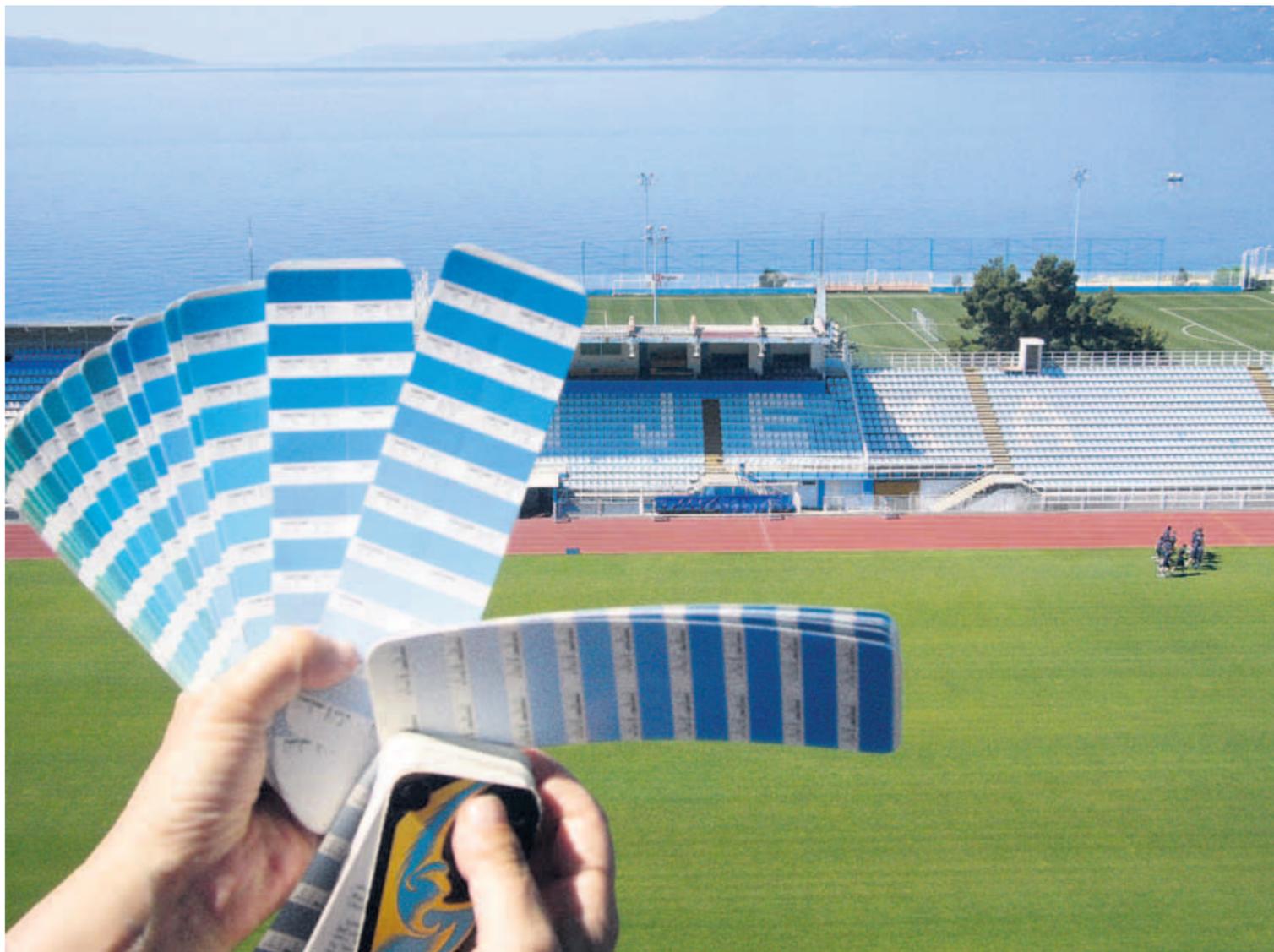
SEITE
14.09.2010
Friedrich Heuss
Friedrich Heuss

au charbon, se dresser dans la lumière et faire face au rugissement s'il veut photographier le rugissement.»



L'été du bleu

Un tableau et une île,
l'un dans l'autre.
Des goélands qui
pêchent sur la route.
Une *spremuta di blu*
à Premuda ou
la limonade du bateau.
Le peintre de la mer
qui la voit rouge.
Une glace couleur lagon
qui s'appelle ciel bleu.
Faut que je vous
explique mieux...



Photographie Thomas Wüthrich

SONIA ZORAN

Ça a commencé il y a longtemps. Une envie, un besoin. Donner des noms aux couleurs, à toutes les couleurs. D'abord les voir, vraiment, dans leur particularité, ne pas se contenter de penser jaune, bleu, rouge, ni même maïs, marin, carmin, puis dire ce que l'on perçoit, à chaque fois. Retrouver le nom quand il existe, en inventer un si nécessaire. L'œuvre d'une vie, me disait-on en rigolant, ou au moins d'une saison. C'était il y a des années.

J'y ai cru, j'ai essayé, j'ai identifié le jaune du parasol de Tahiti Plage... et j'ai évidemment réalisé que nous n'étions que quelques-uns à partager une vision de ces parasols sur la plage des Lecques. Même un jaune « Stocki » ne parlerait qu'à un nombre restreint d'humains. Quant aux variations d'une tuile en terre cuite... J'ai vite compris pourquoi les nuances de couleurs ont des codes chiffrés pour les graphistes comme pour les carrossiers ou les peintres, sur toile ou bâtiment. Des codes abscons et différents selon le fabricant des pigments et le domaine d'application. Des codes qui ne me disent rien. A moi qui cherche à voir, raconter, rêver. Une couleur, un monde.

J'ai renoncé mais pas tout à fait. Alors voilà. L'été du bleu.

Il commence sur l'A4 Milan-Trieste. A chaque fois, entre Padoue et Venise, je sens la mer. Et je me demande à chaque fois pourquoi je la sens alors qu'elle est encore loin. Le ciel est plus clair, moins voilé, et il y a des collines, après des centaines de kilomètres de plat. Soit. Mais surtout, le bleu

surgit. Sur une cheminée, gigantesque, rectangulaire, comme un building trop mince en azur métallique, avec un reflet étonnant, changeant avec le ciel. Une verticale bleue impossible à préciser parce que dépassée trop vite!

Puis arrivent les parois antibruit, qui annoncent les grands pins parasols plantés en solitaires au milieu des voies aux environs de Venise.

Des parois turquoises... Ce mot n'étant pas assez précis, disons que les murs sont soudainement d'un bleu 246-5 ou 246-6.

J'ai sorti mon nuancier mais je ne le maîtrisais pas encore. Surtout sur une autoroute.

Cette année, pour un été du bleu sérieux, je suis donc partie en Croatie avec masque et palmes mais aussi nuancier Pantone. Ancien cadeau d'anniversaire dont je n'avais pas encore su que faire : 3000 couleurs différentes, presque autant de noms à trouver. De quoi laisser traîner le codificateur fermé, devant l'ordi comme sur la table basse, pendant plusieurs saisons et déménagements. Jusqu'à cet été.

Le premier soir, en Istrie, il a fait l'éventail royal, mon Pantone.

Vers Fažana, petit port permettant d'accéder aux îles Brioni, ancienne résidence estivale et zoo de Tito, sur une petite route entre pinède et champs, j'ai su que j'étais arrivée. Dans le bleu. Des goélands pêchaient... sur la route. Des sauterelles ou je ne sais quoi. En regardant les ailes de géant en piqué sur l'asphalte, j'ai vu que

la route elle-même devenait bleutée type 200-6 dans la lumière du soir. Ça c'est

l'effet de l'Adriatique.

Le premier soir en Méditerranée est toujours magique. A chaque fois, j'ai l'impression de plonger dans un bleu odorant. Un espace, une lumière qui sent le pin, le sel, le romarin, la myrte, la pierre, un mélange particulier à chaque région, corse, chypriote ou dalmate. A Fažana, petit port perdu entre les usines de sardines désaffectées et les touristes débarqués pour la journée, le mélange est adouci par la richesse de la terre rouge, la présence de fleurs.

Sur le quai, j'ai observé le bleu devenir tout au coucher du soleil.

J'ai bien regardé l'eau ce soir là, la mer qui s'irise, pour comprendre pourquoi je l'aime jusqu'aux larmes. Au couchant, l'Adriatique n'est pas seulement un bleu qui devient rose (128-6), mais un bleu avec du jaune

doré (18-1 ou 22-1), de l'argent (333-8 ou 9), de

l'orange (60-4), du rouille (33-1 ou 46-1),

et évidemment du «turquoise» 247-7. Tel

qu'annoncé par le mur de l'autoroute vénitienne.

Le lendemain à Rijeka, Vjekoslav Radoičić me l'a répété: «Le bleu c'est tout».

Vjekoslav Radoičić est peintre, faussement naïf. Ami et assistant d'Hundertwasser – l'Autrichien qui aimait l'eau et les courbes – il peint des îles et des maisons qui tangent, des bateaux dodus et des ports multicolores. Et il peint plus que jamais.

A 81 ans, Radoičić est un survivant. Pas de la guerre, mais de la médecine: en 2005, un chirurgien a oublié une immense pique comme à brochette dans la région du cœur. Après deux ans d'hôpital et quatre opérations ratées un vrai spécialiste l'a délivré. La nuit de son retour à la vie et à la maison, son épouse a fait une crise d'asthme. Elle en est morte. Alors Vjekoslav Radoičić peint encore plus. Tout le temps.

Le jour, dans son appartement, au 9^e étage d'une tour qui surplombe les chantiers navals, très rouillés. La nuit, dans son atelier au pied de la colline, où, jusqu'à quatre ou cinq heures du matin, il mêle couleurs et mouvements en écoutant les vagues frapper la façade. «Quand je peins, je suis bien, dans mon monde.» Un monde avec des humains posés sans équilibre sur des îles ou des barques, entre ciel et eau, le monde d'un fils de capitaine mort à la guerre (l'autre), qui a étudié à la faculté maritime (oui ça existe) et qui dessinait dans les ports, tant que la lenteur des déchargements de cargo le permettait. Puis il est parti à Vienne créer une vie, une œuvre, avant de revenir en monument de Rijeka à lui tout seul. Pour sa ville parfaitement située façon Gênes, en mutation industrielle elle-aussi, il a même peint un bus. Un gros poisson bleu qui aurait avalé des immeubles.

Pour le stade de foot, ils ont fait sans lui. En sobre. Sur les gradins adossés à l'horizon les sièges sont couleur ciel délavé 233-7 ou 6, à l'ombre, Ce matin là, la mer était

bleu éteint, avec des courants larges, de 215-6 ou 7 à 216-3.

Devant des îles voilées, Cres la haute à 200-4 et Krk la plate à 201-7 ou 6, du coup

le maillot d'entraînement des joueurs paraissait très foncé du 201-2 ou 199-2. Mais,

même un matin presque gris, on comprend, au stade, combien cette ville a besoin de bleu. Des terminaux pétroliers aux grues, des gratte-ciels à l'autoroute, tout regarde la mer. Et ce bleu qu'on respire par les yeux quand l'air est mauvais.

En quittant Rijeka, j'avais compris que les bleus sont nombreux, mais aussi mouvants et quasiment vivants, puisque je me surprénais à les sentir dans mes poumons et qu'ils devenaient compagnons de route.

A force de guetter le bleu, je voyais mieux les autres couleurs aussi. Par exemple dans les scènes d'embarquement ou débarquement. A Mali Lošinj, j'ai vu un homme sortir à pied de la gueule du ferry, avec six énormes tubes de plastique rouge autour du cou et des bras, comme un acrobate sans public. Un autre qui roulait un cerceau de fer, comme un enfant géant. J'ai vu des barres métalliques emballées de plastique rose chargées sur une voiture deux fois plus petite et des tourtes d'anniversaire blanches et vertes briller dans leur coque de plastique sur le sol de la cale... pendant que les employés de la compagnie Jadrolinija semblaient jouer au rubik's cube en se criant «lijevo!», «ovo desno!», afin d'organiser le placement des camionnettes, remorques avec fauteuil ou frigidaire et voitures de tourisme. En tenant compte de la taille et selon les escales.

Quatre escales, Premuda, Silba, Olib, Ist, des noms qui sonnent plein, comme des galets qu'on jette dans l'eau, avant d'arriver à Zadar, au milieu de la côte. Je vous passe les détails, mais en Croatie je prends le bateau aussi souvent que possible: avec 1200 îles, dont des dizaines habitées et reliées par bateau, c'est comme ça qu'on découvre les terres du bleu. Dans des embarquements multicolores donc, jusqu'à ce que... toutes les couleurs de toutes les valises à roulettes et carrosseries du monde se fondent dans une limonade extraordinaire. Comme *una spremuta di blu* à Premuda. Une des plus belles qu'il m'ait été donné de savourer, sans doute parce que l'eau est déjà azurine (oui c'est un type de bleu recensé) avant que le ferry ne la brasse dans un remous de lumière (250-5).

A Premuda et Silba, îles isolées et peu visitées, mais dans lesquelles je reviendrai sûrement, le bateau est vital et les enfants se jettent à l'eau pour le saluer et jouer avec lui quand il part. Mais il n'y a plus beaucoup d'enfants qui vivent ici à l'année: les remous du capitalisme et ses obsessions de rentabilité à court terme sont plus dangereux que la limonade des hélices pour les périphéries. Les îles se vident en Croatie, surtout les plus petites, moins touristiques. Alors, pour la poignée d'écoliers à Premuda et Silba – pas de quoi faire une demi-classe même sur deux îles – ce sont les enseignants qui prennent le bateau depuis Zadar. Et font escale d'île en île pour quelques heures, en alternant, suivant le jour, prof de maths, de croate ou de géographie.

Je crois que j'aurais pu me plaire à Premuda ou Silba, voisines et isolées. Mais j'avais choisi une autre île tout près de la côte, plus au sud, vers Šibenik, et pourtant complètement à l'écart elle aussi. Allez savoir pourquoi. Le choix d'une île est comme leur identité, une émergence, à chaque fois particulière. Chaque île est unique, par son caractère, sa lumière et donc ses habitants. Beaucoup plus singulière que le rayon presque vert, que je guette le soir en mer, et qui se ressemble un peu partout. Ce soir-là, en quittant Olib, il était doux en 258-7. Et quand il est apparu à l'horizon, les

dauphins aussi ont surgi, comme souvent. Non je n'invente pas: ça c'est ce qu'on pense de loin, quand on préfère oublier ce qui donne envie de partir loin. Quand on passe du côté du bleu, dans les cimes comme sur l'eau, il n'y a ni cliché ni besoin d'arranger la réalité. Suffit de regarder, le rayon presque vert puis les îles qui se fondent dans le bleu quand le ciel et la mer se reflètent sur les lavandes, romarins et buissons épineux poussiéreux.

Dans mon île, à 700 mètres du bord et complètement à l'écart, il n'y a pas d'immensité. Ni de grand bleu. Mais des éclats joyeux. A peine plus de 2 km², pas de voitures, mais des trottinettes, des bicyclettes et surtout des enfants qui courent dans les ruelles en même temps que les voltiges d'hirondelles et de martinets. Il y a cette vieille dame à vélo qui crie «drelin, drelin, on va rater le bateau», en fonçant dans la ruelle principale. Et ajoute, en se retournant à moitié, «moi je l'aurais mais pas eux...» Derrière elle, loin derrière, apparaissent une femme avec une valise à roulettes et un adolescent.

Au début des vacances, les parents urbanisés ont profité de jours fériés pour venir retrouver les grands-parents et leur laisser les plus petits. Très sages quand ils sortent le soir avec «baba» ou «dida». Au centre du petit port, il y a la *slastičarna Azzuro*. Et dans la pâtisserie, qui ne vend que des glaces, il y a le *plavo nebo*... Une création couleur lagon ou plutôt couleur de l'eau à la mini-plage du village. Un bleu merveilleux (239-6-7 et 5), suivant les

replis et ombres de la crème, pour une glace dont le nom signifie ciel bleu mais qui

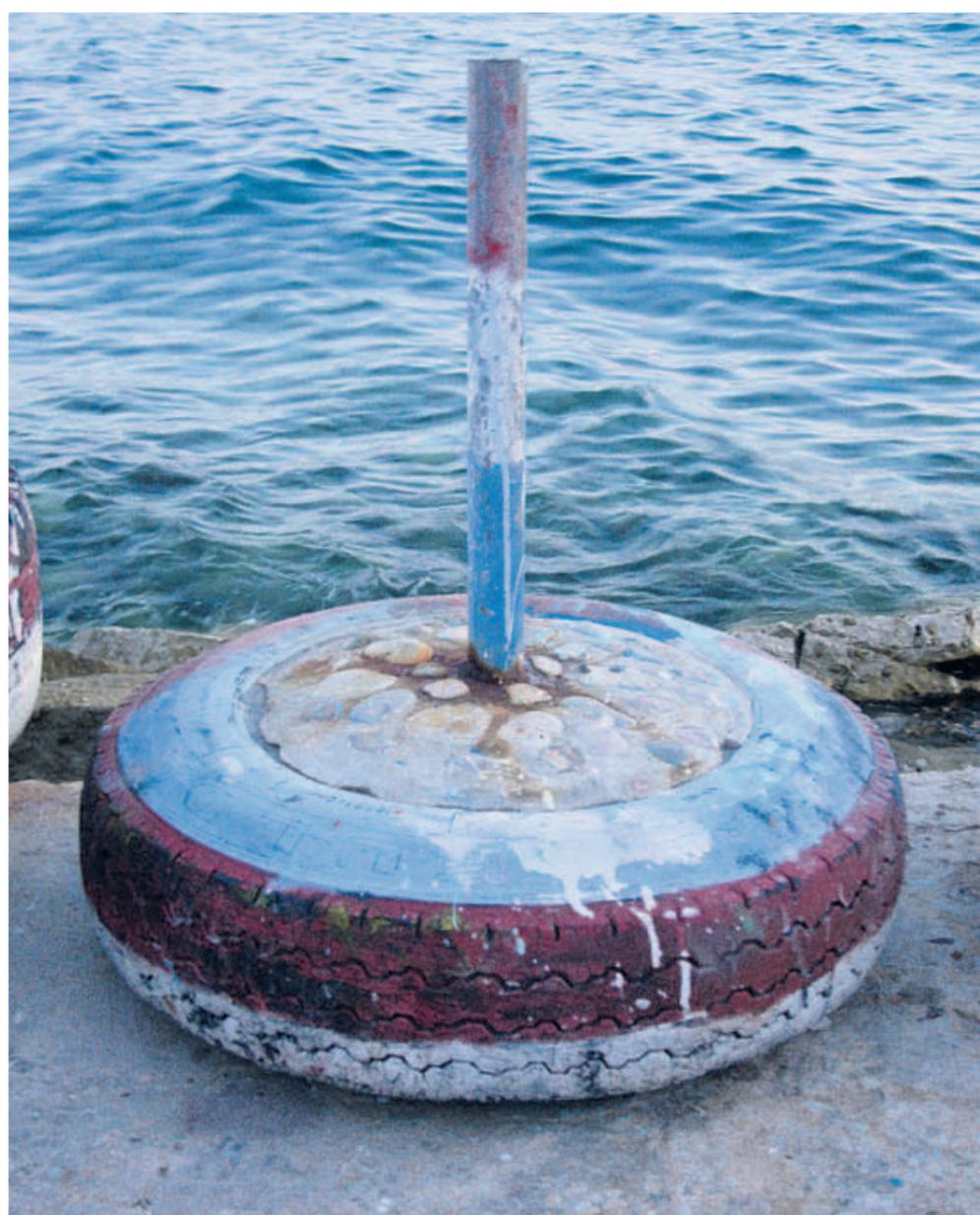
a, en principe, le goût d'un chewing-gum. Même si pour les adultes, c'est un léger goût d'orange... ou de fusée apollo.

Plavo nebo c'est le trésor de ce village à côté du temps et je passe des heures à regarder les gosses ralentir devant l'*Azzuro* pour murmurer *sladoled*, de plus en plus fort, jusqu'à réussir le plus souvent à obtenir une boule. Voire deux. Avec, toujours, un peu de *plavo nebo* en rab s'ils choisissent un autre parfum, meilleur mais moins beau.

Ma chambre donne sur l'eau, vraiment sur l'eau, un mètre de quai en ciment avec paliers de traviole pour entrer dans la mer. Dans mon lit, à l'aube, je me redresse quand j'entends le teuf-teuf des bateaux. Et je les regarde passer en identifiant peu à peu tous les habitants. Chaque famille en a un, au moins. Passent un presque ado avec son grand-père, tous deux vêtus d'un T-shirt du même bleu, celui de l'Adriatique de bonne humeur matinale quand on met les lunettes de soleil, un 232-3. Même si le

bleu Adriatique basique au milieu du millefeuille d'îles, quand elle est calme et sans lunettes de soleil, serait plutôt 214-1 ou 2 ou 3

selon la profondeur et les risées. Par le bleu, j'ai compris que même les nuances du nuancier ne sont encore que des caricatures, elles ne suffisent que sur un échantillon de matière immobile et dans une lumière stable. Sinon, la couleur est toujours singulière et jamais au singulier.



Photographie Sonia Zoran

Mais là, devant moi, l'ado et son modèle sont vraiment tous deux dans le même T-shirt bleu et la même position: assis, un coude sur les genoux, l'autre sur la barre ou le bord, penchés vers la proue dans le même angle, la tête redressée face à l'horizon. Beaux comme quand Erri de Luca écrit dans *Tu, mio*: «Nicola m'a enseigné la mer sans dire: on fait comme ça. Il faisait comme ça et comme ça c'était bien, non seulement précis mais beau à voir, sans hâte. Le comme ça de Nicola avait l'allure des vagues, ses gestes faisaient une rime que j'apprenais à saisir.»

C'est ça que je sens sur l'île et dans le bleu: des enfants qui apprennent l'été et la mer et moi qui tente avec eux de saisir la rime de celles et ceux qui savent. Pêcher quelques rougets et dorades et s'arrêter quand il y en a assez pour un repas. Nettoyer les sardines les pieds dans l'eau devant la maison et nourrir une fois le chat, une fois le goéland avec les abats. Appeler «Carla» en roulant fort le «r» quand le ciel se plombe et que la petite en short rose n'en finit plus de courir dans les ruelles. S'asseoir sur un banc de bois ou un rebord de pierre, le soir, sans rien boire, ni manger, sans être habillé comme pour un *giro* à l'italienne, non, sortir simplement vêtu de propre, après le dernier bain et la douche, juste pour regarder les façades avaler le soleil.

Et causer, un peu, avec les autres. Qui font pareil.

Regarder et se regarder puisque tout le village se regarde commencer l'été.

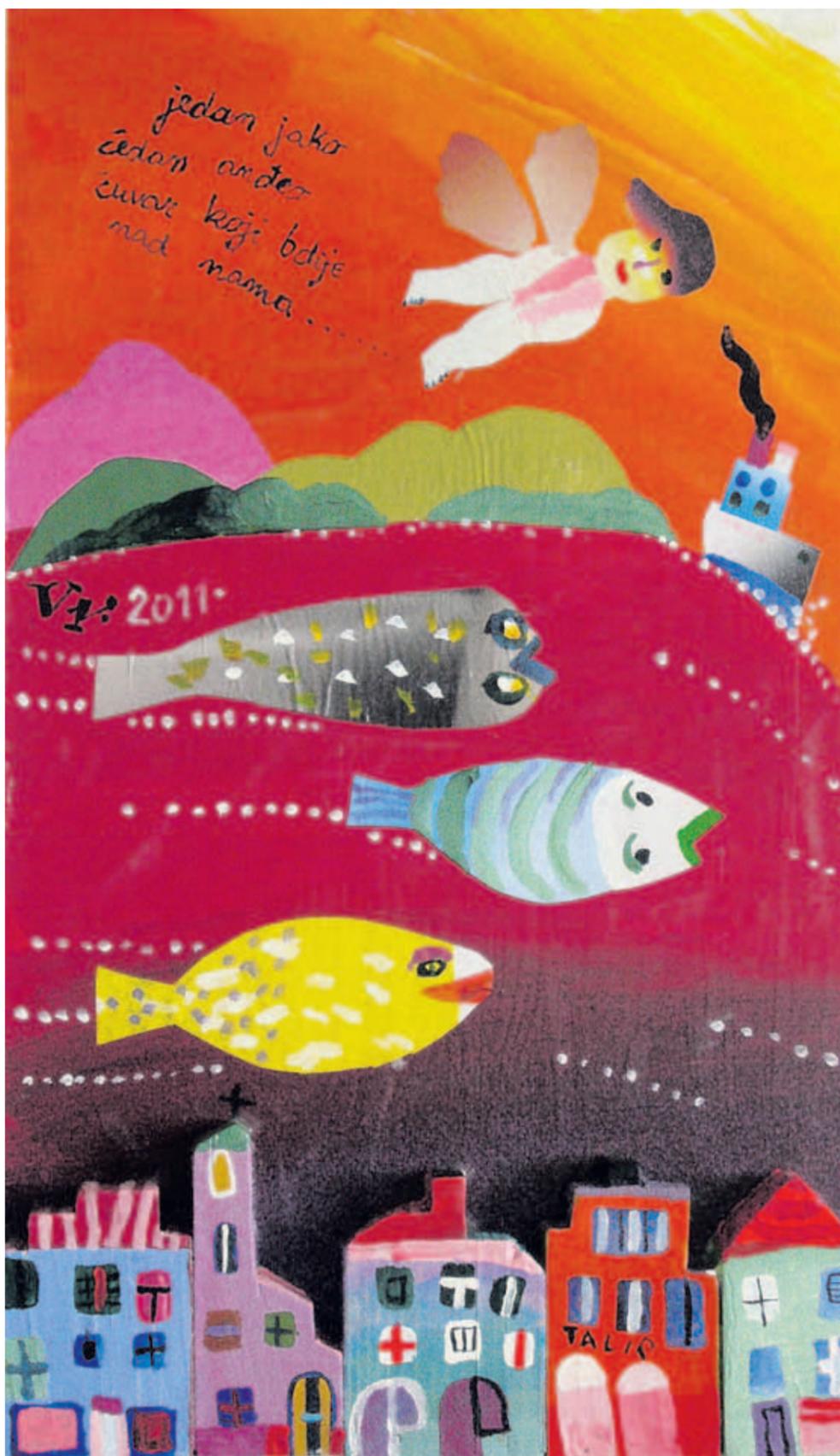
Regarder, de l'aube à la nuit. Comme Radoičić peint. Regarder Ive le cascadeur sauveteur, qui traverse toute la baie à la nage avec «Luna» son berger allemand. Observer Roko en combinaison bleu ouvrier (207-1), coupée aux genoux et aux biceps,

qui repeint son bateau: 17 couches de vernis pour protéger la ligne de bois laissé «naturel». Ecouter Roko raconter un peu comment il est revenu de Belgique sur un coup de tête et de fierté, de rage surtout, licencié après vingt ans dans l'industrie automobile. Aujourd'hui, en Méditerranée, l'exil est double. Ceux qui étaient partis gagner plus ailleurs reviennent parfois, retrouver le bateau, la maison de pierre et le champ de figues et olives qui les nourrissait petits. Et se demander sans doute pourquoi tout ça.

Quand Roko était petit, il paraît qu'ils étaient presque 2000 habitants et 800 enfants dans l'école aux allures de caserne désertée. C'était juste après la guerre, quand on a inscrit plus d'une centaine de noms sur le monument aux morts, ceux des marins démineurs et des civils exécutés. La mère de Roko, femme de marin, élevait seule quatre garçons et pas souvent en douceur: Roko tout le monde l'appelle Riba ou Ribica (poisson, petit poisson) parce qu'il a fait la une des journaux à 2 ans, en plongeant dans le port pour échapper au bâton. Le plus jeune nageur du pays y a gagné un surnom et en l'écoutant je me demande comment cette île est si douce aujourd'hui. Comme en attente. Ni touristique, ni désertée, mais comme décalée.

Deux cents personnes passent l'hiver dans ce village qui n'est pas au cœur du bleu, mais sur une île gardienne de la vie dans le bleu, comme celle que dessine Radoičić, comme ces îles monde si magistralement décrites par Predrag Matvejević (relire son *Bréviaire méditerranéen*).

Le cœur du bleu est dans les Kornati, archipel de plus d'une centaine de sommets de pierre. Chaque année je dois y aller, j'y ai même déjà passé des semaines entières.



Mais les voiliers me chassent, comme les poissons qui fuient les quilles en été dit-on. Des voiliers et des groupes qui glissent sur la réalité. Trop nombreux, par rapport aux ânes et rares pêcheurs. Grâce au nuancier, j'ai cependant découvert cet été que le bleu de l'eau, un jour de beau, c'est le 199-2, soit

le jumeau de la couverture du *Bleu. Histoire d'une couleur* de Michel Pastoureaux (199-1). Une profondeur qui mêle cobalt,

indigo et outremer.

En découvrant que mon archétype en était bien un, j'étais confortée dans ma quête: les couleurs, leurs effets, existent, nous pouvons les partager, même s'il nous manque les mots. Puis, en relisant l'essai de Pastoureaux, j'ai douté... Le bleu est socialement défini, ressenti, ni éternel, ni infini, puisque les Anciens à part les Egyptiens, n'avaient pas de mots pour le décrire. Le bleu serait à la mode, aimé parce que consensuel et neutre, même pas assez fort pour agacer le penseur. Un bleu mou en somme. Passe-partout.

Je me suis alors demandé pourquoi moi qui ne porte quasiment jamais de bleu et qui ne décore pas ma maison en bleu, j'ai

à ce point besoin de retrouver celui de l'eau, de la neige ou du ciel pour m'apaiser. Comme beaucoup d'entre nous.

J'ai réalisé que le bleu ne suffit pas, puisque les voiliers suffisent à briser sa perfection dans les Kornati. J'ai réalisé que le bleu est à la fois facile et fragile. Comme ma petite île. Posée juste à côté.

La force de son identité insulaire s'appuie sur l'absence.

L'absence de voitures, l'absence de structure touristique, cinq restaurants pour deux villages et deux cimetières, au milieu. L'absence d'occupations, de PlayStation ou toboggans aquatiques, qui pousse les enfants à inventer des palmiers sur la plage avec des branches de lauriers séchées, à grimper sur les bateaux la nuit pour décider comment ils aménageront le leur, à peindre des coquillages pour les vendre contre une glace.

L'absence de conflits apparents aussi. Le patron de l'Azzuro, posé juste devant l'église, est, comme partout depuis toujours sur la côte, un Albanais. Il vit à Zagreb et ne vient à la mer que l'été, comme la plupart de ses clients. Ce qui est nouveau c'est que sa femme porte le foulard, même à la plage où elle va tous les jours, habillée de long, baigner le petit Dino. Le jeune père dit que tout va bien même si les affaires sont difficiles. Peu d'hommes lui adressent la parole, je le vois, mais je vois aussi la grand-mère de Carla donner un bouquet de lavande à

sa femme. Ce n'est pas le paradis, juste ce calme préservé par ceux qui connaissent les tempêtes.

L'île est fragile et silencieuse. On y cause avec les mains, on se lance des petites phrases amusantes comme dans une pièce étrange, une pièce dans laquelle il serait important que rien ne se passe. Quand un habitué du *Porat*, le bar du port lance: «Tes Serbes vont bientôt revenir», en évoquant des vacanciers récurrents, le patron répond: «Tant qu'ils ne tirent pas, ça va bien.» Pas con, pour clore la discussion. Et le même patron de couper court le lendemain, quand l'autre, le même autre, veut lancer la discussion sur les «pédés» et les castagnes à la gay pride de Split: «Si nous ne pouvons pas vivre avec les homosexuels, nous ne sommes pas une démocratie. Et pas Européens.» Encore un débat K.O. On peut se remettre à regarder l'eau, les gosses, le pékinois qui règne sur la place du port et salue à grands frétilllements ceux qu'il connaît, les vrais villageois.

J'ai compris que cette île est tenue par un filet invisible qui réunit les gens, pas tous amis, mais tous liés. Et veillée par trois gardiens du bleu. Le patron du *Porat*, qui porte tous les jours un polo bleu très souvent lavé (222-6) et qui veille au grain dans les

conversations. Le vendeur de glace, l'Albanais qui sait créer le *plavo nebo* et qui voit tomber les gosses et les glaces avant tout le monde. Il porte toujours une chemise presque parme (192-9) parfaitement propre

et repassée. Et le troisième, le gardien des entrées et des sorties, qui vient neuf fois par jour du haut de la colline en vespa vendre les billets du bateau *Jadrolinija* et recevoir l'amarre... lui son polo est évidemment de la couleur de la mer au large ou presque, un profond 198-2.

J'ai compris que mon bleu est précieux. Univers plus que couleur.

Un ailleurs. Juste à côté des criminels de guerre, des noyés de Lampedusa, des chalutiers qui raclent les fonds. Juste en dessous des vols spéciaux pour renvoyer, de l'autre côté du bleu, ceux qui ont cru pouvoir chercher la survie en Suisse.

Le jour de mon départ de l'île, les deux premiers gardiens du bleu avaient changé leur habit fétiche: ils m'avaient aidée à choisir leur référence sur le nuancier et savaient que je les observais depuis longtemps. Le patron du bar était donc en rouge, le roi des glaces en blanc. Et quand je suis vraiment sortie du bleu, juste avant de reprendre l'autoroute, j'ai retrouvé Vjekoslav Radoičić qui avait fini mon tableau. La mer y décline le rouge, le ciel est orange, les îles rose et verte. Les maisons sont en bas, la mer et les poissons les surplombent, le tout survolé par un ange gardien «très modeste, qui veille sur nous...» et devrait nous éviter le pire. Radoičić m'a surprise, presque déçue. Moi qui aime tellement son monde en bleu. Mais j'ai compris.

Le bleu est tout, quand on connaît le reste et qu'on ne cherche pas à l'oublier. Dérisoire quand il est mode, ou lieu de glisse, infini quand il est mer et ciel, lumière plus que matière. Désiré comme le *plavo nebo*.

Pasarelas y marionetas

Passerelles et marionnettes. Ce sont deux mots clé pour saisir un peu du parcours artistique d'Isabelle Matter, rencontrée au retour d'un long séjour en famille en Colombie. Là-bas, la metteuse en scène genevoise a monté *El Rhinoceronte*, d'après Eugène Ionesco. La version francophone est créée en novembre à Genève, avant Monthey.

CARINA CARBALLO

Isabelle Matter parle de la Colombie avec son cœur, comme d'une rencontre affective. Elle s'y rend pour la première fois en 1995 avec son mari, Fredy Porras, qui a grandi à Bogotá. Décorateur et scénographe, formé aux arts plastiques, celui-ci collabore entre autres régulièrement avec son frère Omar au sein du Teatro Malandro, et avec Isabelle au sein de la compagnie des Hélices, qu'elle a cofondé et qu'elle dirige. Depuis le premier voyage, les annuelles vacances en famille ont permis à Isabelle de découvrir un pays d'une grande diversité, beau et violent, mais surtout plein de chaleur humaine, d'humour, d'une vivacité que les gens distillent au quotidien. « Ces côtés-là, sans chichis, m'ont toujours beaucoup plu. J'avais de plus en plus l'impression de rentrer chez moi. » Ce qui a motivé le désir de théâtre sur place? Un sourire: « Les vacances! Au bout d'un moment, je ne les supporte plus. » Elle décide donc de construire quelque chose là-bas.

Son premier projet colombien, en octobre 2007, sera *FeroZcarril*, adapté de *Tranches Express*, créé en Suisse en été 2006. Ce spectacle sur les migrants racontait l'histoire de trois personnes sur la route qui se retrouvent autour d'un train. Elles ne se connaissent pas et n'ont pas forcément les mêmes motivations. Mais toutes trois ont laissé derrière elles quelque chose et cherchent un avenir meilleur. « Leur rencontre était l'occasion d'évoquer la mémoire, l'errance, les racines et la clandestinité. » Dans *FeroZcarril*, le point de vue suisse a été transformé par la réalité colombienne. La Colombie possède des millions de déplacés internes, sans compter les émigrés qui quittent le pays à cause de la violence: violence de l'expropriation par les paramilitaires, violence de la guérilla. On ne parlait plus d'immigrés, mais bien d'émigrés. Pour les comédiens, tous trois colombiens, l'expérience était différente, la réalité autre que celle que nous connaissons en Suisse. « Les notions d'éloignement, de peur, de désarroi mais aussi de solidarité et de courage prenaient une autre couleur. Une des comédiennes avait d'ailleurs vécu une arrivée des paramilitaires dans sa ferme, et avait dû se cacher avec son petit frère de 3 ans toute la nuit dans un champ. Paradoxalement, avec cette expérience-là, elle apportait quelque chose de très drôle, de très fort à son rôle. »

Pour ce spectacle, Isabelle a passé deux mois à Manizales, une ville du centre de la Colombie qui accueille chaque année un festival de théâtre présentant des productions latino-américaines et internationales, toute seule, pour faire « son truc à elle ». Elle découvre une autre manière de travailler: il faut partager la salle de répétition avec d'autres troupes, ce qui veut dire répéter de 6h à 10h du matin, puis revenir le soir, une fois que la fanfare est passée... Et un autre engagement: les gens travaillent ailleurs pour gagner leur vie, et donnent au théâtre leur passion, leur temps libre. On ressent une urgence: « Parfois en Suisse,

nous dit-elle, on est dans une situation assez confortable pour oublier toute cette énergie, cette disponibilité. On ne les sent plus. J'avais envie de retrouver cette pêche-là. » Après son départ, Isabelle a laissé le spectacle dans les mains des trois jeunes comédiens colombiens qu'elle avait choisis. Ils participeront encore, après Manizales, au Festival ibéro-américain de théâtre de Bogotá, un des plus grands festivals d'arts scéniques au monde, qui a lieu tous les deux ans dans la capitale colombienne, et tourneront avec le spectacle jusqu'en 2010.

En 2010, Isabelle revient avec *Un os à la noce*, variation autour d'Antigone créée à Genève avec Domenico Carli. Avec toute l'équipe suisse, elle le présente à Manizales, où le spectacle rencontre un vif succès, puis à Bogotá, à la Libélula Dorada, un théâtre qui travaille principalement avec des marionnettes. Dans la capitale, le public est moins présent, les gens ont plus d'a priori envers les marionnettes, estimant que ce sont des spectacles conçus pour les enfants.

Ce préjugé sur le travail avec les marionnettes pousse Isabelle à collaborer pour *El Rhinoceronte* avec un théâtre de création, la Casa del Teatro nacional de Bogotá. « Avec *Un os à la noce*, j'avais trimballé mes décors, amené mes affaires, ce qui représentait des kilos de matériel dans l'avion. Et là, j'avais envie de faire la chose inverse, de commencer là-bas et de faire une création avec les moyens et l'esprit colombiens. Et surtout, avec Fredy, nous avions envie que ce projet rassemble ces gens qui font régulièrement des aller-retours entre la Colombie et la Suisse. Ces gens qui sont d'ici et de là-bas, entre les deux. »

Travailler en Colombie, c'est également l'occasion de se former à une école de patience, de lâcher le contrôle qu'on peut avoir sur un projet pendant les deux ans nécessaires pour le monter et obtenir les subventions... « En Colombie, on ne sait pas jusqu'au dernier moment si ça va se faire, mais en général, ça se fait. Il n'y a pas beaucoup de moyens, mais ça se fait. » Les gens autour d'elle viennent donner un coup de main, participent généreusement sur leur temps libre à la création, quand ils le peuvent.

Dans le but de tisser des liens autour de ces deux spectacles jumeaux, elle va donner le rôle du personnage féminin à Fabiana Medina, comédienne colombienne et suisse, qui jouera dans les deux versions. L'idée était aussi de réaliser ce projet avec les comédiens helvètes, que ce spectacle leur appartient également. En Colombie, Isabelle avait organisé des auditions pour trouver les deux autres comédiens qui joueraient avec Fabiana et la remplaçante de Fabiana quand cette dernière jouerait en Suisse. Les deux spectacles continueront ensuite leur route en parallèle: le *Rhinocéros* colombien s'est pour l'instant terminé le 6 août, le suisse commence en novembre. Isabelle Matter se réjouit de voir comment les comédiens suisses vont se réapproprier les personnages et les marionnettes. « On a beau vouloir emmener le comédien sur une piste, vers telle couleur, tel relief, il va amener ce qui est à lui. »



Isabelle Matter, ici avec les marionnettes d'*Un os à la noce*, fait partie des 40 professionnels du monde du spectacle photographiés par Mario Del Curto à travers la Suisse romande pour *5600 K – les artisans de l'ombre*. Cette action du Syndicat suisse romand du spectacle a été soutenue par de nombreux théâtres et festivals romands. Du 2 au 17 septembre, La Bâtie Festival de Genève expose pour la première fois l'ensemble du travail dans son «Lieu central», la Salle communale de Plainpalais (www.batie.ch).

Rhinocéros raconte l'histoire d'une petite bourgade ordinaire qui est soudainement, un matin, traversée par un rhinocéros. Petit à petit, les rhinocéros envahissent la ville, propageant la «rhinocérisme», un mal inconnu, qui transforme les habitants en rhinocéros. Un seul personnage va résister, «malgré lui, avec ses tripes, pas tant avec sa tête», nous dit Isabelle Matter. Bérenger le marginal sera le dernier homme restant.

Si c'est après la votation sur les minarets que la pièce s'impose pour sa prochaine création, c'est pendant les répétitions en mai 2011 qu'Isabelle Matter réalise à quel point le texte est contemporain. Rentrant de Colombie en août 2011, après une année passée sur place, les affiches de la nouvelle

campagne de l'UDC contre l'immigration lui confirme qu'il est plus actuel que jamais. Si Ionesco pensait aux totalitarismes en écrivant sa pièce, la metteuse en scène y voit un parallèle très net avec le populisme en Suisse et en Colombie. « Le populisme a remplacé le totalitarisme. Chez nous, où les gens sont informés, où la presse est accessible à tous, où l'éducation fonctionne bien, l'instrumentalisation de la peur nous fait croire que les minarets sont l'équivalent de l'exploitation de la femme, en faisant des liens simplistes d'une bêtise effarante. »

Dans un autre contexte, en Colombie, les gens sortent des huit ans de la présidence d'Alvaro Uribe (2002-2010), qui utilisait lui aussi des méthodes populistes. Il dirigeait



Trois moments de *El Rhinoceronte*. Pour sa mise en scène, Isabelle Matter a adopté le procédé du zoom en utilisant des marionnettes de différentes tailles, qu'elle a elle-même conçues avec Leah Babel. Ici, l'on voit, de haut en bas: le logicien, le vieux monsieur, Jean et Bérenger dans le premier acte; Bérenger, Dudard et Daisy, avec leurs comédiens respectifs (Hector Loboguerrero, Jorge Rico et Fabiana Medina); le monologue final de Bérenger. Photographies Pierre-Yves Le Louarn

le pays de manière autoritaire, imposant un système de pensée, adaptant son langage et son discours pour manipuler ou conserver l'opinion. Il a toujours le soutien de 80% des Colombiens... «*Rhinocéros* évoque surtout un processus, un système qui fait perdre pied à la conscience individuelle, à l'esprit critique.» Dans la pièce, on retrouve cette minimisation du danger, cette forme de banalisation de ce qui se passe autour de nous. Isabelle Matter compare Antanas Mockus, candidat malheureux à la présidentielle colombienne de 2010, à Bérenger. Antanas

Mockus est membre du Partido verde, qui présente un candidat, Enrique Peñalosa, pour la mairie de Bogotá aux élections de novembre 2011. Le Partido verde, quand Isabelle Matter était sur place en Colombie, hésitait à accepter le soutien qu'Alvaro Uribe proposait de donner au candidat vert. Antanas Mockus était contre et, petit à petit, «les gens ont commencé à le dévaloriser, à le mettre de côté, à l'isoler, dans la presse comme au sein de son propre parti. Au fur et à mesure des répétitions, on s'est dit qu'il était Bérenger, celui qui reste seul, intègre,



Acte III

DAISY, à *Bérenger* – On s'y habitue, vous savez. Plus personne ne s'étonne des troupes de rhinocéros parcourant les rues à toute allure. Les gens s'écartent sur leur passage, puis reprennent leur promenade, vaquent à leurs affaires, comme si de rien n'était.

DUDARD – C'est ce qu'il y a de plus sage.

BÉRENGER – Ah non, moi, je ne peux pas m'y faire.

DUDARD, *réfléchissant* – Je me demande si ce n'est pas une expérience à tenter.

DAISY – Pour le moment, déjeunons.

DAISY – (...) Ils chantent, tu entends?

BÉRENGER – Ils ne chantent pas, ils barrissent.

DAISY – Ils chantent.

BÉRENGER – Ils barrissent, je te dis.

DAISY – Tu es fou, ils chantent.

BÉRENGER – Tu n'as pas l'oreille musicale, alors!

DAISY – Tu n'y connais rien en musique, mon pauvre ami, et puis regarde, ils jouent, ils dansent.

BÉRENGER – Tu appelles ça de la danse?

DAISY – C'est leur façon. Ils sont beaux.

BÉRENGER – Ils sont ignobles!

DAISY – Ce sont des dieux.

BÉRENGER – Tu exagères, Daisy, regarde-les bien.

DAISY – Ne sois pas jaloux, mon chéri. Pardonne-moi aussi. (...)



Extraits du spectacle *Rhinocéros*, d'après Eugène Ionesco.

face aux rhinocéros.» On s'en doute, les histoires qu'Isabelle Matter préfère raconter, ce sont celles qui ont trait à la perversion et à la dérive du pouvoir.

On évoque souvent l'absurde pour définir le théâtre de Ionesco. Isabelle trouve que ce n'est pas juste dans le cas de *Rhinocéros*. Pour elle, c'est une pièce qui montre le tragique du monde. Préoccupée par le rapport de l'individu à la collectivité, intéressée par la résistance aux mouvements de masses, elle retrouve cette dimension dans la pièce. Dans d'autres œuvres de Ionesco, *La Cantatrice chauve* ou *Amédée ou Comment s'en débarrasser*, l'absurde est très présent. Mais *Rhinocéros* est classique, dans son déroulement et dans sa teneur. «Les piques sur le langage, à la rigueur, sont absurdes, mais elles se rapprochent plus de l'ironie que de l'absurdité.»

Le travail avec les marionnettes, bien sûr, accompagne le travail sur le texte. «Ce que la marionnette nous a imposé, c'est de couper dans le texte, d'aller vers le moins. Le spectacle doit être percutant puisqu'il n'est pas psychologique, tout comme le texte, d'ailleurs.» La dimension fabuleuse du texte, au sens premier du terme, de *fabula*, est très importante, ce qui se prête bien à l'utilisation des marionnettes.

Un procédé de zoom a été utilisé pour permettre de se rapprocher de Bérenger. On commence dans le premier acte par de très petites marionnettes, qui permettent de mettre en évidence la relation de manipulation, avec des manipulateurs très visibles.

Le jeu du théâtre, montrant ses mécanismes, est apparent. Dans le deuxième acte, on se rapproche des personnages. On entre dans du microsocial, dans des relations de bureau, les gens se connaissent, on a plus d'intimité. Les marionnettes sont donc plus grandes et moins nombreuses. On ajuste le zoom, jusqu'à arriver au troisième acte où il n'y a plus de marionnettes, et un seul comédien.

En plus des marionnettes, il y a la scénographie bien sûr, qui permet à Fredy Porras de déployer tout son talent pour réaliser de nouveaux mondes. «Dès que je commence à imaginer une pièce, je la vois» confie Isabelle. «Et ce que je vois avant tout, c'est un espace. J'ai des envies claires et des idées, et après j'en parle avec Fredy et avec l'accessoiriste, Leah Babel. Nous cherchons ensemble, c'est un travail d'atelier.» Sur ce spectacle, il y aura des échelles bringuebalantes, des objets en déséquilibre, du matériel de construction précaire. «J'avais envie de travailler là-dessus.» Isabelle Matter construit des ponts, fragiles peut-être, mais combien solides aussi.

Rhinocéros d'Eugène Ionesco
Théâtre Saint-Gervais, Genève
du 9 au 19 novembre 2011
www.saintgervais.ch
Théâtre du Crochetan, Monthey
du 24 au 26 novembre
www.crochetan.ch

La compagnie des Hélices
www.leshelices.ch



**MANIFESTATION D'ART
CONTEMPORAIN – GENÈVE
22 – 25 SEPTEMBRE 2011**

WWW.MAC11.CH – MANIFESTATION GRATUITE
EXPOSITIONS – CONFÉRENCES – PARCOURS D'ARTISTES
VISITES COMMENTÉES – PERFORMANCES – INSTALLATIONS
PROJECTIONS – VERNISSAGES – CONCERTS – SOIRÉES

MAC11



Vincente Minnelli
à la Cinémathèque suisse

Du 29 août au
30 septembre 2011
à Lausanne

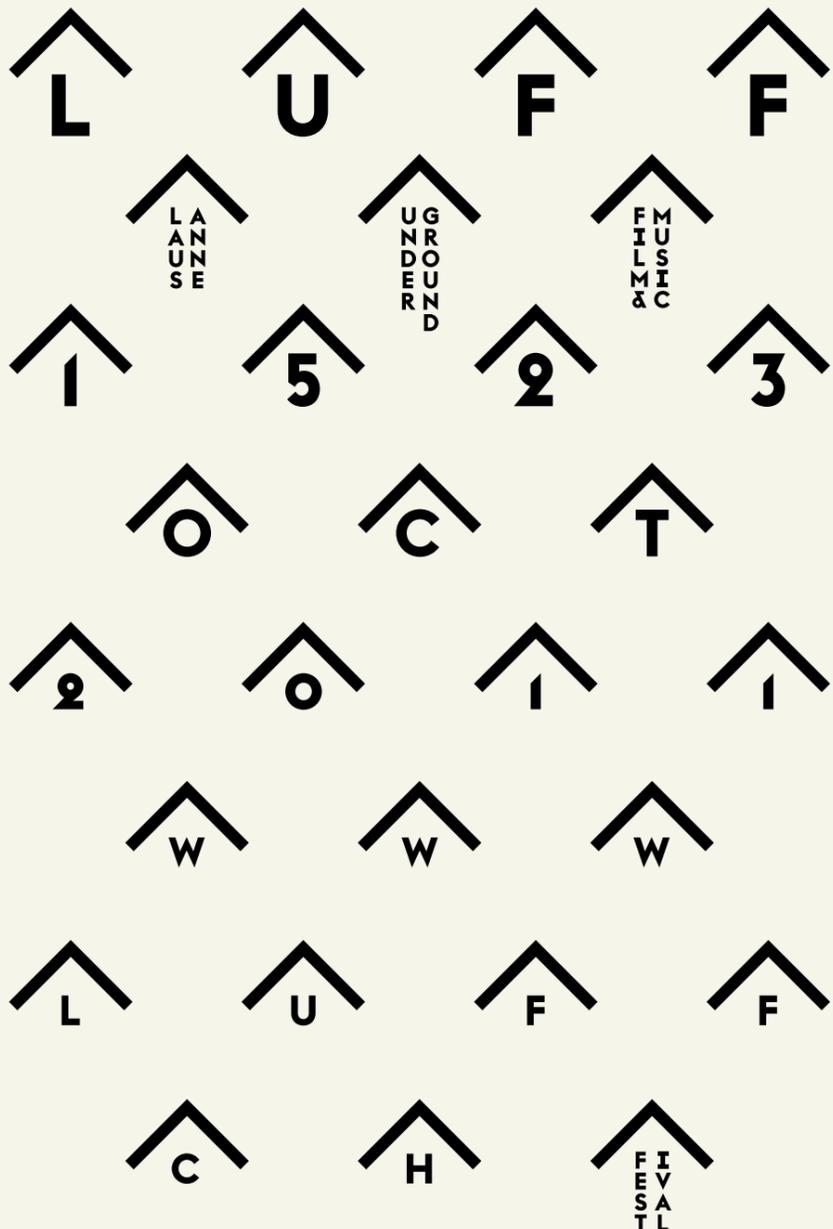
Toutes les informations
sur www.cinematheque.ch

Image: *An American in Paris*, 1951
(collection Cinémathèque suisse)

**Vincente
Minnelli**

à la Cinémathèque suisse

CINEMATHEQUE SUISSE
SCHWEIZER FILMARCHIV - CINETECA SVIZZERA
Festival del film Locarno



DELMAN CONRAD DESIGN

**Journées photo-
graphiques de Bienne
Bieler Fototage
Biel/Bienne
Festival of Photo-
graphy**



**2.-25.9.
2011**

bielerfototage.ch

Les arts et les actes

À CONTRETEMPS

MATHIEU MENGHINI

Dans cette chronique et celles à venir, nous chercherons à poser un regard décalé, inactuel sur des sujets ayant trait à l'art, la politique ou la philosophie. A l'occasion de ce premier exercice, interpellé par la responsabilité de tout scripteur au moment de maculer sa page, l'idée nous est venue de discuter la puissance ou la vanité temporelle de l'art et de la littérature.

Prenons d'abord le champ littéraire. Dans le monde francophone, la question de la relation des écrivains au monde a connu un moment cuisant avec la répression de la révolution de 1848. Enterrant l'utopie chantée par les romantiques d'une réconciliation harmonieuse des différentes classes sociales, ce revers voit Baudelaire et toute une cohorte de littérateurs être «dépolitiqués». L'art, pour eux, devient sa propre fin. Mallarmé et d'autres pousseront loin ce retrait, allant jusqu'à créer entre les mots et les choses un hiatus inspiré mais de nature à déréaliser la vie.

Après une autre déconvenue, celle de l'humanisme dans les fracas du XX^e siècle, point la langue inouïe de Beckett. Evoquant le parler fou de certains personnages du dramaturge irlandais, Roland Barthes estime que celui-ci «veut signifier un silence, mais ne peut le faire qu'en le parlant, c'est-à-dire en le retardant : il devient vrai quand il se tait» (*Ecrits sur le théâtre*). Toutefois, ajoute le sémiologue, on ne peut «soutenir longtemps» le projet de faire tourner les mots à vide; vouloir montrer que le langage ne signifie rien condamne au silence. Ou à la volte-face, c'est-à-dire à «redonner un sens au langage».

Les mots sont-ils incapables de dire leur insuffisance congénitale? Certainement, si l'on attend d'eux qu'ils décrivent exactement leur envers, mais non si l'on se contente de l'aveu d'une impuissance.

Passons du silence au vide ou, plus précisément, à l'invisible. Par le dessin et la sculpture, Alberto Giacometti a pluralisé les voies d'accès à la présence en l'être. Par la multiplication des traits ou l'addition obsessionnelle des coups de ciseaux dans ses fameuses silhouettes, si fines qu'elles rompaient parfois, il cherchait paradoxalement à matérialiser l'invisible.

Si ces tentatives offrent quelque analogie avec la dramaturgie beckettienne, une autre création du sculpteur, à peine moins célèbre – et qui, pourtant, marque une césure majeure dans son œuvre (elle date de 1934) – nous semble repousser plus loin les bornes de l'ineffable. *L'Objet invisible* par la préhen-

sion «à vide» de deux mains (*Mains tenant le vide* en est le significatif sous-titre) semble, en effet, en mesure de donner une forme au «rien», à l'envers du bronze.

Les deux titres de l'œuvre interpellent par le paradoxe qu'ils révèlent, l'homologie qu'ils soutiennent entre le *vide* et l'*objet*, le creux et le «plein». Visible ou non, il y a toujours quelque chose. Inexorablement. Ou peut-être est-ce une invite à l'imaginaire que ces mains se tutoyant sans se rejoindre, une invite à remplir par l'esprit l'espace, si délicatement indiqué, sur lequel toute la silhouette représentée semble concentrée.

Avec une convaincante finesse, Yves Bonnefoy a donné une interprétation plus précise: «ces mains qui sont le centre de l'œuvre, au contact du visible et de l'invisible comme dans un geste de monstration ou d'offrande» rappellent à l'exégète les mains de Giacometti lui-même, mains «levées vers la petite masse de terre mouillée ou de plâtre». Giacometti n'était-il pas «tout entier dans ces mains qui modèlent à l'endroit exact où son regard se posait»?

Ainsi, pour Bonnefoy, les mains de *L'Objet invisible* modèlent ou suggèrent de modeler. Qu'est-ce que l'art sinon le besoin de dire non au néant, d'attester la plénitude manquante?, demande encore le poète. Pour lui, «ces mains sont une intimation», «l'injonction de faire œuvre».

De l'incapacité de dire l'essence du réel, nous voici passés – grâce à Giacometti – à la nécessité d'entreprendre cet impossible. Malgré la précarité native des formes et des mots, une précarité accrue par une époque qui a vu l'émergence de barbaries pourtant repues de culture et la dévaluation de la parole en communication, l'art et la littérature demeurent un moyen précieux d'appréhension du réel et d'autrui.

Au dépit que génère l'écart entre l'art et le monde vécu doit être opposé un espoir. Car dans l'écart signalé se meut également l'imaginaire; or, par sa faculté de nous offrir des représentations du réel et son aptitude à projeter ce qui pourrait être, celui-ci est un bien, dont naissent inventions et révoltes.

A cette foi dans l'art et malgré l'effroi du dernier siècle et le discrédit qui entache *a priori* tout discours volontaire, il nous faut ajouter une foi nouvelle dans le langage – outil symbolique d'un débat ou d'une possible compréhension entre les êtres. Se sachant ordonnancement partiel et provisoire du monde, la parole portée, investie nous paraît – plus que la résignation muette – participer de la dignité de l'humain. A la condition de ne renoncer pas, avant toute émission, à entretenir une relation silencieuse, immédiate et authentique à ce qui est.

«
écoute-les
s'ajouter
les mots
aux mots
sans mot
les pas
aux pas
un à
un

Samuel Beckett, extrait de *mirlitonades*, in *Poèmes suivi de mirlitonades*, Les Editions de Minuit, 1978.

De l'album de jlggb

JEAN-LOUIS BOISSIER



Un banc, par Roman Signer

Jeudi 14 juillet 2011, 11h40, Môtiers, Val-de-Travers, Suisse. Dans le parcours «Art en plein air», une proposition – toujours bien venue, ironique, décapante, plastique – de Roman Signer: *Banc*. Spécial Val-de-Travers, pays tranquille: jeu de forces et poids de l'événement, s'attaquer aux bancs publics destinés à la contemplation du paysage.



Lion et lionne anecdotiques

Vendredi 29 juillet 2011, 17h, Parc d'Aix-les-Bains. Adolphe Geoffroy, *Lion et lionne*, bronze, 1889, fonderie Thiebaut frères. «Il fut acheté par le ministère des Beaux-Arts et installé dans le parc en 1890.» Cette photo a été suscitée par le récit récent de notre amie Paule S., qui, étant enfant à Aix-les-Bains, croyait qu'en leur lançant une pierre on risquait de rendre ces fauves vivants.



Un souvenir de l'idée de science

Lundi 1^{er} août 2011, 19h, Paris 5^e. Le bâtiment de l'architecte Urbain Cassan, construit à partir de 1958, quai Saint-Bernard, est le premier du campus de Jussieu-La Halle aux vins. J'ai le souvenir d'avoir été frappé, lors d'une première visite à Paris, alors que ces travaux étaient à peine achevés, par le motif des portes, inspiré des trajectoires de particules dans les chambres à bulles. Je les trouvais à la fois marqués par l'aura de la science et déjà vieillots. Et il est vrai que la science, l'histoire l'a montré, c'était déjà autre chose. Il me semble que ces entrées, et leurs rampes d'escaliers monumentales, n'ont jamais trouvé le crédit et la fonction qu'elles méritaient. Elles sont là, sans entretien, à attendre.

Ces «pages» sont extraites de *jlggblog*, publié par Jean-Louis Boissier à l'adresse <http://jlggb.net/blog2>



ÉPICERIE ←
RESTAURANT

LES MAN- GEURS

→ ALIMENTATION
DE PROXIMITÉ

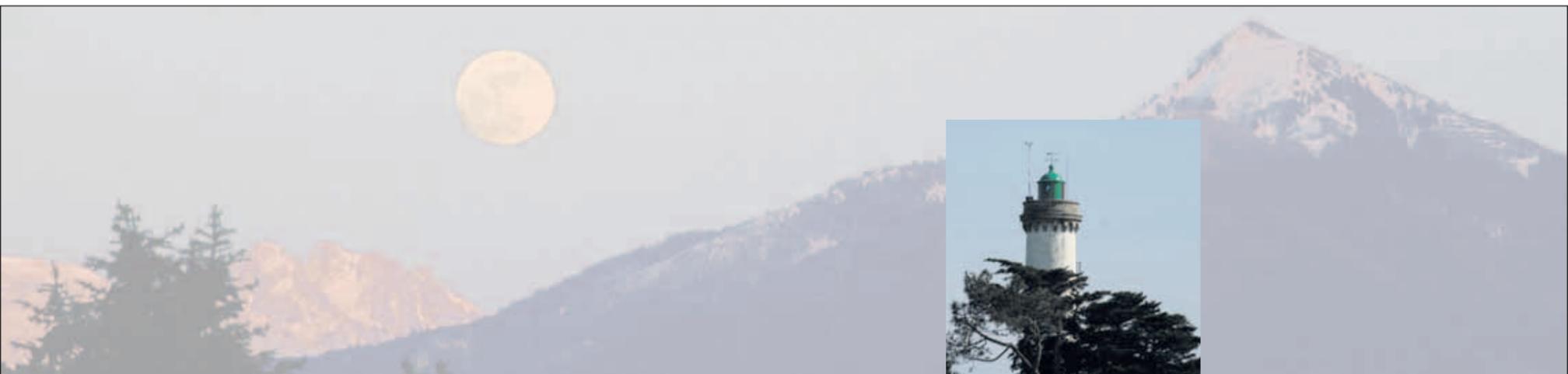
- Un restaurant où l'on peut acheter de bons produits de la région
- Une épicerie où l'on peut manger de bons petits plats
- Un engagement en faveur de la souveraineté alimentaire
- Une juste rémunération du travail des uns et des autres
- Avec, comme valeur ajoutée : plaisir et bonne humeur, et bien manger !

AUX PÂQUIS
6 rue du Prieuré
1202 Genève

Heures d'ouverture
mercredi à vendredi
10h30 – 20h
samedi
10h30 – 17h30

022 732 00 63
info@mangeurs.ch

www.mangeurs.ch



strategos sa

stratégie et management

Comment se poser les bonnes questions dans un environnement de plus en plus complexe, comment mobiliser les ressources de tous pour résoudre un problème, comment se situer dans un présent forcément opérationnel tout en préparant son avenir ?

Société romande de conseil en stratégie, organisation, management et formation, Strategos vous aide à identifier les vraies questions dans le but de construire des réponses mobilisantes et durables.

Spécialisés dans l'accompagnement et le conseil au niveau stratégique et opérationnel, dans l'organisation, l'accompagnement de projets complexes, la résolution de problèmes et le développement des compétences, nous offrons à nos clients des modes d'accompagnement et de formation à la fois respectueux des personnes et mobilisateurs des ressources internes.

Strategos a été créée en 1997. Son siège est à Lausanne.
Elle dispose également d'un bureau à Genève.



strategos sa
Rue de Genève 82
1004 Lausanne

+41 21 623 91 11
www.strategos.ch
info@strategos.ch

Arts et histoires en sous-sol

Des artistes créent des œuvres inspirées par l'archéologie, les Journées du patrimoine invitent à visiter «un monde sous nos pieds», le Lausanne Underground fête dix ans de festival... de quoi poser quelques souterraines questions.

ÉLISABETH CHARDON

Le 10 septembre, le Centre PasquArt, à Bienne, vernit *Arkhaiologia*. Sur l'affiche de l'exposition, de la terre, essentiellement, et les fondations d'un bâtiment surgies du passé, lignes énigmatiques. Entre enfouissement et surgissement, l'archéologue s'active dans les couches du passé. Des couches très concrètes, poussières du temps, sédimentations, nouvelles édifications... mais aussi plus abstraites, faites des oublis et des reconstructions successives de l'Histoire. Mais le PasquArt n'est pas un musée historique. C'est le regard des artistes contemporains sur ce passé et sur les méthodes utilisées pour le connaître qui intéresse Dolores Denaro, commissaire de l'exposition. L'archéologie fouille, dévoile, mais aussi classe, archive, reproduit et commente. Et, la directrice du PasquArt a invité des artistes qui devraient apporter des sensibilités, des éclairages très divers sur ces procédures et leurs motivations.

Parmi eux, on trouve ainsi Marc Dion, Jan Fabre, Douglas Gordon, Sabine Gross, Claudius Weber... et Beat Lippert. L'artiste, qui vit à Genève, s'intéresse à la façon dont une œuvre se charge de son histoire. Comment elle devient ce qu'elle est aux yeux

de qui la regarde, à une époque donnée. Il montrera une partie des éléments qui composent *Extase en aval*, un travail qui date de 2010. Pas tous les éléments sans doute: un artiste qui s'intéresse à l'archéologie est d'autant plus conscient de l'importance des vides, des absences, pour l'imaginaire, le questionnement. Beat Lippert a une formation de sculpteur, mais il a aussi travaillé sur des fouilles et à la restauration de pièces archéologiques. Un passage qui a nourri sa réflexion sur le contexte des objets, sur la façon dont ils vivent selon le lieu, selon l'époque aussi.

En 2010 donc, Beat Lippert a descendu la Seine, de Paris au Havre, dans un drôle d'équipage. Sur son radeau de fortune lui tenait compagnie la réplique d'une *Victoire de Samothrace*. A l'heure de tant de controverses sur la reconstitution des pièces archéologiques, ethnographiques et artistiques, et aussi de débats sur l'ouverture d'annexes, ou de Louvre bis, à Lens et surtout dans la lointaine Abu Dhabi, ce voyage de la *Victoire*, tout burlesque qu'il paraît, est foisonnant de sens. «La *Victoire de Samothrace* est d'abord une sculpture grecque, réalisée pour commémorer une bataille navale», rappelle l'artiste. Disparue pendant des siècles, la statue a ensuite été une découverte archéologique. Ou plutôt des fragments de la statue, retrouvés et interprétés à différents moments,

en 1863 et 1875, et qui ont conduit à une série de reconstitutions, jusqu'en 1934. «Aujourd'hui, elle est avant tout une icône du Louvre.»

Au PasquArt, la *Victoire*, figure de proue d'un navire guerrier, ici clairement et pauvrement reconstituée, posée sur son radeau, devient comme rescapée du naufrage de la mémoire des hommes qui ne voient plus en elle qu'une pièce de musée classique. Et tout l'art de Beat Lippert, et de la commissaire d'exposition, est de veiller à ce qu'elle ne devienne pas qu'une blanche icône de l'art contemporain. D'où encore l'importance de ne pas tout livrer au regard des visiteurs mais de leur laisser à imaginer, à reconstituer à leur tour.

Dans une autre œuvre de Beat Lippert, créée pour Bex & Arts, la duplication est plus qu'explicite. L'artiste est clairement l'un des invités de la triennale de sculpture qui a pris le plus en compte le lieu, c'est-à-dire le parc de Szilassi, encouragé en cela par le titre de cette édition, *Territoires*. Et il a travaillé sur des monuments déjà existants, en l'occurrence les tombes qui forment un petit cimetière entouré de buis, au fond de la propriété. Tout près, à peine à quelques mètres en oblique, il a reconstitué à l'identique l'alignement de stèles funéraires en sagex et résine peints. C'est si parfait que des habitués des lieux, voyant ce duplicata de

Arkhaiologia

Centre PasquArt, Bienne
du 11 septembre au 27 novembre 2011
www.pasquart.ch
Nostalgia de la luz, film de Patricio Guzmán
(Chile/F/D, 2010)
dimanche 16 et 23 octobre à 10h30

Bex & Arts, *Territoires*
jusqu'au 25 septembre
www.bexarts.ch



Beat Lippert, *Duplication 6*, 2011, sagex, résine, peinture, 250 x 700 cm

loin, se sont un moment émus devant le sacrilège d'un déplacement des sépultures! Beat Lippert interroge nos lectures des cimetières, nos comportements induits par la présence des tombes. Selon quelles croyances et quels savoirs agissons-nous devant elles? Que dit un monument funéraire? Qu'y a-t-il sous la pierre qui nous impose silence?

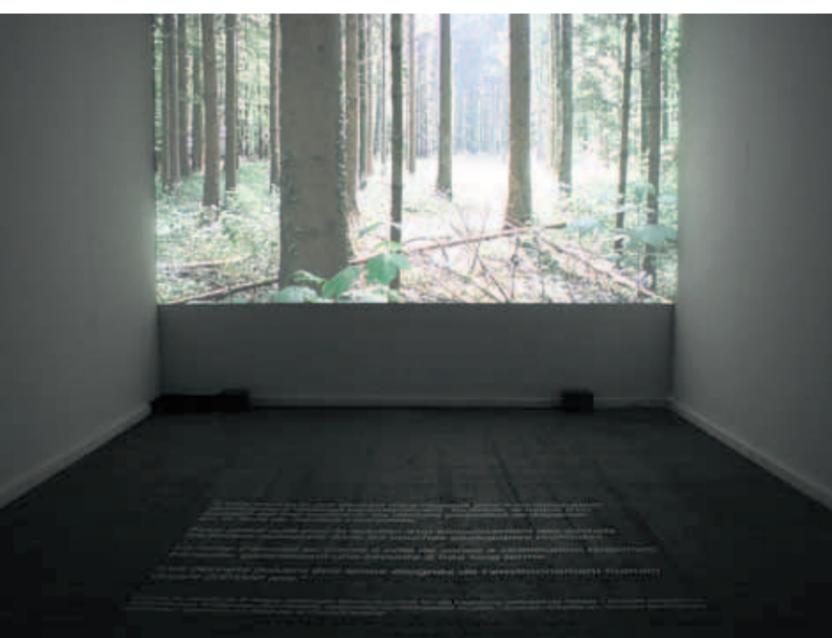
Le même week-end où s'ouvre *Arkhaiologia* ont lieu les Journées européennes du patrimoine. Et la Suisse a justement choisi de s'intéresser aux sous-sols. Le thème «Un monde sous nos pieds» est sans doute l'un des plus fascinants qui n'ait jamais été proposés, tant il suggère de trésors enfouis et de mystères inquiétants, de secrets et de risques. Depuis toujours, les hommes ont cherché refuge sous la terre, pour les vivants comme pour les morts, dans ces lieux d'effrois qu'on s'approprie, qu'on excave, qu'on drague, qu'on fouille, qu'on bâtit. Tombeaux et parkings, caves à vins et réserves militaires, musées et caves à jazz, banques, et même crèches, c'est bien «un monde» que les hommes bâtissent sous leurs pieds, de plus en plus profond.

On ira, toute chronologie confondue, en Gruyère vérifier que la région a bien plus de trous que son fromage, parce que le général Guisan, et ses successeurs pendant la Guerre froide, ont installé là canons et obusiers de longue portée mais aussi de quoi tenir un siège. On profitera d'une des dernières occasions avant leur clôture pour visiter les fouilles archéologiques liées au tracé de la Transjurane, qui ont permis de mettre au jour des milliers d'empreintes de dinosaures mais aussi des carapaces de tortues, ou des ossements de crocodiles. On découvrirra aux Convers, au-dessus de La Chaux-de-Fonds, les galeries d'anciennes mines de pierre à chaux, exploitées non sans vicissitudes entre la fin du XIX^e et le milieu du XX^e siècle. Ou encore, on ira dans la nouvelle église de Rarogne, en Haut-Valais, se souvenir des premiers chrétiens, et de tous ceux dans le monde qui, aujourd'hui, quelle que soit leur religion, doivent prier cachés. Inaugurée en 1974, due à l'architecte Donat Ruff, elle est en grande partie aménagée dans une grotte, au-dessous de l'ancienne église et de son cimetière, où le poète Rainer Maria Rilke a souhaité être enterré.

A Genève, le festival de la Bâtie a choisi de croiser sa programmation avec les Journées du patrimoine et de se rappeler du même coup les lieux de sa naissance puisque rendez-vous est donné au Bois de la Bâtie. La colline et son gentil parc animalier, et toutes les grottes et les replis de terrain alentours, ont leur face sombre, cachant de tous temps les polissonneries de bandes adolescentes et abritant aujourd'hui des camps de Roms évocateurs des pires bidonvilles. Mais ce sont d'autres lieux dissimulés aux yeux du promeneur qu'il s'agit de dévoiler en ce mois de septembre. Le danseur Foofwa d'Imobilité, élève de Merce Cunningham, trouve parfois les scènes trop étroites pour raconter ses histoires chorégraphiques. Il avait l'an dernier proposé de le suivre dans un parcours à travers la ville. Il invite cette fois à pénétrer avec lui l'humide obscurité d'anciennes champignonnières et de citernes depuis longtemps désaffectées. Sonorisée par le complice Antoine Lengo, la visite des galeries devrait être aussi drôle que spectaculaire. Elle complétera les explications plus patrimoniales de David Ripoll et de Philippe Beuchat, de la Ville de Genève.

Journées européennes du patrimoine
En Suisse, samedi 10
et dimanche 11 septembre
www.venezvisiter.ch

La Bâtie – Festival de Genève
du 2 au 17 septembre
Foofwa d'Imobilité, *Do you have Failheur(t)*,
dimanche 11 septembre à 15h et 18h
www.batie.ch



Le texte donné à lire sur le sol de l'installation:

«L'idée d'envoyer ces déchets dans l'espace pour s'en débarrasser définitivement ressurgit périodiquement. Toutefois, le risque d'un accident est trop important, les déchets pourraient se disperser sur la Terre de manière incontrôlée. (...) Nous avons opté pour la solution d'un enfouissement des déchets hautement radioactifs dans les couches géologiques profondes. (...) La roche d'accueil se trouve à côté de zones à stratification largement tranquille, garantissant une sécurité à très long terme. (...) Ces déchets doivent être tenus éloignés de l'environnement humain durant 200 000 ans.» — Extraits du rapport de la Nagra (*Nationale Genossenschaft für die Lagerung radioaktiver Abfälle* / Société coopérative nationale pour le stockage des déchets radioactifs) conformément au plan sectoriel «Dépôts en couches géologiques profondes» approuvé en 2008 par le Conseil fédéral.

Cachez-moi ce passé que je ne saurais voir

Sur ces images de Marie Velardi, découvertes lors de l'exposition des Swiss Art Awards, à Bâle en juin dernier, des paysages que rien ne rassemble, si ce n'est leur possible avenir. L'artiste, qui vit à Genève, a en effet filmé les trois sites envisagés pour le stockage final des déchets radioactifs de haute activité produits dans les centrales nucléaires helvétiques, au bout d'une procédure qui devrait aboutir dans les années 40 de ce siècle.

Ce travail, appelé *Deep Time*, terme qui en anglais désigne le temps géologique, celui qui échappe à l'échelle humaine, s'inscrit dans la continuité de ses recherches sur les projections dans le temps. Comment hier s'imaginait-on aujourd'hui? Comment aujourd'hui pense-t-on demain? Qu'elle décrive notre présent selon les prévisions d'anciens films de science-fiction ou chronique l'avenir – en figurant les futurs sites archéologiques, témoins de notre présent – Marie Velardi joue avec la chronologie pour mieux souligner l'incapacité des hommes à se projeter dans les siècles. Empreint de conscience écologiste, son travail n'a pourtant rien d'un tape-à-l'œil militant.

L'artiste a conçu ce *Deep Time* helvétique au retour d'un séjour aux Etats-Unis. Invitée par un centre d'art new-yorkais, elle a profité de ce séjour pour développer un travail prospectif, imaginant ce que pourrait filmer, dans un temps lointain, peut-être après l'humanité, un satellite qui passerait au-dessus de sites américains sensibles. Cela donne autant de paysages lunaires où l'on devine encore des traces de «civilisation». Marie Velardi part du principe que les traces les plus tenaces seront laissées par les dépôts nucléaires et chimiques, la plupart du temps liés aux recherches militaires.

«A mon retour, j'ai souhaité reprendre cette recherche en Suisse, là où je vis, mais en changeant la perspective. Au lieu de fabriquer des images du futur, je filme le présent.» Ce présent, ce sont des champs, des bois... et plus tard, en couches géologiques profondes, les restes de quelques décennies de production d'énergie nucléaire. Marie Velardi a commencé *Deep Time* avant Fukushima et le changement de paradigme politique sur la question nucléaire.

EI.C.

On pourrait ainsi continuer à lire moult événements culturels de cet automne dans cette perspective des souterrains et des sous-jacences. Client évident de l'exercice, le Lausanne Underground Film & Music Festival, ou LUFF, qui fête ses dix ans en octobre. Et qui en attendant souffle ses bougies en invité dans d'autres manifestations. En juillet chez le cousin NIFFF (Festival international du film fantastique de Neuchâtel), en septembre à la Bâtie, avec une carte blanche pour une soirée clubbing, et lors de la MAC (Manifestation d'art contemporain genevoise). Le rendez-vous lausannois, lieu de mémoire de l'underground, avec de belles rétrospectives mais aussi rendez-vous des expérimentateurs actuels, est là l'invité de la Cave 12. Qui doit lui-même son nom à ses longues années dans les sous-sols de l'historique squat Rhino et qui a continué depuis son évacuation à accueillir en nomade des expérimentateurs musicaux du monde entier. Durant la MAC, il s'installe au Bâtiment d'art contemporain et invite donc le LUFF.

Comme quoi l'underground n'est pas forcément un lieu où l'on se terre chacun pour soi. Les réseaux de solidarité y sont parfois

très forts. Soulignons qu'ici, c'est bien une identité revendiquée par les artistes comme par les lieux culturels que d'être «underground» ou tout le moins «émergent». Mais il s'agit alors de jongler entre les intérêts de cette identité et ceux d'une plus large reconnaissance publique, et surtout politique.

Se dire des sous-sols implique clairement une identité alternative, trouble peut-être dans l'esprit de ceux qui vivent dans la clarté du dehors, dans la lumière de l'institutionnel... Encore une histoire de point de vue entre le dessus et le dessous... Lieu de tous les fantasmes que ces couloirs de métro, ces caves, ces parkings, décors de tant de crimes dans tant de films et de romans policiers. Justement, le polar est à l'honneur cette année à la Fureur de lire, sous-titrée pour l'occasion Fureur noire. La biennale genevoise devrait permettre de rencontrer des auteurs du monde entier, de romans, de nouvelles ou de bandes dessinées, et par là-même de comparer leurs souterrains respectifs...

Au bout de l'automne, on ira aux Semaines internationales de la marionnette en pays neuchâtelois. Parce que le festival

sait toujours surprendre et charmer, en invitant des artistes qui vont jusqu'au bout des possibilités de leur art. Et puis l'on y osera encore une incursion en sous-sol avec deux spectacles sans doute fort différents. *Anubis*, de l'Allemande Uta Gebert, a pour personnage le dieu embaumeur et juge des morts de l'Antiquité égyptienne, qui guide les âmes dans le monde souterrain. Avec les conseils et la voix de Ilka Schönbein, qui dit un poème de Hugo von Hofmannsthal. L'autre spectacle a pour titre *Hilum* et a pour décor la buanderie, en sous-sol bien sûr, d'un muséum d'histoire naturelle peu banal. Fortement doté d'humour anglais, il est peuplé d'êtres squelettiques, blanchâtres, croisements plus délirants que monstrueux.

Et pour ceux qui n'ont pas envie de passer leur automne en sous-sol, une première solution. Se transformer en graines de culture et pointer son nez hors de terre dès la Nuit des musées de Lausanne... Toujours à la recherche d'une thématique réjouissante, l'événement voit la vie en vert cette année...

Lausanne underground film & music festival (LUFF), 10^e anniversaire du 15 au 23 octobre
www.luff.ch

Manifestation d'art contemporain (MAC) Genève, du 22 au 25 septembre
www.ville-ge.ch/culture/mac11

Cave 12, en itinérance à la MAC, Genève du 22 au 25 septembre
www.cave12.org

La Fureur de lire, Fureur noire Genève, du 4 au 9 octobre
www.ville-ge.ch/culture/fureur

Semaines internationales de la marionnette en pays neuchâtelois du 28 octobre au 6 novembre
www.festival-marionnettes.ch

Nuit des musées, Lausanne samedi 24 septembre
www.nuitdesmusees.ch



Marie Velardi, *Deep Time / Weinland, Nord des Lägeren, Bözberg*, 2011
projection vidéo, HD-film 7' 19", et texte au sol, 100 x 150 cm



Jean-Luc persécuté (1966) — La seule scène ramuzienne de l'histoire du cinéma. Des montagnards qui regardent le ciel, parce qu'ils n'en peuvent plus de regarder la montagne. Ils savent que le salut vient d'ailleurs, mais ils savent aussi qu'ils n'auront jamais droit à l'ailleurs. (LB)



L'Invitation (1973). — Dans *Jonas qui aura 25 ans en l'an 2000*, Alain Tanner fait dire à Jean-Luc Bideau que Genève est une ville qui se retient. Dans *L'Invitation*, Claude Goretta met en scène cette idée. Si James Stewart a incarné le corps américain, Jean-Luc Bideau personifie le corps genevois avec génie. (LB)



La Dentellière (1976). — Yves Beneyton et Isabelle Huppert devant le Grand Hôtel de Cabourg. J'y ai logé lorsque j'étais juré dans le cadre du Festival du film romantique. Là-bas, quand vous dites que vous êtes suisse, on vous demande des nouvelles de Claude Goretta. (LB)

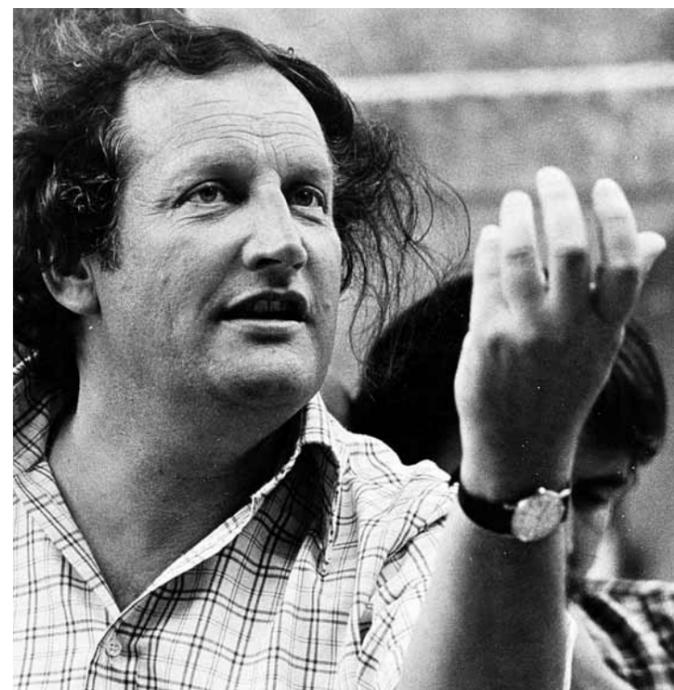
Un cinéma de corps et de désir

La Cinémathèque suisse et la Radio télévision suisse se sont alliées pour rendre à Claude Goretta un hommage que Frédéric Maire, directeur de la Cinémathèque, explique ci-contre. Elles ont notamment commandé un portrait filmé du cinéaste à Lionel Baier. Celui-ci revient pour *La Couleur des jours* sur sa rencontre avec son aîné.

LIONEL BAIER

Le vieil homme me tourne le dos dans le couloir sombre qui mène du vestibule au salon mansardé. Il me parle, mais moi, je ne vois que ses épaules tassées, écrasées contre la toile synthétique noire qui fait office de dossier à sa chaise roulante. Parfois, de ce buste monté sur roulettes s'échappe un bras qui pointe à droite ou à gauche, qui désigne un fruit à prendre, une place où s'asseoir, un tableau de pêcheur irlandais accroché au mur. La voix de l'homme est faible, usée par le temps, rendue pâteuse par les antidouleurs. Alors je tends l'oreille, je parle un peu fort, en espérant que mes mots aient un effet boomerang, entraînant les siens en retour. Drôle d'écho qui transforme mon vouvoiement en tutoiement. L'homme de dos est cinéaste, je suis réalisateur. Ses films sont entrés dans l'histoire de mon pays, les miens circulent dans la mémoire immédiate de quelques cinéphiles. Nous nous sommes à peine rencontrés. Une fois à la Cinémathèque suisse à l'occasion d'une projection spéciale de *L'Invitation*, puis à l'ECAL lors d'un jury de scénarios. Nos propos ont été cordiaux, comme ceux que l'on se plaît à échanger lorsque l'on rencontre un homme dont on apprécie le travail et qui vous considère en retour. Je me souviens également lui avoir envoyé une lettre à la suite de la projection du *Fou* au Festival de Belfort. J'y accompagnais une classe d'apprentis réalisateurs de Lausanne, nous étions rejoints par des lycéens francs-comtois ayant choisi l'option cinéma au bac. Le début de la projection fut houleuse: protestations à la découverte des couleurs noires et blanches, ricanements à l'audition de la bande sonore parasitée par la poussière. Puis, François Simon, le sidecar, le bureau du directeur, la cuiller sur la vitre, les cambriolages, la mécanique du petit banditisme, le cynisme

des banquiers, les amandiers en fleurs de Bonnard. Dans la salle du multiplexe de Belfort, le silence. Mieux, la sidération devant un film né bien avant nous mais benjamin dans sa capacité à la révolte. Je lui racontais tout cela dans ma missive au vieil homme qui progresse avec peine dans le couloir et qui finit par se garer juste à côté du canapé. A moi de me tordre et de me glisser entre la roue de son fauteuil et le mur en crépis blanc qui lime ma chemise pour finalement faire face à Claude Goretta.



Ce n'est pas un maître que j'ai devant moi. D'ailleurs, si ce cinéaste revêtait à mes yeux ce statut-là, je n'aurais pas accepté la commande passée par la Radio télévision suisse et la Cinémathèque, à savoir faire son portrait en film. Que peut-on dire de sérieux sur un être pour lequel la déférence dépasse la raison? L'homme à qui je fais face est l'auteur de plusieurs longs métrages remarquables, dont un au moins fait de moi le garçon que je suis aujourd'hui. Le cinéma m'a appris à accorder mon tempo à celui de la mélodie du monde, il m'a mis au diapason des sentiments qui régissent nos actions et nos réactions. En cela, *L'Invitation* a été pour moi une véritable leçon de musique. Comme une partition pleine de notes, une portée qui me devancerait toute ma vie, m'ouvrant la route, me donnant du

Cédric Leproust, Elodie Weber et Adrien Barazzone dans *Bon Vent Claude Goretta*.

J'ai cherché en eux des traces d'acteurs gorettiens comme François Simon

ou Frédérique Meiningier. (LB)

Bande à Part Films, RTS

courage dans mon métier de réalisateur, de l'espoir dans ma condition humaine, un brin d'humour dans ma citoyenneté helvétique. Ces films-là, ceux que Serge Daney appelait les compagnons de route, ne sont pas si nombreux. Je sais que je suis également fait de *Texas Chainsaw Massacre*, de *Rear Window*, de *La Peau douce*, de *Psycho*, d'*Otto e mezzo* ou d'*Aprile*, entre autres. Je les aime comme des entités à part entière, libérées de leurs auteurs. Le baiser de Grace Kelly à James Stewart, le minibus qui conduit un groupe de teenagers américains droit à l'abattoir, le pâtissier trotskiste, les jambes de Françoise Dorléac, les lunettes de soleil de Mastroianni, le torse de John Gavin, les mains de Michel Robin, tout cela est à moi.

Cependant, mon cinéma ne ressemble pas à celui de Moretti, de Hitchcock, de Hooper ou de Claude Goretta. La liste des choses qui nous séparent me semble bien longue. Il m'est plus aisé de dire les nœuds qui nous tiennent ensemble. J'en vois un, principal, qui torsade la corde de la narration, lui imprimant un mouvement particulier, identifiable. Je crois partager avec Claude Goretta une fascination pour le corps des actrices et des acteurs. Comme si le désir de les filmer prenait presque le dessus sur la mise en scène des pulsions qu'ils peuvent exprimer à l'écran. *La Dentellière* est un documentaire sur Isabelle Huppert, sur son corps, bien plus qu'une fiction sur les aventures amoureuses d'une shampooineuse. Comme si, en 1977, Claude Goretta inventorait l'intégralité des rôles que la comédienne allait jouer dans ses films à venir, comprenant avant tous que son registre de jeu dépendait intimement de la proportion de son corps à l'écran face au reste de la distribution et des décors. Il fallait oser parier l'intégralité d'un long métrage sur la chair rousse rosée d'une adolescente, actrice en devenir.

A l'instar des cinéastes américains, Claude Goretta pensait qu'un film se gagnait au moins à moitié au moment du casting. Je crois que c'est aussi le cas pour les romans de Charles-Ferdinand Ramuz où il n'est pas tant question de vérisme montagnard ou de fresque paysagiste, que de corps qui s'entrechoquent, s'échauffent et finissent par s'ouvrir pour mieux se refermer à jamais. Il faut donc prendre le temps de décrire un physique, de le qualifier, de le jauger, bref de le distribuer. En cela, *Jean-Luc persécuté* est, à mes yeux, la seule adaptation réussie d'un texte de l'écrivain vaudois. Dans le film de Goretta, le héros est interprété par Maurice Garrel, en vrai faux Valaisan, copie conforme de Ramuz. Une façon de dire que Jean-Luc, c'est Charles-Ferdinand, qu'Evolène est pour lui ce que Combray fut à Marcel Proust : une circonvolution dans sa mémoire plus qu'une vérité géographique, que le romancier n'est que le produit du roman

qu'il écrit. Et puis cette scène magnifique où la main baguée de Jean-Luc tapote en rythme sur l'épaule de sa compagne Christine au son de l'accordéon. La caméra glisse sur la droite pour nous donner à voir un bébé qui dort sur l'autre épaule du héros. Le plan suivant met en scène un enfant un peu plus âgé qui apparaît et disparaît derrière le soufflet de l'accordéon. Puis des nuages, là-haut, dans le ciel. Enfin Jean-Luc et Christine en bas sur l'herbe, qui observe : «c'est beau ces nuages» dit la jeune fille, «ils vont en Allemagne» répond son compagnon. En trois plans, Claude Goretta prouve que la prose ramuzienne, que sa capacité à montrer en une phrase que le dedans des êtres est bien plus abyssal et imprévisible que n'importe lequel des massifs alpins, peut être traduite en langage cinématographique. Enchaînement des corps dans les plans, Claude respecte bien trop les acteurs pour ne pas les ferrer au montage. Depardieu jeune homme, torse nu, bras bandés, devient désarçonnant d'érotisme quand on le coupe juste après ses petits ricanements enfantins. On ne peut pas en vouloir à un homme désirable. Il n'est peut-être *Pas si méchant que ça*. A l'inverse, le cinéaste élargit le cadre et allonge les plans pour permettre aux grandes jambes et aux grands bras de Jean-Luc Bideau de se déployer dans *L'Invitation*. En cela, son interprétation donne à voir la plus parfaite translation cinématographique d'un corps genevois. Comme si l'exiguïté du territoire et de la religion calviniste empêchaient cet albatros de prendre son envol. La frustration découlant de l'impossibilité de pouvoir ouvrir grand ses ailes se traduit par des piaillements et des coups de becs. Bideau ne sera plus jamais aussi bon, dans sa veste toute neuve avec cravate et pochette assorties.

Bien que les longs métrages vivent leurs vies, ceux précités doivent quelque chose à l'homme qui me fait face en cet après-midi de mai 2011. C'est lui, Claude Goretta, et lui seul qui leur a donné de la chair, c'est-à-dire des acteurs, et du sang, du montage. Ma façon de lui dire merci pour tous ces films corps qui ont construit mon désir, mon désir de cinéma, mon désir tout court, c'était de me tenir debout, à sa place, lui qui a le dos en compote, et de filmer des acteurs. Encore et toujours. Adrien Barazzone, Cédric Leproust et Elodie Weber. Quand je leur parle, quand je les vois sur l'écran de la salle de montage, mes yeux cherchent parfois en eux l'inquiétude de Maurice Garrel, la grâce de François Simon ou la timidité désinvolte de Marlène Jobert. Ce documentaire s'appelle *Bon vent Claude Goretta*. Une occasion de dire merci à celui qui a nourri mon inconscient consciemment. De dire d'où je viens aussi. L'occasion d'acter le fait qu'un jour notre cinéma national eut un corps, ou le désir d'un corps. Mais je crois que c'est la même chose.

Claude Goretta sur tous les écrans

FRÉDÉRIC MAIRE

Il y a une année à peine, j'ai pris un café sur une terrasse de Locarno avec Gilles Pache, directeur des programmes de la convergente Radio télévision suisse. Le but de cette conversation était d'examiner les collaborations possibles entre nos deux institutions. Je lui ai fait part de mon souhait de réaliser, au sein de la Cinémathèque suisse, un travail de longue haleine pour préserver et mettre en valeur le travail de nos cinéastes majeurs. Il m'a confirmé son désir de faire la même chose. Et Claude Goretta s'est tout de suite imposé comme une évidence. Parce que son œuvre est exceptionnelle, mais qu'elle n'a sans doute pas eu toute la gloire qu'elle mérite. Et parce que ses films sont un heureux croisement de créations pour le cinéma et la télévision. Claude Goretta, comme tous ses collègues du Groupe 5, a commencé par la télévision, où il signait d'un regard profondément humaniste des reportages sur les (petites) gens. Ses premières fictions, il les a imaginées à partir de son expérience de télévision. Et après plusieurs grands films de cinéma, c'est à la télévision qu'il est revenu signer quelques films remarquables comme *Sartre, l'âge des passions*.

Le café achevé, la décision était prise. La Cinémathèque allait s'atteler à la restauration des films de cinéma, la RTS à ceux de télévision. Pour nous permettre, une année plus tard, d'offrir au public une rétrospective complète de l'œuvre de Claude Goretta. Gilles Pache a aussi proposé de faire un nouveau film, d'auteur, sur ce grand cinéaste : Lionel Baier s'est imposé d'emblée et ce film, *Bon vent Claude Goretta*, vient de vivre sa première à Locarno – une année plus tard.

Ainsi, tout le mois de novembre, tous les films de fictions de cinéma et de télévision de Claude Goretta seront projetés à la Cinémathèque suisse (au Capitole et à Montbenon), alors que la Télévision suisse romande, outre quelques fictions, présentera une sélection des nombreux documentaires réalisés pour des émissions comme *Continents sans visa*. Ceux-ci seront également accessibles sur le site d'archives de la TSR. Enfin, toujours en novembre, sortira un DVD qui devrait réunir *L'Invitation*, certains documentaires de Claude Goretta et le film de Lionel Baier *Bon vent Claude Goretta*. C'est le cas de le dire !

www.cinemathequesuisse.ch
archives.tsr.ch

partenariat

Claude Goretta
à la Cinémathèque suisseNovembre 2011
à LausanneToutes les informations
sur www.cinematheque.chImage: *La Dentellière*, 1977
(collection Cinémathèque suisse)

Claude Goretta

à la Cinémathèque suisse

CINEMATHEQUE SUISSE
SCHWEIZER FILMARCHIV - CINETECA SVIZZERARTS
Radio Télévision
Suisse



(En)quête de cinémas

PHOTOGRAPHIES
SIMON EDELSTEIN

Aller au cinéma. Depuis quelques années, Simon Edelstein a donné un autre sens à cette expression qui bien sûr ne concerne pas ceux qui ne regardent les films qu'à domicile.

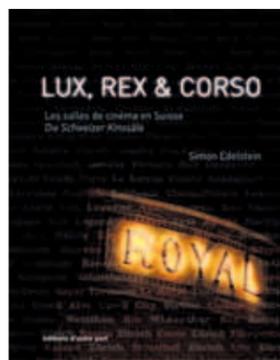
Il faudrait d'ailleurs plutôt dire : Simon Edelstein est allé aux cinémas, au pluriel. Ce réalisateur, chef opérateur et photographe genevois a en effet parcouru le monde pour photographier des salles qui ont participé à l'histoire du 7^e art, qui est fait de films mais aussi de moments partagés dans d'immenses salles hollywoodiennes ou de petits cinémas de quartier.

En 2008, ses photographies ont été exposées au Festival de Locarno et au festival Cinéma tous écrans à Genève. C'est ainsi qu'est née l'idée d'un ouvrage consacré aux salles suisses. Le voilà qui sort de presse en

ce mois de septembre, avec des photographies d'environ les deux tiers des quelque 300 salles existantes. L'essentiel de cette enquête a eu lieu ces deux dernières années.

Salles en exploitation, fermées ou reconverties, avec leurs architectures parfois démonstratives, leurs néons qui illuminent la nuit... «C'est aux Etats-Unis que l'architecture des cinémas a été la plus folle. L'Europe a copié. La Suisse est restée raisonnable...» Pourtant, de ces architectures «raisonnables» Simon Edelstein en parle comme de rescapées qu'il sauve un peu de la mort. «La plus belle salle, c'est le Corso de Lugano. Quand j'y suis allé, j'ai dit que j'allais attendre la fin de la séance pour faire mes images, mais la caissière m'a laissé entrer, il n'y avait que deux spectateurs...». Deux spectateurs assis au milieu des 550 places vides de ce cinéma des années 1950. Une désolation pour un cinéaste qui n'est pas dans une pure quête de trésors architecturaux mais qui désire des salles vivantes, avec leurs spectateurs qui attendent le début du film, leurs caissiers, leurs projectionnistes. Ou alors recyclées en librairie, en magasin de jouets... Mais pas oubliées, démolies, niées...

La Couleur des jours a sélectionné quelques-unes de ses images.



Simon Edelstein, *Lux, Rex & Corso. Les salles de cinéma en Suisse*, textes de Lucie Rihs et Didier Zuchuat, Editions d'autre part, 2011, 278 pages
www.dautrepart.ch

Vernissage du livre mercredi 21 septembre à 19h au Capitole, à Lausanne, en présence des auteurs, de l'éditeur, Pascal Rebetez, et de Jean-Frédéric Jauslin, directeur de l'Office fédéral de la culture. Suivi de la projection de *Purple Rose of Cairo* (1985), de Woody Allen. La soirée ouvre le cycle proposé par la Cinémathèque suisse du 21 septembre au 26 octobre – *Lux, Rex & Corso*: les cinémas au cinéma. Avec *Bye bye Africa* (1999), de Mahamat-Saleh Haroun, *Matinee* (1993) de Joe Dante, *Nuovo Cinema Paradiso* (1988) de Giuseppe Tornatore, *La petite dame du Capitole* (2005), de Jacqueline Veuve...
www.cinematheque.ch

Ci-contre: les cinémas City à Berne, FilmPodium à Zurich, Corso à Lugano, Sputnik à Genève. Ci-dessus: le cinéma Lux à Baar (ZG). – Page de droite: les cinémas Lumen à Renens, Corso à Zurich, Rex à Aubonne, Madlen à Heerbrugg (SG), CineBox à Einsiedeln (SZ), Xenix à Zurich, Speer à Thalwil (ZH) et Capitole à Lausanne.



La couleur des jours

s'intéresse au monde comme il va,
ici, ailleurs et là-bas, sans frontières.

La couleur des jours

est un journal parce qu'il en a le papier
et le format, l'odeur et la fragilité.

La couleur des jours

aime les temps qui changent,
le soleil, la pluie et les nuages.

8 numéros (2 ans) pour 45 francs*

Je m'abonne

J'offre un
abonnement à

M^{me} M. association, entreprise, institution

nom _____

prénom _____

adresse _____

code postal, localité _____

tél. _____

courriel _____

adresse de facturation

M^{me} M. association, entreprise, institution

nom _____

prénom _____

adresse _____

code postal, localité _____

tél. _____

courriel _____

je verse directement ce montant
sur le compte postal 12-431641-1

veuillez me faire parvenir une facture
et un bulletin de versement

*hors de Suisse: écrire à info@lacouleurdesjours.ch